

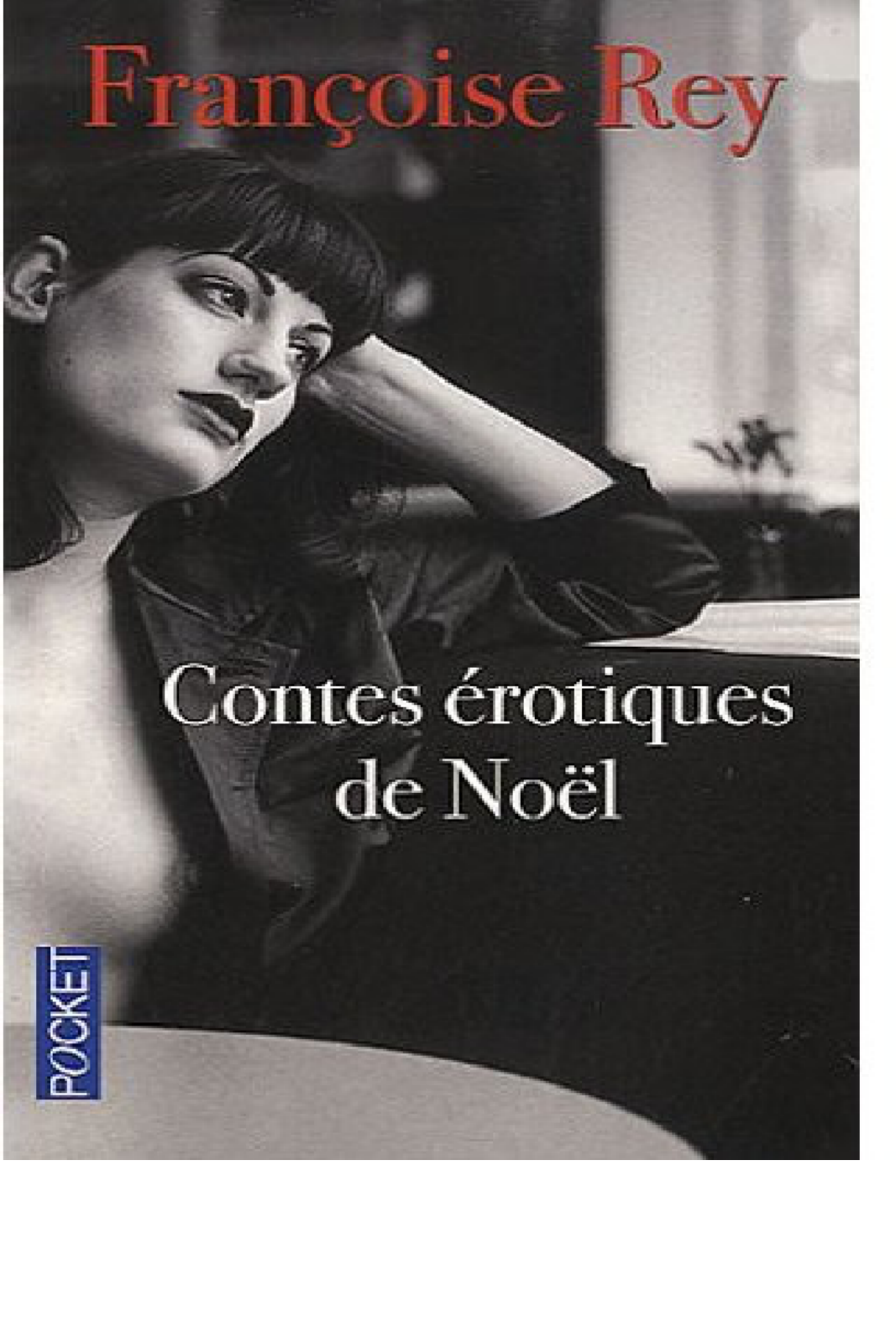
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

FRANÇOISE REY

Compte erotique de noel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Françoise Rey

Contes érotiques
de Noël

POCKET

D'origine italienne par sa mère, Françoise Rey est née en 1951. Après une enfance et une adolescence grenobloises, elle suit des études de lettres et réussit le concours du CAPES. Professeur de lycée en Vendée puis dans le Beaujolais, c'est en 1989 que Françoise Rey publie *La femme de papier*. Salué par la critique, ce premier roman connaît immédiatement un grand succès en France comme à l'étranger. Des œuvres comme *La rencontre* en 1993, *Nuits d'encre* en 1994, ou *Le gourgandin* en 1995 la consacreront comme un grand auteur de littérature érotique. Son dernier roman, *Les avatars de Monsieur Pierre*, a paru aux éditions Blanche en octobre 2010. Grand-mère de cinq petits-fils, Françoise Rey est retraitée de l'Éducation nationale depuis 1999.

CONTES ÉROTIQUES DE NOËL

DU MÊME AUTEUR *CHEZPOCKET*

La femme de papier

La rencontre

Nuits d'encre

La brûlure de la neige

Métamorphoses

Marcel le facteur

Contes érotiques de Noël

Ouvrages érotiques collectifs

Plaisirs de femmes Caprices de femmes Femmes amoureuses Pulsions de femmes
Extases de femmes Jouissances de femmes

FRANÇOISE REY

CONTES EROTIQUES

ÉDITIONS BLANCHE

Cet ouvrage a précédemment paru sous le titre : *Des guirlandes dans le sapin*

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois provenant de forêts plantées et cultivées durablement pour la fabrication de ce papier.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (*T* et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2009, Éditions Blanche, Paris. ISBN : 978-2-266-18409-0

SOMMAIRE

<i>SLEIGH RIDE</i>	9
<i>WHITE CHRISTMAS</i>	25
<i>IT'S CHRISTMAS TIME AGAIN</i>	43
<i>/ WANT YOU FOR CHRISTMAS</i>	61
<i>YOU DON'T HAVE TO BE A SANTA CLAUS</i>	77
<i>CHRISTMAS DREAMING</i>	93
<i>SANTA CLAUS GOT STUCK IN MY CHIMNEY</i>	109
<i>RING THOSE CHRISTMAS BELLS</i>	137
<i>RUDOLPH, THE RED NOSED REINDEER</i>	153
<i>MON BEAU SAPIN</i>	169
<i>TEL BE HOME FOR CHRISTMAS</i>	181
<i>CHAPITRE 12 OU TROIS ÉPILOGUES</i>	203

SLEIGH RIDE

Cette année, la belle sainte nuit est plus que fraîche. Azur glacial, air transparent et sonore comme du cristal, sans un nuage pour molletonner le ciel Depuis le temps (la nuit des temps) que le vieil homme en rouge sillonne annuellement l'espace intersidéral à la vitesse de l'éclair (vitesse de l'éclair pour la science des hommes, qui n'ont encore rien compris à la dimension parallèle où évolue le mythique barbu), il a connu toutes les météo possibles. Des Noël si tièdes que son manteau lui pesait et que sa barbe le suffoquait. Des Noël pluvieux, boueux, à se déshonorer la fourrure, s'alourdir la hotte, s'engluer les doigts dans ses énormes gants trempés, qui chuintaient comme des éponges quand il manipulait les cadeaux. Des Noël de vent, de tempête, et il n'était pas rare alors qu'il perde sa route, les guirlandes lumineuses arrachées aux sapins des parcs voyageaient à travers les airs avec des allures trompeuses d'étoiles filantes... Des Noël d'orage, de grêle, qui le bombardaient en plein vol et affolaient les rennes. Des Noël loufoques, où tourbillonnaient des pétales de fleurs, où pleuvaient des grenouilles,

où la lune éclairait plus fort que le soleil. Des Noël blancs, bien sûr, les plus spectaculaires, les plus merveilleusement traditionnels, et les flocons autour de l'attelage prodigieux aveuglaient de leur essaim serré le conducteur et son troupeau, pénétraient dans les narines et les naseaux comme des mouches froides et fades, tout de suite liquéfiées.

Mais des Noël comme celui-ci, vrai, le bonhomme encapuchonné n'en a pas vu beaucoup. Il fait un froid si vif qu'il mouille les yeux, qu'il brûle les poumons, raidit les bras et les jambes du vieillard. Heureusement, les bêtes ne paraissent pas accuser les affres de cette température polaire. Au contraire, on dirait qu'elle décuple leur force et leur élan, stimule leur enthousiasme. Il est vrai que ce sont des créatures nativement armées contre les rigueurs de l'hiver boréal, et destinées à braver des frimas dignes de l'ère glaciaire. Elles n'ont pas les pattes engourdis, elles, loin s'en faut. Les phalanges crispées, à travers le lainage de ses moufles, sur les guides que le gel durcit, les prunelles larmoyantes sous ses gros sourcils givrés, le grand-père légendaire se prend à envier la légèreté et l'allant de ses merveilleuses bestioles qui cavalent devant lui, allongent, dans l'éther glacé, leurs foulées élastiques et bondissantes. Ding ! Ding ! Ding ! Ding ! Toutes les clochettes sonnent à la fois, chantent une chanson allègre et entraînante qui le charme sans le réchauffer. C'est la première fois qu'il a si froid, le Père Noël, la première fois que les petits verres de rhum bus ici et là au hasard des étapes ne le ravigotent pas, la première fois qu'il grelotte, transi sous son épaisse couverture et qu'il rêve de posséder, à même la peau, comme ses rennes, un manteau de

poils beiges, à la fois rade et souple, qui épouserait son corps, l'habillerait d'une maille bourrue, presque urticante, le réconforterait des millions de picotements d'un sang neuf et prompt à circuler sous la friction du crin, un pelage comme celui de Comète, tiens, la femelle qui danse de la croupe juste sous son nez sans souci des morsures climatiques. Ding ! Ding ! Ding ! Ding ! Ding ! Ding ! Clip clop, clip clop... Il devient fou, le vieux, il lui semble entendre parmi le refrain des sonnaillles le bruit des sabots marteler une route qui n'existe pas ! Et encore : clip clop cataclop ! Ding ! Ding ! Ding ! Dong S La froidure doit lui brouiller les sens, même les grelots des harnais résonnent comme de véritables cloches, ding dong ! Ding ! Dong ! Des cloches à toute volée dans le bleu royal, immense, du ciel sans ombre... et puis ce derrière de renne qui soubresaute en cadence, ding, dong ! Ding Dong ! Ce derrière clair, d'un élégant ton de sable, profondément fendu, partagé d'une raie sombre qui s'élargit un peu dans l'effort de la course... Nom de Dieu ! L'œil noyé du Père Noël se révolte sous le mirage, c'est l'hypothermie à coup sûr qui lui a figé les tubulures de la tête, déjà qu'elle lui pétrifie le corps, lui tétanise les membres, tous les membres... Tous les membres ?!!! Qu'est-ce qui lui prend, au bon grand-père, à s'apercevoir d'un coup que ses bras et ses jambes ne forment pas le tout, ni même l'essentiel, de ses excroissances naturelles ?

Le papy gâteau serait-il en train de devenir un papy gâteaux, tout tremblant soudain non plus des frissons du coup de froid, mais des frémissements du désir, un désir insensé, ravageur, torride ? Oui, torride, et soudain, il n'a plus froid du tout, le vieux faune, la

vision du cul magnifique qui balance devant lui, presque à sa portée, lui coule dans les veines une lave si épaisse, si bouillante, qu'il en a mal partout.

Une engelure générale, une onglée comme celle qui vient au bout des doigts quand on les a exposés trop vite à la chaleur après avoir eu très froid. Mais présentement, ce n'est pas le bout des doigts qui le torture, le vieux bougre, c'est un autre bout, plus secrètement enfoui, plus enflé et plus sensible. Ah ! les petits enfants rêvent de savoir ce qu'il y a dans la hotte du Père Noël, inépuisable et fabuleux panier aux trésors, mais personne ne soupçonnerait la scandaleuse métamorphose de ce soir, qui a mué la culotte de gros lainage pourpre en besace scabreuse où s'agite un lubrique guignol... Et la jolie bête innocente qui trotte toujours, ding ding, qui lance une cuisse, une autre, qui montre son cul, l'ornière fascinante de son cul entrouvert, et, au fond, à peine débusqué, le mystère irrésistible de son œilleton tapi...

Le Père Noël empli d'une terreur vague ouvre sa main gantée pour saisir son fouet. D'habitude, l'objet ne sert qu'à exciter les coureurs, à scander une envolée difficile, l'ascension vers des sommets qui exigent une ardeur supplémentaire. Le vieil homme fait souvent siffler les lanières autour des oreilles de son troupeau. Il dresse ces inoffensifs serpents dans l'air nocturne, le zèbre de grands S virtuels, et l'attelage galvanisé répond par un zèle accru. Mais aujourd'hui, une fureur inconnue s'est emparée du vieux. Ses doigts gourds refermés sur le manche de l'instrument, il sent au fond de son être un manche de raideur égale réclamer à son tour l'étau d'une poigne vigou-

reuse. Car il s'est mis à triquer avec une violence, une exaspération incompréhensible qui survolent ses nerfs et ravagent son cœur d'une inquiétude tragique. Alors le fouet vengeur s'abat injustement sur les reins de Comète, qu'il juge responsable de son monstrueux avatar ; les lanières ont déchiré le bleu du ciel comme un coup de foudre et ont cinglé la chair fumante de la biche au galop. Quand le cuir l'a frappée, elle a eu un mouvement vif, une sorte de pas de côté, un sursaut en même temps qu'une torsion de l'échiné, et voilà qu'à présent elle tourne la tête vers lui, et lui coulisser un regard doucement étonné. « Salope ! » grommelle le vieux, et le fouet se dresse encore. Effarée, la bête se cabre, pousse au ciel un cri déchirant comme un sanglot et, dans l'horreur de l'instant, le Père Noël voit cette chose abominable ; le cul de l'animal s'ouvre, son orifice intime apparaît, élargi, gonflé, comme pour une triviale œillade, ou la mimique d'un ignoble baiser... Aux aguets, la poitrine tambourinant d'un émoi insensé, le barbu ne contrôle plus les spasmes d'impatience qui malmènent le carrefour de son gros ventre et de ses cuisses imposantes, là où s'enracine un épieu qui lui fait mal comme un abcès.

Le reste de l'harpail, inconscient du drame qui se noue à l'arrière de l'attelage, poursuit sa course rythmée au son joyeux des clochettes... Les clochettes !... Et soudain, le Père Noël croit percevoir dans ses propres tripes un écho à ces carillons, il entend presque, sous son clocher, tintinnabuler des campanes d'un bronze épais, et, dans les cahots du voyage, elles entrechoquent leur coque tendue comme si elles trinquaient à la vie, au bonheur, à

Noël. « Ding Dong, Tchîn Tchîn !... » Le Père Noël soulève les fesses, écarte les jambes, donne l'aisance nécessaire à son œdème qu'il croit exacerbé par la constriction. Mais la tentative s'avère navrante d'inefficacité, et, fou d'une attente jamais éprouvée, d'une urgence sans appel, le voilà qui énerve ses doigts gourds à la taille de son vêtement, jette ses gants, travaille le métal de la boucle, éprouve le basane de la ceinture, tire à le déchirer sur le drap du pantalon, s'en

prend avec rage à la flanelle du caleçon. Mais pourquoi la Mère Noël l'habille-t-elle autant avant la grande tournée ? Cette vieille chouette s'obstine à des précautions ringardes, des prudences d'un autre âge. « Couvre-toi bien ! Ne prends pas froid ! » Elle le traite comme une baderne, cette bique, elle s' imagine qu'ils ont le même âge ! Si elle savait !... Si elle voyait !... À force d'acharnement fébrile, le barbu est parvenu à ses fins, et voilà qu'il jette au ciel, comme un monstrueux point d'exclamation, la ponctuation rebelle, vindicative, de son bâton de jeunesse. C'est sûr que pour la Mère Noël, il y a bien longtemps qu'il n'a pas érigé le même. Avec ses combinaisons en interlock, aussi, d'un rose saumon fadasse à dégueuler ! Et ses chaussettes ! Parce qu'elle porte des chaussettes, roulées sous ses genoux gras. Et ses culottes jusqu'à l'estomac, des culottes vastes, molles, fripées, saumon aussi, saumon cuit pas frais, qui flottent autour du saindoux flasque de ses cuisses ! ! ! Fichtre, le spectacle que lui offre Comète, c'est quand même autre chose ! Des jambons racés, fins, déliés et renflés où il faut, comme de jolis fuseaux, et des fesses !... Des fesses fermes, toniques, fendues profond... Avec ce sillon

passionnant, au milieu, cette fente envoûtante qui s'écarte en cadence et, tout au fond... Mmm ! L'amoureux transi gémit de tentation, le gouvernail de sa convoitise oseille devant lui à le damner, il raye la toile unie de la nuit bleue d'un battement de lourd métronome. Ding Ding ! Ding Ding ! On file toujours, mais, au loin, les fumées d'un pâté de cheminées montent tout droit, bien parallèles dans l'atmosphère immobile et, rodés à l'exercice de la rituelle distribution, les rennes, déjà, ralentissent l'allure, le chef de meute a penché ses grands bois vers la gauche, indique de son imposante ramure le début de la descente. Dans le virage amorcé, Comète a coulé vers le cocher son grand œil doux de jolie biche, et son regard humide, soumis en même temps qu'alarmé, a accusé le choc de cette vision loufoque ; la silhouette massive, de rouge et blanc vêtue, dénaturée d'une indigne prothèse, oblongue et tendue comme une poignée de cravache. C'est dans cette prunelle apeurée et si humble que le Père Noël a pris toute la dimension de la situation. Bientôt, on arriverait sur le premier toit du village. Il faudrait descendre du traîneau. Après... Après, ce serait l'horreur grandiose de la reddition. Emmené par son ventre, il chercherait à contenter son rut, à éteindre son incandescence... Il imaginait déjà le tambour sur lequel il se jucherait pour être, derrière la bête, à la bonne hauteur. Le tambour ou la maison de poupée... Fallait voir à choisir solide... Il ferait gaffe à poser ses pieds de chaque côté du jouet, là où les renforts sont les plus costauds. Et puis, ses paumes se plaqueraient sur les fesses de Comète, bien à plat, il les ferait claquer, même, et elle aurait un sursaut, un embryon

de révolte vite matée, parce que le chef de la harde, c'était tout de même lui. Enfin, il lui planterait son tison dans le fourré, droit et raide, en se cramponnant à son cul impérial, qui exhalerait des odeurs fauves de venaison. Peut-être même que dans l'effroi du moment, dans le grand ébahissement, elle pisserait un long jet chaud qui mouillerait le ventre de son maître et embaumerait leur étreinte d'un relent de litière... À l'idée de ce fumet somptueux, l'aurige chamboulé jusqu'à l'ivresse referma ses grosses phalanges sur le siège battant de son imagination, peaufina le fantasme d'un coulissage fervent quoique involontaire, et, avant l'atterrissage, Comète fut sauvée par trois longues fusées blanches qui griffèrent le satin bleu vierge de la sainte nuit, pour aussitôt retomber happées par leur poids, et s'en aller mourir bien au-dessous de ses pattes fines, sur le sol vulgaire où habitent les hommes.

* # *

Cette nuit-là fut étrange à plus d'un titre. Il y eut bien sûr ce geste du vieux barbu rembraillé hâtivement et qui, dépassant l'attelage avec sa hotte sur l'épaule, caressa le museau de Comète en murmurant :

— Pardon, ma belle !

Et par voie de conséquence, il y eut, tandis que le vieux se laissait glisser dans la cheminée voisine, ce dialogue entre Fringant, le dernier renne à gauche, et sa voisine d'attelage, Comète :

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Je t'expliquerai... Une sorte de crise bizarre...

— Il t'a fouettée ? Ne dis pas non, je l'ai vu !

— Oui. Une ou deux fois.

— Salope ! Comment sait-il que tu aimes ça ?

— Il n'en sait rien, je t'assure ! C'est un pur hasard !

— Hasard, mon œil ! Je te préviens, si tu me fais des cornes avec ce schnock, tu vas te faire voir ailleurs pour la bricole ! Hors de question que je continue à te baiser en te mordant la nuque et en te sauvageant les reins. Je veux bien tringler une maso, mais pas une coureuse !

— Arrête, Fringant ! Je te jure qu'il y a rien entre le singe et moi ! C'est toi qui me fais de l'effet. Toi tout seul ! Tiens, rien qu'à t'entendre, je suis toute mouillée ! Regarde ! J'ai les cuissots qui

baignent !

* * *

Avant cet échange surprenant, quelque part sur la terre, il y avait eu aussi ce pauvre type, tout seul la nuit de Noël, et qui rentrait du café où il était allé chercher un peu de compagnie. Chassé par le patron qui voulait réveiller, il remontait la rue glaciale en croisant sur ses frissons les pans d'une veste trop mince et en soufflant dans ses doigts. Quand il trouva le premier gant, une énorme moufle rouge bordée de fourrure blanche, il l'essaya, bien sûr, en éprouva, avec une satisfaction mêlée de regret, le confort ouaté.

— Pas mal, murrnura-t-il, mais faudrait l'autre, quoi !

Et quelques pas plus loin, il trouva sa jumelle.

Alors il leva vers le ciel une figure ravie qui s'appliquait à la naïveté.

— Merci, Papa Noël ! dit-il, et il se sentit heureux, exaucé par la chance, et moins seul avec ses mains au chaud dans les gants de l'aubaine.

* * *

Ensuite, il y avait eu cette famille qui rentrait tard des dernières courses du réveillon, et le petit garçon, en levant le nez, aperçut l'attelage qui cinglait vers la lune.

— Regardez ! s'exclama-t-il. Le Père Noël dans son traîneau !

Ses parents sourirent doucement.

— C'est un nuage !

— Non, il n'y a pas de nuage ! C'est lui ! J'en suis sûr, je l'ai vu ! Et même qu'il tenait ma carabine, bien droit devant lui, comme pour me la montrer ou l'essayer. Comme pour tirer un coup avec.

Maman posa sa main gentiment sur son épaule.

— Écoute, mon chéri. J'ai peur que tu ne sois déçu. Tu sais ce que nous pensons, papa et moi, des jouets agressifs, des armes, de tout ce qui appelle ou représente la violence. Nous n'avons pas commandé

de carabine pour toi au Père Noël !

Le petit garçon, sans s'émouvoir, répondit :

— Je sais. Mais moi, je l'ai demandée, dans ma lettre !

— Ta lettre ?

— Oui, j'ai écrit une lettre au Père Noël, je l'ai postée tout seul. Et comme je n'ai parlé que de ça,

que de ma carabine, ça m'étonnerait bien qu'il me l'apporte pas ! Surtout qu'il vient de me la montrer !

* *

Il y avait eu aussi, juste après l'épisode de la carabine brandie, la vision de cette femme, qui était allée fumer sa clope dans le jardin parce que ses neveux, chez qui elle était invitée par pure charité, ne supportaient pas l'odeur du tabac. Quels chieurs ! Un temps à pas mettre un clebs dehors, et voilà qu'elle se les gelait en tirant sur son mégot. Fallait aimer les Noël en famille, quand même ! En fait, elle ne les aimait pas, les Noël en famille, à cause surtout de la famille. D'ailleurs elle n'aimait plus grand-chose depuis que Gérard l'avait laissée tomber comme une chaussette, vraiment plus grand-chose, sauf fumer tranquillement sa petite cibiche de temps en temps. Plaisir qu'elle payait cher ce soir, vu que la température devait avoisiner les moins quinze.

En levant les yeux vers le ciel, elle vit soudain, très nettement, les traînées blanches, consécutives, de trois étoiles filantes, l'une derrière l'autre, la dernière un peu plus courte, peut-être, mais aussi rapide et précise que les deux autres. Elle revint au salon.

— Alors Tatan, ironisa son neveu. Pas trop gelée ?

— J'ai pas tout perdu, dit-elle assez rogue, j'ai vu trois étoiles filantes.

— Oh ! minauda cette nunuche de Marie-Agnès. Vous avez fait un vœu, j'espère ?

— J'en ai même fait trois !

Elle avait demandé, dans le secret de son cœur, que la paix soit sur le monde pour les cent mille ans qui venaient, que la loi sur l'interdiction de fumer dans les lieux publics ne passe jamais et que les gens qui s'aiment ne se laissent pas séparer par des conneries.

Elle fut exaucée au moins sur ce dernier point, car Gérard l'appela à minuit pour lui souhaiter un joyeux Noël et lui promettre un amendement personnel qui pouvait autoriser l'espoir d'une nouvelle harmonie...

Il y avait eu, presque simultanément, cette autre femme qui, frigorifiée sur le trottoir, malgré sa fourrure, attendait que Cyril se soulage. Mais Cyril avait toujours été constipé, en dépit des bons soins du vétérinaire, et le froid qui régnait ce soir-là n'était pas pour lui dénouer les boyaux. Sa maîtresse commençait à s'impatienter.

— Grouille, Cyril, on va attraper la mort, il fait un temps de loup !

Machinalement, elle renversa la tête pour scruter l'implacable clarté de la voûte céleste.

— Si au moins il neigeait, dit-elle, il ferait moins froid !

À cet instant précis, elle reçut sur le visage l'ondée tiède d'une neige très brève, dont les flocons opalescents constellèrent son front, son nez, ses joues. Elle tendit les mains, regarda partout autour d'elle.

— Alors ça ! Ça c'est bizarre, s'exclama-t-elle. On dirait que j'ai été entendue ! Une petite neige, rien que pour moi. Ça vous ferait croire au Père Noël !

Et comme on n'en était pas à un miracle près, Cyril s'exonéra généreusement, et tous deux rentrèrent à temps pour savourer la bûche.

* * *

Encore un peu plus tard, dans la nuit, il y avait eu cette maisonnée, qui, ayant préparé un accueil chaleureux aux voyageurs de la belle nuit, carottes pour les rennes, part de gâteau et verre de rhum pour leur conducteur, s'était couchée en paix.

Papy et Mamy, venus fêter Noël, occupaient la chambre d'amis. Et Papy, un peu gai des libations de la soirée, avait dit à Mamy :

— Ma pauvre chérie, j'aurais bien voulu mettre le petit Jésus dans la crèche, ce soir. Mais j'ai égaré mon Viagra !

Mamy ne s'était pas résignée tout de suite, elle avait fouillé la chambre, les affaires de Papy, sa trousse de toilette et sa valise, mais en vain.

C'est le lendemain qu'elle a parlé à Adeline des petites pilules roses.
Et la gamine s'est éclairée tout de suite.

— Les cachets de Papy ? Il en restait quatre !

— Tu les as vus où ?

— Mais sur sa table de nuit ! Je croyais qu'il était malade. Il m'a expliqué que non, pas du tout. C'était juste pour éviter le rhume.

— Et tu les as pris ?

— Euh ! oui... Mais pas pour moi !

— Pour qui ?

— Je les ai mis dans le verre de rhum du Père Noël. Parce qu'il faisait tellement froid hier soir !

* * #

Enfin, il y eut ce retour inhabituel de Monsieur Noël au domicile conjugal. De coutume éreinté, bougon, Monsieur Noël jetait en vrac son bonnet, ses gants et sa hotte dès le seuil franchi, et se laissait choir au fond d'un fauteuil défoncé en jurant que c'était la dernière tournée de sa vie et qu'il en avait plus que ras-le-bol de faire l'andouille sur les toits pendant que le monde festoyait ou roupillait sous des édredons moelleux. Mais ce matin-là, Monsieur Noël ouvrit la porte avec un étonnant entrain et barytonna avec une jovialité plus étonnante encore.

— C'est moi !

Madame Noël le considéra un instant, un seul et minuscule instant, qui lui suffit pour tout enregistrer à la fois : il avait l'œil rieur, la pommette fleurie, un air de jeune homme plein d'appétit malgré sa bedaine, qu'il portait d'ailleurs soudain avec une sorte de fierté provocante.

Il glissa d'un air canaille ses deux pouces sous sa ceinture noire, et tonitrua « Ho Ho Ho Ho », comme au temps lointain où il était encore un jeune et pétulant Père Noël. Sa femme, perplexe, quoique charmée, essayait de résister à la tentation de retrouvailles anachroniques, qui eussent bouleversé sa pudeur de respectable Mère Noël. Elle chercha quelque chose à dire, évita de justesse « Te voilà bien fringant ! », ne trouva que « Qu'est-ce que tu as fait de tes

gants ? », mais le vieux jeune homme dont la pranelle étincelait répondit par un nouveau « Ho Ho Ho Ho » et c'en fut fait de la réserve de Madame Noël.

Quelques heures après, comme ils avaient dignement fêté Noël, le chenu drille leva sa coupe où pétillait un Champagne doré.

— À toi, ma biche ! À Noël, que nous avons le tort de ne plus célébrer !

— Tu étais si fatigué, quand tu rentrais !

— Oui, je sais, et puis, je peux te l'avouer, je n'aime pas le saumon.

— C'est malin. Moi qui en faisais une tradition ! Je croyais que tu te régalais. Pourquoi tu ne me l'as jamais dit ?

Il arrondit ses bonnes joues, et un soupir gonfla sa moustache humide.

— Pfff ! J'étais bête... Que dirais-tu si je t'offrais de la lingerie ?

Elle le regardait avec bonté, prête à toutes les indulgences et les compromissions.

— Hein ? poursuivit-il. Des culottes en daim beige, bien ajustées ?

— Pourquoi pas ? dit-elle, un peu songeuse.

Il prit dans sa large main de Père Noël la menotte grassouillette et potelée de sa femme.

— Tu sais, dit-il, je t'aime.

— Moi aussi, Père Noël, je t'aime.

Il y avait dans ses yeux toute la ferveur du monde. Elle mit un CD dans l'appareil. Ô, douce nuit ! Ô, sainte nuit ! Et ils s'endormirent, l'un contre l'autre.

WHITE CHRISTMAS

Chez lui, c'est tout petit et assez moche. Il a pris ce studio sans trop réfléchir, pour s'éviter des recherches fastidieuses et pour gagner du temps. L'appartement n'était pas loin de son boulot, à peine plus cher que ce qu'il avait envisagé. Plus exigu aussi, mais comme ça, il n'a pas

emporté trop de meubles, il a réduit les bagages et les soucis de décoration. Un canapé-lit jaune passé, que d'ailleurs il laisse ouvert à longueur de journée par flemme, deux tabourets, une table à tout faire (préparation et ingestion toujours bâclées des repas, courrier, pliage expéditif du linge), une étagère triple, presque vide... Le coin cuisine aussi est minimaliste, il n'a rien ajouté à l'équipement qui y existait déjà : un bloc kitchenette qui fait réfrigérateur, plaques chauffantes, évier et placard... Une poubelle dans le coin. Pas de rideau au fenestron, pas plus qu'à la baie du côté salon. Oh ! Il pourrait en mettre, ça ne gâcherait pas la vue, les vitres donnent sur une longue et étroite impasse grise, toute de ciment et béton. On est dans un pâté de petits immeubles neufs mais pour la plupart inachevés, et, au bout de la rue, là-bas, la palissade d'un chantier

glauque parachève la laideur du quartier et mure tout espoir d'horizon. Chemin faisant, Gérard pense atout ça, au décor nu qui l'attend, à ce studio sans âme sur la rue sinistre, à la barrière de ce chantier, encore plus triste quand il est désert.

Ce soir, il rentre plus tard que d'habitude, il s'est arrêté au bistrot. Celui du coin de l'impasse, tout là-bas à l'opposé du chantier. Seul havre de lumière dans ce trou terne, phare modeste mais rassurant dans la mer monochrome des murailles en mal de crépi.

Au café, il n'y avait pas grand monde, et très vite, il n'y a plus eu personne. Le patron piaffait derrière le comptoir et n'avait pas envie de parler, il répondait par de rogues monosyllabes qui visaient ostensiblement à décourager toute tentative de conversation. Les seuls mots qu'il a prononcés, c'était «Noël, famille, dinde et réveillon », le tout dans la même phrase ou à peu près, et Gérard a senti qu'il encombrait. Il a regardé avec amertume la guirlande clignotante au-dessus du bar, et le yucca transformé en sapin à l'aide de trois boules rouges et d'une chenille à poils dorés... Faut pas faire semblant de célébrer Noël si, justement ce soir-là, on n'est pas un peu disponible pour la clientèle ! Aucune conscience professionnelle, alors... Gérard a payé ses deux demis. Il est parti, barbouillé à l'idée de se retrouver tout seul dans sa tanière. Le patron, derrière lui, a quand même dit « Joyeux Noël ! » d'une voix que le soulagement rendait plus allègre, et Gérard n'a pas répondu.

Ça pince dur, dehors. Et comme un con, ce matin, il n'a même pas pensé à mettre sa canadienne. Depuis qu'il n'est plus avec Roberte, il s'habille n'importe

comment, sans se préoccuper ni d'élégance ni de confort, et à peine de

Heureusement qu'il n'a pas des kilomètres à parcourir, le froid attaque partout à la fois à travers la pauvre étoffe chiffonnée de sa veste et la toile trop légère, anachronique, de son pantalon. Ses pieds le lancent dans ses godasses qui semblent rétrécies, et ses mains, au fond de ses poches, lui gèlent les cuisses. Il a remonté son col et a soufflé dans ses doigts en rêvant à de gros gants fourrés de trappeur où il pourrait blottir ses engelures. Il se demande pourquoi il va penser à ça, à ces gros gants, qu'il imagine très bien, ce serait des moufles, lourdes et gonflées d'un floconnage très chaud, très accueillant, et bordées de fourrure... Il s'étonne de son fantasme. Extrava... gant ! se dit-il, et le jeu de mots l'amuse presque, en tout cas éloigne un instant sa cruelle appréhension du retour solitaire dans son antre minable. Et puis le miracle a lieu. Devant lui, sur le trottoir mort, une petite masse indistincte gît, qu'il identifie avant même d'y aborder : c'est un gant ! Une moufle épaisse et bordée de fourrure, exactement comme celle qu'il vient d'imaginer, à un détail près : sa couleur. Lui voyait un cuir clair, plutôt beige ou brun pâle, et la moufle est rouge, avec un feston de large fourrure blanche au poignet... Il s'en empare, la tourne dans ses doigts, l'essaie. Elle lui va... comme un gant ! Inutile de chercher des yeux la silhouette du passant qui l'aurait perdue, depuis qu'il a quitté

le bar, Gérard marche seul dans cette rue et ses pas demeurent sans écho, il a même l'impression d'habiter au bout du monde tant l'endroit semble dénué de vie... Il garde sa main gauche au chaud de sa trouvaille, puis repart en pensant « Pas mal, mais faudrait l'autre, quoi ! » et, dix pas plus loin, miracle ! la moufle jumelle est là, elle a l'air plus posée qu'égarée, elle l'attend sur le sol glacé, concentrée comme une bête à l'arrêt. Mors ça ! Ça, pour une veine ! Un truc à croire au Père Noël, pour de bon ! Égayé, Gérard lève les yeux au ciel « Merci, Papa Noël ! » et reprend son chemin, ses mains habillées, tendues, fringantes, courent devant lui, et dans la nuit claire et l'air glacé, leur belle couleur rouge, la blancheur éclatante de leur fourrure brillent d'un éclat joyeux. Ce sont elles, ses mains, qui l'emmènent à présent, elles cavalent au bout de ses bras, guillerettes, et Gérard les suit en dansant un pas de tarentelle loufoque. Il n'i plus froid, il sent en lui un enjouement, une légèreté que les deux bières de tout à l'heure avalées à la va-vite n'ont pas su lui conférer. C'est Noël ! C'est Noël ! L'exaltation de ses décembres de gosse lui remonte à F âme, et ses yeux élargis découvrent à présent toute la douce, tendre, complice

magie de cette soirée merveilleuse. La rue n'est plus si triste, si grise qu'il la croyait. Il n'avait pas enregistré cette fenêtre, ici, où l'on a pendu du Jtbux enrubanné, et cette autre, derrière laquelle un sapin scintille ! Et là encore, un rideau de perles argentées sur une vitre où des angelots translucides volettent, là, un bonhomme de caoutchouc rouge qui escalade un balcon, un autre ici, un autre plus loin sur une échelle, et encore au-dessus ! Un chapelet cette fois,

trois Pères Noël encordés à l'assaut d'une balustrade ! Mais qu'est-ce qu'il avait dans les yeux, Gérard, à ne plus rien voir du tout, à passer à côté de ces petits signes de ralliement, de ce code d'une connivence universelle : c'est Noël ! C'est la fête partout, dans tous les logis, mêmes les plus humbles, on a sorti une nappe, allumé une bougie, composé un bouquet, on a mis de la couleur, du rouge, du vert, on a enluminé les décors ordinaires avec de l'or et de l'argent, on a pulvérisé de la fausse neige, on a placardé des vitraux naïfs, on a dessiné, peint, collé, façonné Noël, il y a du bruit chez les gens, des musiques, des rires déjà, il y a des fumets de viande, des senteurs de caramel et de pain d'épée, c'est Noël ! C'est Noël ! Il fait froid, bien froid, un magnifique froid pur de Noël. Peut-être demain y aura-t-il un épais manteau blanc sur les toits, sur le bitume, partout, et le chantier du bout du monde ressemblera à un paysage nordique, toutes ses laideurs enfouies, déguisées, sublimées par la neige de Noël !

Maintenant, Gérard a hâte de rentrer chez lui. De se faire pardonner ses mépris, ses négligences et ses découragements. Pardonner par qui ? Du plus obscur de son cœur montent des prières repenties et des attendrissements, il pense à sa mère, à son grand-père, au petit Jésus, et, encore mal guéri de son éba-hissement, il agite à la hauteur de son visage ses mouffles comme des marionnettes en les remerciant du prodige. Ce sont elles qui ont transfiguré ce soir prometteur de cafard. Elles qui lui inspirent l'envie, le besoin, la joie et la grande paix de Noël... Tiens ! Il lui vient une idée ! Là-bas, accolée à la palissade, il y a une benne rouillée où les gars du chantier ont jeté pêle-mêle des débris de toutes sortes, des bouts de poutrelles, des câbles et même des arbrisseaux arrachés à la friche où ils ont creusé des fondations. Lui aussi il aura son sapin de Noël !

Dans l'ascenseur, son butin tient à peine. Un buis de belle envergure, épanoui et dru, d'un vert acide qui parle de campagne. Bon, il sent plus le pipi de chat que la sève de pin, mais à la guerre comme à la guerre. Et la guerre, Gérard a décidé de la faire, une guerre pacifique contre la morosité. Elle avait raison, Roberte, quand elle lui disait : « À part le cul, tu n'aimes rien. Tu es triste comme un bonnet de nuit ! » C'est la première fois qu'il se repasse une de leurs

scènes, qu'il en réentend la teneur. Oh ! Ce n'était pas de bien grandes scènes, il n'y avait jamais de violence, ni dans les gestes bien sûr ni même dans les mots. On ne criait pas, sans doute pas assez. On soupirait, on grommelait, et puis on se détournait l'un de l'autre pour consommer sa rancune tout seul, dans son coin. « Triste comme un bonnet de nuit ! » Non, enfin, elle n'avait pas raison. Pas complètement. Parce que l'austère, la bégueule, la frigide, c'était elle, elle qui ne voulait pas consentir à la caresse, à l'échange. « À part le cul, tu n'aimes rien ! » C'est idiot, de s'être laissé dire des choses pareilles ! Depuis qu'il est parti du domicile conjugal, Gérard n'a pas eu une seule pensée libidineuse, pas une seule tentation, pas un émoi solitaire, rien. Ni le matin, ni le soir, ni jamais. Loin de Roberte, il ne bande pas. Il aurait dû répondre : « Je n'aime pas le cul, j'aime le tien ! » Et tandis qu'il s'emploie à disposer son buis, bien droit dans la poubelle, à lui écarter les branches pour lui donner tant bien que mal une allure

de conifère, il invente dans sa tête toutes les phrases qu'il n'a pas su dire, tous les mots demeurés claquemurés en lui par pudeur, par résignation facile, par paresse. C'est trop con ! Voilà où il en est... À déguiser sa poubelle en vase et cette herbe à bigote en sapin ! Roberte, elle le faisait avec soin, le sapin. Elle y accordait beaucoup d'importance. Elle changeait de couleur chaque année, mais ce qu'elle préférait, c'était le blanc. Des bougies blanches, des nœuds blancs, avec une touche de rouge par-ci par-là, une loupote, un lutin. Après, elle lui demandait son avis. Ce qu'il s'en foutait du sapin ! Et de la crèche aussi, et des chansons très tartes qu'elle mettait sur la chaîne, et de tout ce décor qu'elle transformait petit à petit, jour après jour, un napperon ici, une branche là, des figurines partout, des pendeloques, des franges, des velours, des soies, des cordons, des cartes, des cierges, des boîtes, plein d'inventions qui le faisaient râler parce que ça compliquait la vie, on ne pouvait plus ouvrir un tiroir sans avoir à manipuler le truc gnangnan qu'elle avait pendu à la poignée, et il fallait ruser pour attraper un livre sur les rayons prohibés, surchargés de collections niquedouilles, de la bibliothèque...

C'est sûr qu'en comparaison, chez lui, c'est plutôt pauvre ! La poubelle, avec son couvercle soulevé et sa tignasse de buis hérissé ne ressemble à rien. Ah mais ! On ne va pas se laisser emmerder comme ça, se laisser envahir par les mochetés triviales du quotidien ! Alors Gérard se déchaîne. D'un coup vengeur et expéditif, il arrache le couvercle qui arrondissait derrière le buisson une auréole d'affreux plastique orange. Et puis le corps de la poubelle, il le drape d'une grande serviette de bain blanche. L'éponge épaisse, autour du pot improvisé, ne rend pas trop mal, plissée comme artistement. Aux

rameaux du buis, il faut à présent suspendre quelques menus objets, et là ça risque de coincer. Le trousseau de Gérard est des plus sobres... Il inventorie avec méthode ses maigres richesses, fouille le placard de la cuisine, le tiroir de la table, la penderie de l'entrée, et même les toilettes. Coup de chance, le papier hygiénique est blanc !...

On aurait dit à Gérard qu'un jour il fabriquerait des fleurs dans du fatatrain, il n'y aurait pas cru. Sur la table où il œuvre, les moufles posées le considèrent. Le Formica marron ne leur est pas un écrin idéal, c'est évident. Tout à l'heure, quand il aura fini le sapin, il ira chercher des draps. Des draps blancs. Il en mettra un sur la table, un autre sur le canapé jaunasse qu'il a refermé tout de suite en arrivant. Ce sera très classe, très... très mortuaire oui ! Sauf si Gérard y dispose un coussin rouge ou deux. Voyons... Coussins rouges ?... Les idées se bousculent dans sa tête... À la cave, il y a un carton qu'il n'a pas déballé, faute de place, et rempli de ses pulls de ski. Et, si ses souvenirs sont exacts, il a un pull rouge qui pète, et un autre rouge à rayures bordeaux. Ce sera parfait. Il glissera dedans ses deux oreillers, et le canapé sera « noëlisé » comme dirait Roberte...

Le sapin commence à prendre forme. En plus des fleurs de lotus, Gérard y a pendu des petites boules et des fils métalliques gris argent du plus bel effet : il avait deux tampons à récurer en acier maillé sous l'évier, il les a détricotés, on jurerait de vrais cheveux d'anges, et si facilement malléables ! Sur les trois

planches de bois de l'étagère murale, il a disséminé des napperons blancs, découpés dans des Kleenex, Ses verres dépareillés, il les a enduits de colle (une veine, il avait ce bâton dans la rudimentaire trousse à outils qu'il a emportée pour les menus bricolages de son installation), roulés dans du sel fin, emplis de sucre en poudre... Il n'a plus qu'à y planter une bougie, et il a des photophores tout à fait présentables ! Roberte n'en reviendrait pas...

Ses yeux voyagent à toute vitesse à travers la pièce, sa cervelle usine, il n'en finit pas d'inventer, d'innover, ne se lasse pas de parfaire Noël. Sur les vitres, à l'aide d'un carton découpé en forme d'étoiles, il inscrit aussi au sel fin sur de la colle, toute une constellation translucide et brillante... Et puis sur la nappe blanche improvisée, un saladier rouge avec deux tomates, une Granny, et un œuf blanc. Quel artiste ! Les couleurs de Noël, rustique, simple et chaleureux. Surtout quand il éteint la lumière et allume les bougies. Des bougies, il en avait parce que, au début, le courant n'arrêtait pas de sauter, il y avait un os dans le circuit que les électriciens ont mis une semaine entière à déceler. Et encore ! À la cave, ça ne marche toujours pas... La cave ? H

allait oublier la cave... Alors, voyons, de l'organisation. Dans une main, le sac poubelle qu'il a bien été obligé d'extraire de son habitacle, et les clefs. Dans l'autre, la bougie... Et puis, il se prendra aussi une bouteille, tiens ! Il a collé sur les claies deux ou trois pinards sans grande envergure qu'il a achetés un jour de courses en gros, et qu'il n'a jamais touchés. Il les avait mis là pour alléger ses charrois de la voiture à l'appartement, se promettant de venir en chercher un

de temps en temps, et puis il les a oubliés... Il a même un mousseux, maintenant qu'il y pense. Avec le frisquet qui règne à la cave, il doit être juste à la bonne température...

Le voyage jusqu'au vide-ordures s'effectue sans encombre et se corse dès le couloir d'accès aux caves, où la flamme vacillante de sa bougie n'est pas d'un très grand secours à Gérard. C'est presque en braille qu'il débusque la serrure de sa porte, et la travaille d'une clef que le manque d'usage rend rétive. Finalement, à force de trifouiller, Gérard a raison du verrou et avance un pied circonspect dans la petite pièce noire à odeur de moisi. Un désagréable frisson lui raye le dos. Toutes ses terreurs enfantines lui sautent soudain à la gueule, et vite, vite, il bâcle ses recherches, empoigne au petit bonheur une bouteille dont le bouchon sous ses doigts s'orne d'un muselet aisément identifiable, il la coince sous son bras gauche, celui qui tient la bougie, et, de la main droite, il s'empare, au jugé, d'un carton qu'il attrape par sa providentielle ficelle.

Il a un bref élan de gratitude pour Roberte, qui a dû passer derrière lui, corriger ses bagages expéditifs, les consolider avec cette cordelette sans laquelle il se demande comment il aurait pu saisir le paquet... Puis il s'enfuit dans le couloir sombre, comme poursuivi par l'ombre, talonné d'un danger imprécis, d'une horreur absurde.

Ouf ! Le revoilà chez lui. Comme c'est joli, chez lui, et comme c'est chaleureux ! Le sapin trône près de la baie étoilée, les filaments de tampon Jex scintillent dans la lueur chaude des chandelles, posées sur la table et sur les étagères... Son canapé ressem-

ble à un grand fantôme lugubre, c'est vrai, un fantôme de meuble qu'on a housse pour une longue absence. Mais là-dedans, il y a ce qu'il faut ! Gérard tape du plat de la main sur le carton, satisfait. Déjà, rien que les moufles sur la surface nivale du divan, ça vous a une gueule ! Allez, avant la touche finale, Gérard a fait sauter son bouchon. Il a un verre à pied, un seul et unique. C'est le soir ou jamais de s'en servir... La bouteille est fraîche dans sa main, le bouchon pète avec un bruit festif. En coulant dans la flûte, le vin chante, puis bruisse sa petite

chanson de mousse, et son effervescence est déjà une ivresse... Gérard lève son verre, cherche du regard vers qui, ou quoi trinquer, aperçoit les moufles rouges : « À toi, Père Noël ! Merci et joyeux Noël ! »

Le vin l'inonde d'un bonheur pétillant. « Pas mal, ce petit crémant ! » se félicite-t-il, et il approche une bougie de l'étiquette. Ses prunelles arrondies, incrédules, accusent d'abord la lumière vacillante et insuffisante du photophore. Et pourtant, il lit bien ! Nom de Dieu ! Dom Pérignon 1976 !!! Ça sort d'où ? Ce n'est pas une erreur de sa part, s'il s'était trompé dans le magasin, le montant de la note l'aurait alarmé. Sa cave, personne n'y a mis les pieds que lui... Il rythme sa réflexion de gorgées réitérées qui finissent par l'amener à une heureuse, quoique surréaliste, résignation. C'est décidément un soir à miracles ! Il se ressert une rasade et tringue encore aux moufles du bonheur. Et puis il se lève, esquisse un pas de danse, se dit qu'il manque quelque chose, une musique, un chant de Noël, par exemple. Oui, mais là, ça va être difficile, parce que Roberte les a tous gardés, ses disques cuculs, *Vive le vent*, *Sainte Nuit* et j'en

passé. Quoique... Lui a emporté sa collection de jazz. Parmi laquelle Armstrong, qui éraille *White Christmas* de sa voix de rocaille. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Du petit appareil stéréo (49 euros en promo chez Ed), s'élève la mélodie, râpeuse, gutturale, à vous faire dresser les poils. Cette fois, il y est en plein, Gérard, dans Noël ! *Voilà Dreaming of a White Christmas...*

L'envie de tenir Roberte dans ses bras, de la faire valser lentement au son de la berceuse, de caresser ses cheveux, de mordiller son oreille frissonnante l'amène au bord des larmes. Alors il voit le canapé, empesé sous le drap blanc, mortuaire. Les coussins ! Les coussins ! Le rouge de ses pull-overs pour réveiller tout ça. Pour réchauffer ce champ chirurgical des amours autopsiées, fleurir cette steppe du temps perdu ! Et clac, il cisaille la ficelle d'une lame sans appel, ouvre les battants bistre... Une dizaine de secondes s'écoule. Il doit être comique à voir, parole, penché sur sa découverte, exorbité, ahuri. Là-dedans, ce ne sont pas ses pull-overs de ski ! Ce sont des... C'est de la... lingerie, oui, ça peut s'appeler comme ça, de la lingerie ! Tiens, voilà, pendu au bout de son ongle, le froufrou d'une petite culotte, entre son pouce et son index voilà un soutien-gorge pigeon-nant, enrubanné, et encore voici une guêpière, et un petit caraco, un corset, un string, un slip à voiles amovibles, un porte-jarretelles noué en faveur... Il se disait aussi que ce carton ne pesait rien ! Et le tout est blanc, d'un blanc pur, un blanc de neige, immaculé, virginal, comme si rien, jamais, n'avait été porté... Nom de dieu de nom de Dieu, Roberte, si je

ne m'étais pas trompé de carton, j'aurais toujours ignoré ta marotte, ce petit secret que tu as été bien bête de ne pas me confier !... C'est vraiment trop con. Et moi aussi, je suis vraiment trop con ! Tout est écrit là, dans ces dentelles, dans ce raffinement de tissu, cet entrelacs de ruban, la nacre de ces boutons, le satin de ces ganses. Roberte, ma belle timide, ma sensuelle effarouchée, ma rêveuse liliale, ma fantasmeuse candide, ma Roberte !

Il s'attendait à tomber sur le répondeur du portable de Roberte, mais elle a décroché tout de suite, et voilà qu'il bredouille un peu.

— Je... Je... C'était juste, juste pour te souhaiter un joyeux Noël !... Et puis te dire que je me suis trompé.

— Ah ça ! Gérard, tu m'as déjà fait le coup une fois, tu te rappelles ? Tu t'es trompé, ta as eu tort, tu reviens, et trois semaines après ton retour, tu m'en veux à nouveau.

— Non, je voulais dire je me suis trompé de carton !

— De carton ???

— Oui, j'ai emporté sans le vouloir quelque chose qui t'appartient. Tu vois ce que c'est ?

— Euh !... Non...

— Bon, je n'insiste pas. Je n'insisterai plus jamais, je te le promets. Tu sais que j'ai fait Noël ?

— Comment ça ?

— Chez moi ! Si tu voyais... Si tu voyais comme c'est joli ! J'ai décoré.

— Ah bon ? Toi tout seul ?

— Oui, madame !

— Avec quoi ?

— Plein de trucs... Tout en blanc, avec des petites touches de rouge, comme tu aimes. Et puis j'ai fait des guirlandes avec... ce que j'ai trouvé dans le carton ! Tu comprends ?

— Non.

— Des guirlandes, quoi ! Coup de bol, j'avais des pinces à linge rouges et vertes, tu peux pas savoir l'effet, sur les petites culottes blanches, à travers le salon...

— Les culottes ? Mais qu'est-ce que tu me racontes ?

— Oui, oui, je sais, je commence à me douter que tu n'aimes pas en parler. Je vais te parler d'autre chose... Tiens, je m'approche de la fenêtre, et là aussi, c'est joli. Des étoiles au sel...

— Dis donc, les touches de rouge, tu ne te les serais pas mises dans le corgnolon, par hasard ?

— Non, figure-toi que je bois du Dom Pérignon !

— Du Dom Pérignon ! Avec qui ?

— Mais tout seul, je te le jure ! Et la rue en bas, comme c'est chouette ! Ça clignote partout, il y a des balcons fluo, et des traîneaux lumineux, des rennes qui s'élancent, qui palpitent, jaunes, rouges, jaunes, rouges...

— Tu as changé ?

— Oh ! Oui ! Tu peux pas savoir à quel point !

— Non, changé d'adresse ?

— Non, pourquoi ?

— Tu disais que ton quartier était hideux.

— J'avais de la merde dans les yeux, Roberte !

Mais maintenant, j'y vois clair. C'est depuis... depuis que j'ai rencontré ces gants.

— Ségan ? Qui c'est ?

— Des gants ! Des moufles ! Les moufles du Père Noël !

— Tu débloques, Gérard ! T'es complètement raide !

— Sûr que je suis raide, ma Roro ! Raide dingue de toi. Et puis raide aussi du...

— Gérard, si tu commences comme ça, je raccroche !

— Non, attends ! Tu as raison. Je suis une brute. J'ai beaucoup réfléchi, j'ai repensé à ces moments où tu me traitais de bouc. Bordel, Roberte, c'était mérité ! Un bouc puant avec une jolie biche effarée, un

loup dégueulasse en face d'une chevrette blanche qui voulait pas se faire manger toute crue, et qui se bagarrait. T'étais dans le vrai, Roro. Je vais y aller plus molo, maintenant, je ferai plus le bouc, plus le loup, je te dirai de jolies choses, ma gazelle. Des choses qui ressemblent à des petites culottes, coquines mais élégantes, tu vois, légères, raffinées.

— Gérard, je me caille dans le jardin à écouter tes conneries et je vais rentrer, parce que j'ai fini ma clope, que je comprends rien à tes histoires de chèvres et de culottes !

— Attends, attends, je te donne un exemple : au lieu de te lâcher la confiance de tout à l'heure, celle qui t'a énervée, tu sais, quand tu as menacé de raccrocher, eh bien, je pourrais te dire : Roberte, j'ai la main autour du cou d'un bon camarade, qui voudrait bien être aussi ton ami. Il est très doux, très humble, et s'il redresse la tête, ce n'est pas de l'arrogance,

c'est parce que tu lui inspires une certaine noblesse, tu comprends ?

— Euh...

— Il a envie d'être à la hauteur, à ta hauteur. Alors il se hausse du col, et puis il se gonfle, comme un serpent charmé, il danse rien qu'à l'idée de ton regard sur lui...

— Gérard !

— Attends encore ! Raccroche pas ! Tu le tuerais ! Tiens, rien qu'à l'idée, ça le fait pleurer, je vois ses larmes qui débordent, une à une, qui coulent de son œil rouge. Oh ! il me fait une conjonctivite sentimentale, le pauvre animal ! Moi, n'est-ce pas, ça me fend le cœur, alors je le caresse, je le dorlote, j'essuie ses pleurs avec tes slipettes, Roro, tes sli-pettes de jeune fille qui n'ont jamais servi, et il aime ça, il s'y fourre le museau, le drôle, il s'y love, oh ! oh ! doucement ! Halte-là, la bestiole, on ne va pas déshonorer ce virginal linon, s'y vautrer vulgairement, s'y laisser aller grossièrement ! Ce serait de la goujaterie, du gâchis, pire, ce serait un viol ! T'inquiète, Roro, je l'ai repris, je le maintiens, je le jugule, je le raisonne. Regarde, mon conneau, c'est Noël, tu vas pas lâcher tes sanglots dans la dentelle de ma sainte vierge, des fois, tu vas pas poisser la plume des anges, non ? Zieute le sapin, là, avec ses fleurs en papier cul, et mouche-toi une bonne fois pour toutes, qu'on ait l'esprit libre, la pensée claire...

— Gérard, qu'est-ce que t'as fumé ? T'es secoué !...

— Oh ! Oui, ma Roro, je suis le secoueur secoué ! Quand je

t'entends, c'est plus fort que moi, ça me met du feu dans les tripes et j'ai beau chercher à

étrangler le bouc, il se cabre ! il se cabre !... Il se cabre ! Mais c'est pas... C'est pas le mauvais cheval, ce bouc, Roro, tu crois qu'il s'en fout de Noël et... et... et »... Tu sais ce qu'il vient de faire ? Il vient d'ajouter des guirlandes à mon sapin !...

IT'S CHRISTMAS TIME AGAIN

Georgette s'habille avec soin pour la veillée de Noël. Elle va chez son fils, comme tous les ans depuis la naissance du petit Guillaume. C'est-à-dire depuis huit ans. Elle est heureuse. Tout va bien dans sa vie. Tout est en ordre. Son divorce s'est passé on ne peut mieux, dans la plus grande sérénité. Elle vit à présent seule, avec Cyril, qu'André l'a encouragée à adopter. Cyril est charmant, drôle, silencieux, affectueux. Seule ombre au tableau, sa constipation chronique, qui oblige Georgette à de longues stations sur le trottoir. Mais, à y bien réfléchir, Georgette n'a aucun autre souci, et aurait tort de se plaindre. Son fils a fait un beau mariage, il a une gentille épouse, une maison agréable, un petit garçon adorable... Tout va bien, tout va très très bien. Même cet ensemble de soirée noir et doré, grande classe, va très bien. Georgette se regarde dans la glace. Elle est encore belle femme, elle s'en rend compte. Le chemisier s'entrouvre juste ce qu'il faut sur la dentelle beige rosé de sa lingerie et Georgette se surprend à se pencher devant la glace, pour apprécier l'effet de son début de décolleté. Gracieux, suggestif sans outrance...

Une goutte de parfum au creux de la gorge, une autre sous chaque oreille... Voilà qu'elle est toute prête, et, comme d'habitude, c'est trop tôt.

Elle a pourtant tout essayé. Elle a passé en revue dans sa tête tous ses bonheurs, toutes ses réussites, et tous ses projets (demander à M. Hutch, le vétérinaire, un autre laxatif pour Cyril, essayer de le sortir moins souvent pour mieux rythmer ses besoins, lui faire avaler de force ses légumes cuits), mais elle ne peut pas échapper à cette idée fixe qui la turlupine depuis le début de l'après-midi : elle a envie de se faire toucher les seins.

Nouveau coup d'œil à la glace. C'est vrai qu'ils sont jolis, ses seins. Jolis et attirants, bien ronds, bien hauts, tendus. Si on les regarde attentivement, on voit leur ponctuation jumelle, discrète mais têtue.

Un petit frisson les parcourt. Rien que de les contempler, Georgette est toute chose. Elle résiste à l'envie de les caresser, et puis, non, elle ne résiste plus. Histoire de constater le magnifique effet de toutes ses bagues en or sur le noir du corsage... Elle pose d'abord ses mains doucement sur les collines vêtues de soie, arrondit les paumes, soupèse ses fruits. Du pouce, elle taquine les bouts... Réceptifs à hurler... Allez, c'est dit, elle capitule ! Après tout, c'est Noël !

*

* *

Au téléphone, la femme du docteur Girot s'énerve.

— Écoutez, vous êtes à son domicile, ici ! Il n'y a plus de secrétariat, à cette heure ! Une veille de Noël, vous pensez !... Non... Oui... Je ne sais pas...

C'est un confrère qui vous envoie ? À ce point ? Et les urgences, vous ne pouvez pas ?... Bon, je vais voir. Je ne promets rien, n'est-ce pas ? Je ne promets rien ! Vous patientez ? Il faut tout de même que je traverse le pavillon, plus un étage à descendre...

Georgette patiente. Elle sait que la grosse Madame Girot n'est guère alerte, qu'elle va faire exprès de prendre son temps, qu'elle reviendra à l'appareil ostensiblement essoufflée, qu'elle se permettra encore quelques commentaires sur son mari qui est trop bon et sur la chance de ses malades qui ont du culot, tout de même, parce que c'est Noël, etc. Pari gagné. Georgette n'a pas échappé aux doléances, remontrances et aigreurs variées de Madame Girot, mais elle a enregistré le principal : le docteur l'attend dans un quart d'heure précisément. Elle sera sa dernière cliente, il reste exprès au cabinet pour elle, on espère qu'elle se rend compte du privilège, patin couffin... Georgette a remercié avec effusion et endigué le flot, a souhaité un joyeux Noël à la pleureuse et a entrepris d'expliquer à Cyril qu'il allait rester seul une petite heure.

Et puis elle est partie, toute guillerette, toute belle et parfumée dans son magnifique manteau de fourrure, cadeau de rupture d'André...

* * *

Le docteur est toujours aussi distingué. Un corps racé dans un costume de bonne coupe. Une élégance naturelle d'attitudes, de ton, de tenue. Et les années qui passent n'entament en rien cette aisance à se

mouvoir, cette rondeur déliée du verbe et du geste. Ses cheveux ont

blanchi sans s'appauvrir, son visage intelligent, régulier, accuse à peine un fin réseau de rides plus séduisantes que disgracieuses. Et puis ses mains, ses grandes mains fines, savantes et jamais, jamais froides...

Pour l'instant, ces mains-là s'affairent à libérer Georgette de son manteau, elle sent sur ses épaules leur service précis autant que léger.

— Belle fourrure ! dit le docteur en la pendant avec respect aux patères.

« Quel homme raffiné ! pense Georgette. N'importe qui aurait accroché ça à la va-vite, lui prend soin d'équilibrer le poids du vêtement sur deux crochets à la fois... »

— Oui, n'est-ce pas ? finit-elle par répondre. C'est mon mari qui me l'a offerte au moment de notre séparation.

— Il ne pouvait pas faire moins, madame ! Vous la portez superbement !

Georgette s'est assise, elle sourit malgré elle, charmée par les intonations chaudes de cette voix qu'elle adore, et par la galanterie sans faille de son gynécologue.

— Alors, poursuit-il, que me vaut le plaisir de votre visite ?

Georgette s'applique à une petite grimace douloureuse, pose ses paumes sur sa poitrine, doigts écartés, ses bagues rutilent et ses ongles soignés, d'une nacre à peine orangée, semblent autant de bijoux.

— Mes seins, docteur ! Toujours mes seins ! Si tendus, c'en est insupportable. J'ai l'impression d'avoir des abcès, là et là.

Des deux pouces elle se caresse symétriquement les mamelons, et sur son visage de belle quinquagénaire passe quelque chose d'enfantinement plaintif, presque le début d'un sanglot...

— J'ai peur, docteur ! Je me fais du souci. Je ne voulais pas partir pour la soirée avec cette angoisse, ça m'aurait gâché Noël !

Le docteur hoche gravement la tête, arrondi, les bras vers la petite pièce attenante.

— Voyons cela !

*

* *

Georgette s'est partiellement dévêtue dans la petite cabine, tandis

que le docteur, lui, passait une blouse immaculée sur son costume sombre. Et tandis qu'il se lave les mains, Georgette aborde en hésitant la table de consultation.

— Je vous en prie, dit l'homme en blanc, et il lui propose l'appui de sa main ferme pour gravir les deux petits degrés du marchepied.

Elle est montée, s'est installée, bien allongée à plat dos sur la nappe de papier vierge. Son cœur bat d'une délicieuse appréhension.

Les doigts de l'homme de l'art se posent comme des papillons sur les seins de Georgette qui d'abord ne sent rien. Et puis les papillons se mettent à palpiter, à vibrionner, à creuser ici leur étape, à marquer là un pas appuyé de patineur espiègle, puis ce sont les deux paumes qui se joignent à la chorégraphie, approfondissent la visite, massent circulairement les beaux fruits vivants et frémissants de Georgette.

— Je vous fais mal ? demande le docteur.

— Oh ! Un peu.

— Où exactement ?

— Mais... partout !

Il fronce les sourcils, pince la bouche, fait « Hum ! Hum ! » avec la gorge, et, comme mu par une inspiration longtemps mûrie, il glisse une phalange très délicate sous les bretelles rosées de la lingerie.

— Je vais vous demander de vous déshabiller davantage, madame Costa.

Georgette avale sa salive.

— La combinaison ?

— Oui. Et le soutien-gorge, s'il vous plaît. J'ai peur que vos dentelles ne m'induisent en erreur.

Georgette baisse sur ses épaules les fines lanières du fond de robe.

— Vous avez senti quelque chose, docteur ?

— Je ne peux encore rien dire, répond-il, et il l'aide d'une dextre prévenante à décoller la nuque du matelas, à s'asseoir sur la table. Puis il entreprend de dégrafer, dans son dos, le soutien-gorge qui cède instantanément.

— Je vous laisse l'ôter, dit-il, et il se détourne un peu pour respecter la pudeur de sa patiente.

« Comme il est smart ! » pense Georgette.

La voilà de nouveau allongée, la combinaison roulée à la taille et le petit chiffon de son soutien-gorge en boule au creux de sa main gauche. Et l'examen reprend.

Cette fois, les deux globes de satin blanc ne peuvent plus cacher les frémissements heureux qui les animent. Les mains du docteur pétrissent doucement, un sein après l'autre, la chair fondante et ferme, elles

la roulent, la sondent de pressions alternées, la sculptent, la parcourent, la dessinent, la soulignent et même la caressent, avec le dos des doigts, et puis la pincent aussi, le mamelon surtout, pressée entre le pouce et l'index du médecin comme s'il voulait les faire dégorger...

À ce point de la visite, Georgette soupire plus fort et soulève le torse.

— Ah ! dit le docteur. Il y a un endroit plus sensible ?

Georgette perd la tête.

— Oh !... Je... je ne sais pas, je ne sais plus, docteur. C'est... les bouts, quand vous tirez dessus.

— Comme ça ? demande-t-il et il les pince encore et les étire, comme pour éprouver leur élasticité.

— Oui, oui, comme ça... Ça me fait quelque chose. Quelque chose de difficile à expliquer.

Les bouts de Georgette, rose tyrien, dardent, ils ponctuent le double entremets vanillé de ses seins comme deux framboises bien mûres.

— Et gynécologiquement ? hasarde le docteur. Des problèmes ? Car l'inflammation mammaire va souvent de pair avec les soucis gynécologiques. Pas de douleur, d'infection latente ?

— Euh ! Non, je ne crois pas... À moins que...

— À moins que?...

— C'est vrai que pendant que vous m'examiniez, j'ai ressenti de drôles de choses dans le ventre, des spasmes. Vous croyez qu'il y a un lien ?

— C'est évident, dit le docteur. Il faudrait que je vous examine.

Un sursaut la dresse sur la table.

— Oh ! Non, docteur. Pas ça ! Pas le soir de Noël !

Le docteur penche la tête avec douceur, la regarde d'un œil plein de bonté et de commisération, mais lâche avec une fermeté indiscutable :

— Hélas ! Il va bien falloir ! Sans cet examen, je ne peux rien pour vous !

Georgette se mord le dessus de la main et esquisse une moue très contrariée. Mais le bon docteur s'empare de la menotte molestée, la serre amicalement dans sa grande paume tiède.

— Allons ! petite madame ! Courage ! Nous irons vite ! Je vous aide ?

Il attend la permission qu'elle retarde encore d'un gémissement. Et puis, vaincue, elle ferme les yeux et fait « oui », imperceptiblement, du menton. Elle sent la fouille suave sous le satin fluide de sa combinaison, soulève les fesses pour autoriser la fuite de son petit slip rosé.

— Alors vous connaissez la procédure ? demande gentiment le docteur. Les pieds là et là, et les fesses bien au bord. Je remonte un peu le dossier de la table.

Georgette a une toute petite voix :

— Vous savez comme ça m'est pénible, docteur.

— Je le sais, dit-il, et il enfle un gant de caoutchouc stérile.

— Détendez-vous, j'entre !

Elle a encore gémi. Pourtant il ne lui fait pas mal. Son toucher irréprochable le guide sans errance possible, il l'envahit de deux doigts parfaitement maîtres, et commence une investigation lente et consciencieuse au fond de son ventre, à gauche, à droite, en rond, en long.

— Voyons, dit-il. Je vous fais mal ?

— Mm... les spasmes ont disparu.

— Dommage, c'est ce qui m'intéressait surtout.
Et comme ça ?

Il la fouille, toujours de la main gantée, et pose l'autre main nue sur

son sein gauche qui, comme son jumeau, n'a pas abdiqué sa farouche exaspération. Il roule entre ses doigts le téton dardé.

— Me referiez-vous ces fameux spasmes, que je voie de quoi il retourne ?

Une poignée de secondes passent, Georgette se tortille vaguement et le docteur déçu décrète :

— C'est ténu !

Et Georgette, au bord des larmes, se met à bégayer.

— Mais je... mais je... je ne peux pas, comme ça, docteur. Ce n'est pas facile ! J'ai trop honte ! Je ne suis plus moi-même ! Comment voulez-vous ? Comment voulez-vous ? Vous ne seriez pas crispé, vous, avec vos parties génitales à l'air devant moi habillée ?

Il soupire, en homme plus attristé qu'agacé, et regarde sa montre.

— Madame Costa, il est tard, nous n'y arriverons pas... Faites un effort, concentrez-vous.

— Docteur, vous me connaissez, toute nue et ouverte, comme ça devant vous si correct, je ne peux pas !

— Vous savez comment ça va finir, madame Costa ?

— Oui, docteur.

— Bon, alors !... Il ne sera pas dit que j'oblige une patiente... que je la mette mal à Taise... Il faut pourtant que nous menions à bien cet examen, n'est-ce pas ? Or la science ne recule devant aucun sacrifice ! Donc... soit !

Il a gardé sa main gauche enfouie dans le ventre de Georgette, et, de la droite, a déboutonné sa blouse, lâché sa ceinture, ouvert son pantalon, l'a laissé descendre sur ses genoux, avec le caleçon de soie qui le doublait.

— Voilà, madame Costa, vous n'êtes plus toute seule. Je suis aussi offert que vous, nous allons poursuivre la visite.

— Mais docteur, ce n'est pas juste, proteste Georgette qui a soulevé la tête pour suivre les opérations. Je vous vois bien moins que vous ne me voyez ! Vous êtes exhibé à une hauteur que n'atteignent pas mes yeux, moi je suis à votre portée.

— Eh bien, madame, donnez-moi votre main et posez-la là, nous serons à égalité. C'est cela, crampez-vous bien, et dès que le

spasme revient, n'hésitez pas, tirez le signal d'alarme ! Je ne peux pas mieux vous proposer, n'est-ce pas ?

* * *

La scène doit être croquignolée vue de la porte. Georgette s'applique à se la représenter, sous ses paupières baissées : le docteur est de dos, il a gardé sa blouse, il est bien campé sur ses pieds écartés, qu'entrave son linge tombé aux chevilles.

Elle, de face, les genoux ouverts, docilement, se laisse explorer tout en cramponnant d'une main convaincue, mais clandestine, puisque le corps du docteur fait écran, l'instrument qu'il a mis à sa disposition. Une belle tubulure lisse, racée comme lui, comme lui fière et souple ensemble et, ma foi, aussi

raide qu'un spéculum. À chaque frisson occasionné par la palpation de ses seins, le ventre de Georgette peut répondre à présent par une décharge électrique qu'elle transmettra à son explorateur en étreignant plus fermement son baromètre émotionnel. Belle chaîne d'investigation, admirable installation d'une conception si moderne et si traditionnelle à la fois !

Il y a déjà eu trois ou quatre alertes et le circuit a très bien fonctionné : mamelon titillé, secousse pelvienne, contraction abdominale plus générale, pulsation périnéale, et resserrement des doigts de la patiente sur la poire d'angoisse improvisée...

Et puis l'examen a changé, le docteur a retiré sa main en disant :

— L'intérieur me semble satisfaisant, voyons l'extérieur.

Il a ganté sa deuxième main, a changé d'angle l'examen. Mais Georgette ne parvenait plus si facilement à garder les doigts refermés sur le thermomètre à frisson.

Le docteur a alors fait une nouvelle concession, il a consenti à ôter sa blouse, et s'est tourné, présentant ainsi sa nuque courbée sur son observation, et ses fesses, apparues au ras du veston.

— Saisissez, s'il vous plaît, le monitoring par F arrière, a-t-il conseillé à Georgette.

— Je reste sur le manche de l'instrument, docteur, ou je me branche sur les manettes sphériques ?

— Les deux seraient bien, a-t-il répondu, et il s'est un peu penché pour dégager l'accès à ses appareils de contrôle, et aussi pour mieux analyser son sujet.

— Bien, a-t-il commenté en commençant par parcourir le mont de Vénus. L'ensemble de la saillie pubienne me semble parfait, convenablement renflé. Pas de prurit dans la pilosité ? Pas d'irritation ?

Et ses phalanges caoutchoutées ont peigné doucement la toison de Georgette, la séparant en petites mèches pour tâcher de débusquer, au hasard des raies ainsi aménagées, quelque rougeur suspecte, quelque papule...

— Non, n'est-ce pas. Je ne vois rien d'anormal.

*

* *

La main de Georgette, légèrement arrimée aux roulements à billes du sismographe, imite involontairement les soins du docteur, coiffe à son tour le pelage qui le recouvre, le tirelle par minuscules touffes.

— Maintenant, regardons la fente vulvaire, annonce le docteur.

D'un doigt, il parcourt le sillon, de haut en bas, jusque très haut entre les fesses de Georgette.

— Du côté de l'anus, demande-t-il, pas de souci ?
Et il frôle à peine, du bout de l'index, le petit

orifice secret qui cligne comme un œil sous le contact. La main de Georgette, inquiète, s'est convulsée sur le dispositif de surveillance.

— Je vous ai fait mal ? réagit le spécialiste.

— Pas vraiment, souffle Georgette.

— Et les grandes lèvres ? fait l'homme de l'art en joignant le geste à la parole. Voyons les grandes lèvres... Pas enflées, mais pas desséchées non plus, élastiques, fermes, suffisamment couvrantes, très saines d'aspect, bien irriguées, humides comme il faut...

Tout en commentant les conclusions de son examen, il travaille la chair de Georgette de petites tractions, d'étirements, de pincements, de massage qui finissent par lui arracher un long soupir tremblé, et infligent à sa main un battement syncopé comme celui d'un cœur aux abois.

— J'ai l'impression que j'ai débusqué un indice, dit le docteur. Et si je touche là ?

Cette fois, il y va avec le dos de ses deux doigts en fourche, index et majeur, de chaque côté de l'axe de symétrie de Georgette.

— Ça, dit-il, ce sont les petites lèvres. Elles sont sensibles aussi ?

Il les aplatit doucement, comme s'il voulait les repasser ouvertes, les défroisser, les garder ainsi bien lisses et arrondies en col Claudine autour du cœur de la fleur sexuelle.

La main de Georgette se cramponne plus fort, elle attrape même la poignée oblongue du manomètre, en avant des billes, et tire dessus avec impatience.

— Ça se précise ! constate le praticien. Et là ? Voyons là ! Le clitoris apparaît gaillard, le capuchon est joli, bien net, il roule parfaitement sous le doigt, il coulisse bien, il brille un peu, couleur nacrée, corps tonique, oui, ce clitoris me plaît, rien là de problématique... Qu'y a-t-il, madame ? C'est douloureux ?

Georgette halète en coulisant à son tour la sonde veloutée qui grossit dans sa paume.

— C'est... C'est... À peine supportable, docteur !

— Ah ! dit-il, Ah ! Ah ! On tient peut-être quelque chose, donc ! À mon avis, c'est le vestibule qui pêche !

— Le vestibule ? balbutie Georgette qui accroche son émoi à la barre fixe du témoin.

— Le vestibule, c'est tout ça ! explique-t-il en définissant, d'une phalange ferme, le périmètre de la zone ciblée, ça va de l'arête, ici, au vagin, là. Vous sentez votre vestibule ? Vous le sentez protester quand j'appuie dessus, quand je l'investis, quand je le sollicite ? Oui, n'est-ce pas ? Votre main me dit que l'endroit est ultra-susceptible...

En effet, la main de Georgette à présent tire frénétiquement sur l'avertisseur, le secoue, le parcourt, le pétrit, le distend, le roule, le malmène, le frictionne, le presse, le serre, le trousse de plus en plus vite, de plus en plus fort, en écho à la valse des phalanges médicales aux bords pathologiques de son émoi. Le docteur, stoïque, ne bouge pas, attentif pourtant aux messages urgents que lui délivre la poigne enfiévrée de sa patiente, mais intéressé surtout à les inspirer... À bout

de forces, le bassin haut, la poitrine bondissante, les doigts fous sur le dispositif brûlant, Georgette supplie :

— Je ne peux plus docteur ! C'est là ! C'est bien là ! Faites quelque chose !...

— Oui, je vois, je vois, déclare le praticien qui a gardé tout son sang-froid. Un rien de regret teinte même son constat : Je pense que je vais devoir envisager une injection, petite madame...

— Une injection !!! C'est douloureux ?...

— Il vous faudra du courage. Mais je suis sûr qu'ensuite, vous vous sentirez soulagée.

— Alors faites vite, docteur ! Vite ! Vite !

Elle pleure presque d'angoisse, Georgette, d'angoisse et d'impatience. Le docteur Girot, toujours très digne

et calme, vient de saisir le poignet de sa patiente, celui qui sonnait un carillon dément entre ses jambes solides.

— Pardon, petite madame, j'ai besoin de mes instruments...

Puis ayant récupéré l'ensemble de son matériel, il s'est placé pour opérer entre les cuisses levées de Georgette, a ramené du pied vers lui le petit escabeau métallique dont il a gravi la première marche, et posément, a décréé :

— Respirez à fond, je procède à l'administration du traitement.

La seringue est entrée doucement et fermement dans le conduit févreux de la malade. Elle s'est arrêtée plusieurs fois, a respecté les étapes nécessaires tandis que l'opérée se tordait en criant sous le bâillon de sa main. Mais le docteur, imperturbable, très maître de lui, n'a rien cédé. Il a officié avec soin, méthode et pondération, en proférant les encouragements amicaux et les paroles de réconfort.

— Je sais, je sais, madame, que c'est pénible... Encore une petite minute, et vous serez libre... Attention, j'envoie l'antispasmodique ! Ah ! bien sûr, l'effet n'est pas immédiat. Non, c'est même le contraire, d'abord. Je vous en prie, ne soyez pas gênée, vous pouvez crier, mon cabinet est insonorisé...

Georgette est rhabillée, le docteur aussi, sans la blouse. Ils se contemplent en souriant, il tient dans ses mains chaudes les mains de Georgette.

— Oh ! André, dit-elle, tu es si merveilleux ! Pourquoi ai-je voulu ce divorce ?

— Mais, ma chérie, pour avoir des Noël's comme celui-ci ! Crois-tu que si tu étais encore ma femme, tu viendrais ici, chaque 24 décembre ?...

— Non. Mais j'aurais tous les autres jours...

Il prend son air grave et doux, sourit davantage, de ce sourire presque triste qu'elle aime tant.

— Tu sais bien ce qu'était la vie quotidienne avec moi ! Tu te souviens de ta jalousie envers mes patientes ?

Elle hoche la tête, penaude, se reprend.

— J'avais sans doute raison d'être jalouse. Si tu les traitais comme moi aujourd'hui.

Il la prend dans ses bras.

— Mais jamais ! Jamais, je te le jure ! Ni à l'époque ni maintenant ! Tu es la seule !

— Et?.. Avec l'autre, la nouvelle madame Girot ?

— Mais Georgette, tu sais bien !

— Je sais.

— Tu regrettes ?

— Non. Je fais semblant. Seul compte ton bonheur, André. Ton équilibre. Je t'ai fait la promesse de m'en contenter et je ne l'oublie pas. Mais je ne cesserai jamais de t'aimer.

— Moi non plus, Georgette. Tu es belle comme un cœur, et si désirable. Je te sais gré de ces petites bouffées de fantaisie que tu m'apportes... Vas-tu chez Julien, ce soir ? Tu les embrasseras pour moi. Et tu diras à Guillaume que son Papy pense à lui, qu'il a

commandé au Père Noël une belle carabine. N'est-ce pas ?

— Je lui dirai. Et toi, que fais-tu ?

— Oh ! chez les neveux d'Hortense. Ils ont convié aussi sa sœur. Ça ne sera pas drôle, elle déprime depuis que son mari l'a quittée.

— Ah ! Tiens ! Ça arrive ça, qu'une femme déprime après le départ de son mari ?

— Seulement chez les écervelées, ma chérie.

Elle l'a embrassé une dernière fois. Il la raccompagne au seuil de la porte, la rattrape à l'instant où elle allait traverser le hall.

— Attends ! Tiens ! Il lui met dans la main deux petits paquets enrubannés. Celui-ci est pour toi, sur prise... L'autre pour Cyril; un nouveau laxatif canin... Joyeux Noël à tous !

/ WANT YOU FOR CHRISTMAS

De toute façon la soirée touchait à sa fin, alors Roberte n'a pas eu de scrupules à les plaquer tous, Guy-Charles et Marie-Agnès, ces deux péteux imbuables chez qui elle n'avait accepté de réveillonner que par faiblesse, sa sœur Hortense, qui avait tellement insisté « Mais viens donc ! Tu ne vas pas rester toute seule un soir de Noël », et son mari André, irréprochable, sauf qu'on avait toujours l'impression qu'il planquait un parapluie anglais dans sa tubulure privée. Elle a néanmoins éprouvé le besoin d'expliquer :

— Mes enfants, moi je vais y aller, parce que je viens de recevoir un coup de fil de Gérard assez inquiétant.

On s'est étonné :

— Comment ça ? Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qu'il veut ? Où il est ?

Alors elle a levé ses grands bras, a esquissé deux ou trois moulinets.

— Est-ce que je sais ? Il m'a raconté des trucs fumeux, des fables animalières avec des biches, des chèvres, des loups, des serpents... Et puis aussi une histoire à propos des gants du Père Noël. Alors...

Elle a avancé une lippe qui résumait tout, à la fois la perplexité et l'impossibilité morale dans laquelle elle se sentait de l'abandonner à son délire.

— Il a de la fièvre ? a hasardé Hortense.

— Il est plutôt... a insinué Guy-Charles avec un geste vulgaire qui mimait une torsion nasale.

— On vous dépose ? a proposé André, toujours très affable.

— Je ne veux déranger personne, a protesté Roberte. Mais... je sens que je dois y aller. Ce serait... Ce serait...

— Un cas de non-assistance ?...

Encore cet André. Tellement parfait qu'il en agacerait.

— Oui ! Voilà. Non-assistance. Il ne mérite pas ça, quand même.

Sa sœur a fait une gueule éloquente. Mais Roberte a mis son manteau, imperturbable. Non, quoi qu'en disent la bouche molle, les joues flasques et le double menton d'Hortense, Gérard ne mérite pas l'indifférence. Sûr qu'il a ses torts, tout le monde ne peut pas avoir épousé Monsieur Balai-dans-le-cul, mais s'il a trop bu, ce qui ne lui ressemble pas, c'est qu'il n'est pas bien. Et puis... Ce sapin, ces guirlandes... Il faut qu'elle voie ça, Roberte !

* * *

Le quartier n'est pas si moche. Enfin, ce n'est pas Manhattan quand même, il a exagéré Gérard ! Elle se penche à la portière.

— Merci à tous les deux ! Et bonne nuit ! Du moins, ce qu'il en reste !

Hortense avait toujours sa grosse face de poisson comateux.

— Tu es sûre qu'on ne t'attend pas ? On ne sait jamais...

— Moi je sais ! a décrété, péremptoire, Roberte.
Et elle a tourné les talons. Non, mais !... Gérard

a ses lubies, ses obsessions, son caractère, mais il est, elle en reste persuadée, absolument inoffensif.

Elle lève les yeux vers la façade. Il y a encore quelques fenêtres

éclairées, et de vagues rumeurs, voix, vaisselle, musique mêlées. Elle cherche du regard la baie du quatrième, celle derrière laquelle se tient Gérard, qui ne l'attend pas. Peut-être dort-il déjà. Le quatrième compte plusieurs balcons, tous sombres. Lequel est à Gérard? Elle parierait pour celui du milieu, sans rideau... Des dessins apparaissent sur les vitres, comme ceux qu'exécutent maladroitement des gosses à l'aide d'un pochoir et de bombes de neige...

Dans l'ascenseur, il y a un grand miroir en pied. Pas de chance. Roberte ne peut plus ignorer que la soirée ne l'a guère arrangée. Les coups de froid de chaque cigarette fumée dans le jardin, puis les coups de chaud du salon où Guy-Charles s'obstinait à suralimenter la cheminée, ont dilué le peu de maquillage dont elle avait espéré égayer son visage sec, à pommettes saillantes, à menton aigu, à lèvres minces. C'est pas une grosse, Roberte. Loin de là : une grande et décharnée, tout en angles et en arêtes. Hortense, de toute petite, la toisait déjà avec une commisération affectée et revancharde. « Vaut mieux faire envie que pitié ! » lâchait-elle, et elle avait tout dit de leurs

différences, de leur antagonisme. Roberte, elle ne fait pas pitié, non, plutôt un peu peur, avec cette allure de gendarme que dénonçait la mère de Gérard, au début de leur mariage. À présent, la belle-mère est morte, et Roberte est plus gendarme que jamais, coiffée d'une brosse qui grisonne déjà. Avec cette gueule taillée au couteau, elle se verrait mal arborer des anglaises... L'ascenseur ronronne, puis s'arrête brutalement sur un «boum» tonitruant. Le cœur de Roberte lui sert un écho multiplié. Si le Gégé allait s'imaginer qu'elle lui joue *Je reviens te chercher!* Il ne devait pas dormir, il a ouvert tout de suite. Il est pieds nus, un peu ébouriffé, mais habillé convenablement. La chemise blanche accuse quelques plis, son pantalon noir aussi... C'est le pantalon de leur mariage, ça... Il ne le sort que dans les grandes occasions. Et s'il n'était pas seul?... Il n'a pas l'air embêté de la voir, en fait. Seulement très surpris, d'une surprise joyeuse et incrédule :

— Roberte !!!!!?? Tu es venue ?

— Non!

Il omet de la faire entrer.

— Tu n'es pas venue ???

— Non, je suis passée. Euh ! Je passais... Enfin... je passe...

Des trois temps, elle ne sait lequel représente le mieux son

intention. Gérard a un coup d'œil sur sa montre.

— Tu passais ? Mais il est minuit vingt, c'est la nuit de Noël, tu viens de l'autre bout de la ville, et tu passais ? Mais comment ? Pour aller où ?

— Bon, dis, ça va, j'ai cinq minutes quand même. Tu me laisses entrer ?

*

* *

À la lueur tremblotante des bougies, elle a vu l'essentiel d'un coup : les collerettes de papier toilette dans le buis, le buis dans le seau, et le seau dans une serviette éponge. Les napperons en mouchoirs découpés comme des dessous de gâteaux, les photophores dignes des ateliers d'école maternelle. Le divan est spectral sous son drap qui ressemble à un linceul, et là-dessus saignent les notes vives de deux peluches bizarres. Roberte s'approche, se penche, et Gérard devance sa question.

— Les gants ! dit-il, avec un geste théâtral, comme s'il faisait les présentations. Les fameux gants du Père Noël !

Elle les a pris dans ses mains, les examine, les tourne et retourne.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Dans la rue ! Hein ! Bizarre, non ?

C'est lui qui est bizarre, à rire comme ça, à se claquer la cuisse, à vibronner autour d'elle.

— C'est un Père Noël de supermarché qui les a perdus, dit-elle, et tout de suite, elle regrette son petit ton raisonnable.

Qu'est-ce qu'elle a, à lui refroidir son enthousiasme, à déflorer son mystère, à affadir son rêve ? Elle lâche les trucs sur le canapé, affecte de les oublier. Mais Gérard ne se laisse pas démonter, il hausse une épaule.

— Oh ! Ici ? Dans cette rue ? T'en as vu beaucoup des supermarchés ?

— Mais il rentrait chez lui, ce type. Il habite dans le coin, certainement.

— Il rentrait en costume ? Tu y crois ?

— Alors ? demande-t-elle. Alors ? Comment expliques-tu ?

Il écarte les mains, affiche avec son incompréhension, un bonheur de simple d'esprit.

— Je n'explique pas. Pourquoi toujours vouloir tout expliquer ? Regarde ! Ça par exemple ! Il est allé au réfrigérateur. Voilà, ça ! Ça non plus je n'explique pas. Tu as de la chance, il en reste. Tu trinques avec moi ? Mais dans le même verre, alors, parce que...

Elle a eu un geste presque effrayé pour décliner, et même un peu dégoûté.

— Non, merci ! J'ai assez bu pour ce soir.

Ça ne l'empêche pas de scruter l'étiquette, d'y river une prunelle intriguée. Elle relève la tête, le considère en silence.

— Ne me demande pas ! répond-il à la question qu'elle n'a pas posée. Dans la cave ! Oui, parce que j'étais descendu chercher mon carton de pulls de ski. Je voulais du rouge. Du rouge, couleur, pas pour boire. En fait, je voulais boire aussi. Un peu. Mais du mousseux. Bon, je tâtonne, j'embarque la bouteille et les pulls. Mais quand j'arrive ici, je vois... Ça ! Il montre la bouteille et... ça !

Elle a suivi son geste du regard, a découvert ce qu'elle n'avait pas encore aperçu, la guirlande de fanfreluches blanches qui festonne le haut de la baie vitrée.

— Tu as fait une lessive ?

Il secoue une mine navrée, la gronde gentiment.

— Roberte ! On n'en parle pas si ça te déplaît...

mais... C'est ça qui m'a donné le courage de te téléphoner...

Elle se lisse le dessous du cou, d'un geste familier qu'il lui connaît bien et qu'il n'avait jamais compris comme ce soir. Ce soir, c'est

transparent, c'est... irréfutable.

— Roberte ? Tu as les boules ?

Alors, tout à trac, elle explose :

— Mais quelles boules, Gérard ? Quelles boules ???

Je ne suis pas venue faire un sapin, figure-toi ! La boule, c'est toi qui la perds ! Tu me racontes des calembredouilles au téléphone, je te crois ivre, malade, je me fais du souci, des films, que tu as peut-être pris des médicaments, des anti-anxioma-chins et... j'arrive à fond de train, et toi tu fais l'andouille de Noël avec des miracles à la con, tu me montres des attifiaux de pute et tu me parles de boules !!! Mais !!! Mais, où on va, là, Gérard ? Où on en est ? En plein naufrage, on est ! En plein naufrage !

Et elle s'effondre sur le canapé fantôme, la face dans les mains, et toute convulsée de sanglots. Dans son abandon, elle a fait sauter une moufle par terre, et machinalement, Gérard la ramasse, et il reste comme ça, très embêté, à considérer sa femme qui pleure, à triturer le gant entre ses doigts. Et puis, allez savoir pourquoi, il le porte à sa joue, comme un chaton qu'on câline et dont on se plaît à éprouver la suavité. Le contact du lainage rouge le réconforte, il y appuie ses lèvres, y pousse son nez, y caresse son oreille. Et soudain c'est comme si le truc lui parlait tout bas, dans le creux du pavillon, lui soufflait des conseils et des encouragements.

« Parle-lui ! Touche-la ! Mets-toi à sa portée... »

Gérard s'assoit par terre, aux pieds de Roberte, il encercle ses jambes d'un bras affectueux, pose sa tête sur ses cuisses, et, tout en promenant délicatement la fourrure blanche du gant le long de ses tibias, il improvise une litanie chuchotante de doux reproches, de tendres prières, de monosyllabes bêtes, d'apostrophes naïves.

— Là ! Là ! Là ! Ma Roro, ma grande, ma gazelle, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ce gros cha grin ? Allons ! Allons ! Allons ! Mais tu vas pas te laisser ruiner le moral comme ça, une grande fille comme toi, ma Roro ! Hein ? Dis ? Hein ? Un sou de Noël si extra, que même moi j'ai décoré partout, partout comme si je sentais que tu allais venir, et toi, t'es là, et quoi ? Tu pleures ? Oh ! et puis dis, ma Roro, t'as mis une jupe aujourd'hui ? T'as mis des bas ? Mais c'est qu'elle est sexy, ma Roro, ce soir !

À travers ses mains, tout enrhumée de chagrin, Roberte proteste :

— Dis pas de connerie, Gérard, je suis pas sexy !
J'essaie pourtant, je fais des efforts, mais ça me va pas ! J'ai rien d'une gazelle, tu le sais bien, je suis une grande bique !

Il bécote ses rotules à petits baisers sonores et innocents, la supplie :

— Roro ! Arrête !

— Non, j'arrête pas ! Ah ! Tu pouvais dire que je te traitais de bouc !... Et toi ? Tu te rappelles ? Tu te rappelles, toi, comment tu m'as appelée, quelquefois ? Roro la Rossinante !

— Mais Roro... euh, Roberte, «Rossinante», c'était pour le caractère !

— Non ! C'est parce que je suis un tas d'os ! Je

vois bien que t'aimerais avoir une femme plus coquette, plus gironde... Mais moi, je fais ce que je peux, et, sur moi, tout est moche ! Tiens, ce soir, je me suis maquillée, et tu vois, tu vois, regarde !

Elle a écarté ses mains, a montré sur ses phalanges la suie diluée de son mascara, a avancé son pauvre visage barbouillé.

— Sur moi, tout fout le camp ! Je ressemble à rien. Je dois être hideuse !

— C'est parce que tu pleures, Roro, que ça fout le camp. Faut mettre du waterproof !

— Tu parles ! Du waterproof ! Et mes bas qui se tortillent autour de mes échasses, et celui-là, tiens, vois l'échelle ! Ah ! C'est pas pour moi, ces chichis ! Alors, ces trucs-là, comment tu veux, comment tu veux que je les porte ?

Elle a désigné d'un menton tremblant la lingerie suspendue.

— Je ne veux pas, Roro !

— Si ! Je le sens, je le sais, je le vois ! Tu les as pendus là, et tu t'es dit : « Elle va bien faire ça pour moi, elle va en essayer un ou deux. » Mais tu m'imagines ? Tu m'imagines là-dedans ? Mes œufs au plat dans ces balcons pour Marylin ? Et mon cul maigre de Rossinante avec ces ficelles dans la raie ? Tu m'imagines ?

Gérard lève vers elle un visage grave et sincère, des yeux profondément tristes.

— Roberte, je ne savais pas que tu viendrais. Je

n'aurais pas osé l'espérer. Ces trucs, tu les mets, tu les mets pas, je m'en fous. Je m'en suis servi pour fignoler ma déco, mais c'était juste un plus. Je les ai trouvés par hasard, et j'aurais pu m'en passer... Mais

quand je t'ai appelée, Roro, quand j'ai entendu ta voix à l'autre bout du fil, je me suis mis à bander que ça m'en a fait mal, et je me suis branlé comme un fou devant le sapin, et je regardais pas les culottes, crois-moi, je regardais juste Noël, et mon manque de toi, parce que Noël, c'est toi, tous mes Noëls, la maison chaude, accueillante, jolie, colorée, c'est tout ce que tu représentes pour moi, et tant pis si on n'est pas toujours sur la même longueur d'onde, mon corps et le tien sont pas souvent d'accord, et la Rossinante n'aime pas trop rigoler avec le bouc, mais le bouc, à partir de ce soir, la mettra en veilleuse et fera attention à pleins d'autres trucs... Roberte renifle à fendre l'âme.

— Oh ! Gérard ! Et moi... moi... J'ai même pas fait le sapin, à la maison !...

— C'est parce que je te manquais, ma Roro.

— Oui...

— Et toi aussi, tu me manquais. Affreusement. Aucun rapport avec les culottes ! Là, je vois bien ton bas filé, et l'autre qui se tortille, et ta figure mâchurée, et pourtant j'ai un bâton dans le slip ! Mais ce qui bande en moi, c'est pas le ventre du bouc, c'est le cœur de ton homme, de ton Gégé, parce qu'il t'aime tellement fort avec, aussi, cette partie-là de lui...

Roberte s'est mouchée bruyamment et elle a dit :

— T'arrête pas, Gégé. T'arrête pas de me caresser les jambes avec ton gant !

* * *

À partir de là, ça a été vraiment Noël. Elle a écarté les genoux, la Roro, à en péter les coutures de la jupe. Tout au fond de l'entonnoir de ses longues cuisses écartées, au-delà de la lisière des bas, il y avait le papier chatoyant de son bonbon poilu, avec une petite touffe qui dépassait de chaque côté, parce que les bandelettes à la cire, elle craint trop, Roro, et elle voit pas l'intérêt d'aller dépenser des sous pour se faire arracher les poils des fesses, que ça vous tire des larmes de douleur. Gérard s'est quelquefois moqué d'elle en lui disant qu'elle portait le slip à moustache, mais aujourd'hui, il a l'air de trouver la chose à son goût, il entortille délicatement autour de ses doigts ses mèches frisées, exerce des

petites tractions divergentes, et Roro sent son abricot s'ouvrir sous le satin de sa culotte. Parce que ce soir elle a fait aussi un effort de culotte, même si elle n'a pas choisi une résille exiguë comme celles qui décorent la fenêtre. Elle a mis une parure assortie, soutien-gorge (85 A. Ça indique l'emplacement où devrait se trouver la gorge plutôt que ça ne la soutient), et brésilien coordonné, d'un rouge chatoyant. Gérard, tout à ses soins de coiffure, lorgne, séduit, la bandelette de tissus séparant les couettes qu'il tire.

— Oh ! ma Roro ! T'as pas fait le sapin, mais t'as marqué le coup quand même ! Elle est jolie, ta culotte rouge ! Elle irait bien sur le blanc du canapé. Tu l'enlèves ?

Nouveau coup de théâtre, Roberte s'est offerte davantage, nuque renversée au dossier, et talons sur le siège, elle a soupiré profondément, comme si elle cherchait le courage d'une déclaration cruciale, et elle a dit :

>

— Oh ! Non ! Je l'enlève pas ! Pas encore ! Je la

garde, fais avec, fais à travers, fais par côté... Ça m'excite beaucoup...

Alors le Gégé s'est multiplié, des doigts, de la bouche, des phalanges partout sous le satin humide, dans la fente trempée, il a écarté le lambeau pourpre d'un côté, de l'autre, a joué à « Coucou ici ! Non là ! », il a vadrouille à droite et à gauche, en haut et en bas, parcouru le sillon du sommet de la motte jusqu'au trou du cul, il a mordu l'étoffe, plus que l'étoffe, la chair, les poils, tout. Il a glissé la langue, il a fait le bouc gourmand, le bouc frénétique, avec des grognements gutturaux de jouissance et de rut, et la Roro qui bronchait, les genoux aux oreilles, qui se tordait, énervée comme une cavale mordue, chatouilleuse, ombrageuse, exigeante, et puis, pas maigre partout la Roro, il lui était venue une moule enflée, voluptueuse et gorgée, qui coulait sous les lapées, et un clito dur comme un pois qu'arrêtait pas de grossir. Dans le caleçon du Gégé, ça grossissait de conserve, il se sentait une trique à embrocher Roro jusqu'à la glotte, surtout qu'en la mâchouillant comme ça, en la langotant, en lui broutant la végétation et en lui dégustant les escalopes, il s'écrasait le paquet sur le socle du divan, se frottait le barreau, s'irritait le bout, et il ne fallait pas qu'il pense trop à tout ça, Gégé, pas qu'il imagine trop son boa dressé, avec sa tête bordeaux et sa gueule ouverte, pas qu'il prête attention à la fermentation de sa crèmerie portative, parce qu'il allait partir à la vitesse de la lumière, et jeter son yaourt n'importe comment, comme un rustaud qui a pas de façons.

À présent, toute débraillée, la jupe roulée à la taille, les bas à la dérive, la chiffonnaille baveuse de sa culotte pendouillante de travers, Roro bondissait

en poussant des interjections alarmées, des sortes d'aboiements secs et presque douloureux. Enfin, elle cria « Allez ! Allez ! » et Gégé sentit l'urgence d'une intervention plus armée, se déboutonna pour lâcher la bête, qui déploya devant lui la turgescence oblongue de son cou congestionné. Comme montée sur un ressort puissant, la tête lisse et fendue de son animal plongeait et se redressait, saluant lourdement, répé-titivement, la béance irisée de Roro, qui jetait dans le clair obscur les éclats nacrés de ses appels. Elle redit « Allez ! », et pour confirmer l'invite, elle tint elle-même écartée, d'une main que Gégé n'avait jamais vue s'égarer à ces besognes scabreuses, le fond froissé de sa culotte. L'autre main appelait aussi, tendue vers son homme, cherchait en tâtonnant dans l'air à cramponner une prise. Quand elle trouva les cheveux de Gégé, ses doigts s'y refermèrent, et elle tira sa tête à pleine touffe vers elle, vers son grand corps convulsé par les affres de l'attente. Gégé la chercha un peu du bout de son télescope furieux, il ripa ici, dérapa là, et enfin planta *in extremis* au fond du coquillage mousseux sa dynamite surchauffée. Roro éructa quelques commentaires qui décuplèrent son ardeur de scieur de fond :

— Oh ! C'est bon ! C'est bon ! Tu es bon ! Ta queue est bonne !!! Bonne ! Bonne !

Et de le bouffer à pleines babines, de le gober jusqu'aux couilles, de s'en mettre plein le ventre à se toucher le gosier, goinfre comme il ne la connaissait pas, déchaînée, d'une gloutonnerie de soudard au beuglant... Et puis elle hennit, les jambes dressées, en V majuscule, les pieds aux étoiles et Gégé, qui avait explosé en entrant, sentit une nou-

velle raideur plomber son scrotum, tendre son instrument, en ébahir la bouche affamée qui s'en gavait.

— Oh ! Roro ! se plaignit-il. Ce que tu me fais ! Ce que tu me fais ! Je débande plus, plus du tout...

— Et moi, répondit-elle d'une voix que la passion transformait, j'arrête pas de jouir !...

Et tandis qu'il s'accrochait des deux mains aux cuisses de Roro comme au timon d'une charrue puissante, tandis qu'il reprenait son labour en pleine glèbe, elle s'écartait maintenant à deux mains, lui présentait le sillon où enfoncer le soc, bien ouvert, bien luisant, d'un humus gras et réceptif, elle le guidait même, elle lui tenait le plantoir,

accompagnait ses assauts, semblait se poignarder seule, ou bien se titillait en passant, d'un majeur tremulant, se branlicotait le bouton, se l'asticotait, en tirait une fièvre, une folie qui lui soulevait le ventre comme une houle et faisait craquer ses hanches élargies jusqu'à la luxation.

Une deuxième apothéose leur arracha un brame simultanément, si profond, si enroué, si éloquent, qu'ils en écoutèrent longtemps l'écho rebondir entre les murs de l'appartement, et demeurèrent ainsi rivés l'un à l'autre, pétrifiés de bonheur, dans un silence intimidé, presque superstitieux...

* * *

Après, ils se gardèrent bien de tout commentaire, ne s'adonnant qu'à des discours sobres, à intonation retenue, comme s'ils venaient de se rencontrer, comme s'ils entamaient seulement, avec la soirée, la découverte l'un de l'autre. Gérard proposa :

— On boit un coup ?

— Je veux bien, répondit Roberte.

Mais ils avaient encore cet essoufflement heureux qui oppressait leur poitrine et déguisait leur voix, cette étincelle au fond de leur œil ébloui. Ils partagèrent la même flûte. Roberte fit claquer sa langue.

— Je n'en ai jamais bu d'aussi bon !

— Moi non plus, dit Gérard.

— Et le décor... dit-elle encore en regardant autour d'elle. Jamais rien vu d'aussi beau.

— Tu te moques ?

— Non... Je trouve tout très bien. Même les culottes, tu vois. Ça ne me choque pas. Tu as choisi avec goût, parce que le blanc, c'est toujours classe !

Gérard lui prit le menton, la regarda au fond des yeux.

— Je n'ai pas choisi, Roro ! Je te répète que ces trucs étaient chez nous, sur une étagère du vestiaire, j'ai pris le carton en croyant que c'était mes pulls. Et tu as dû toi-même ajouter une ficelle à ce carton que j'avais fermé à l'arrache.

À son tour, Roberte, très sérieusement, posa sa main sur celle de

Gérard.

— Gérard, je n'ai ajouté aucune ficelle, je ne me suis pas occupée une seconde de ton déménagement !

Il posa le verre qu'il tenait, se leva brusquement, traversa la pièce, revint avec un trousseau de clefs qu'il tendit à Roberte.

— Il y a un vrai mystère, Roberte ! Quand je me suis installé ici, j'ai laissé certaines choses dans ma cave, en bas, la cave 412. Tu vois, c'est cette clef ! Ces choses, je les apportées de la maison. Entre autres, le carton de pulls. D'autres bricoles aussi,

mais pas de lingerie, sois-en sûre ! Alors explique-moi, Roro, comment ce carton de culottes et soutiens-gorge s'est retrouvé dans ma cave ! Quelqu'un se serait trompé de porte ?

Elle regardait les clefs, la petite étiquette sous plastique transparent qui était attachée au trousseau.

— Oui, dit-elle enfin. Voilà. C'est quelqu'un qui s'est trompé. Et ce quelqu'un c'est toi !

— Moi ???

— Tu viens de parler de la cave 412 ? Tu es allé dans la cave 412 ?

— Oui. C'est ma cave.

— Gégé, sur l'étiquette, on lit 421 !

* * *

Il se revoyait dans la pénombre inquiétante, tracasser hâtivement la serrure rétive. Il en était venu à bout en insistant violemment. Il avait dû la forcer... Ils rirent ensemble, hésitèrent à rapporter à sa place le butin involontairement chapardé. De toute façon, pour le Champagne, c'était trop tard. Et puis, la guirlande blanche papillonnant sur la vitre était si jolie !...

— Tu vois, dit Roberte, que tout s'explique ! Même les gants, on pourrait en trouver l'explication, si on cherchait vraiment.

— Oh ! Non, Roro, supplia Gérard, ne cherchons pas ! Je t'assure que ce sont les gants du Père Noël ! Tu as senti comme ils caressent bien ?

— Ils m'ont caressé que les jambes, dit Roberte. Et son œil pétillait d'une malice nouvelle. Va savoir si, ailleurs ?...

À la Poste centrale on a des idées. Enfin, c'est surtout Guy-Charles Finard, jeune loup aux dents longues arrivé depuis peu, qui a des idées. La poste, c'est un lieu de vie, d'échanges. Faut que ça bouge, et aussi qu'on y encourage la poésie, le rêve. Alors Guy-Charles enchaîne les initiatives d'hurluberlu : il commence toujours par rassembler son personnel lors de debriefings matutinaux que tout le monde a appris à redouter. Parce que, sous prétexte de boire ensemble le café de l'amitié, le Finard, il vous a une façon de vous la mettre profond !... Pendant ce petit déjeuner informel, à savoir que chacun se débrouille avec le distributeur de boissons chaudes et que les bonnes volontés fournissent brioches ou pâtisseries maison, il expose le résultat de ses cogitations : organisation d'un concours de dessins sur le thème « le timbre de votre ville », avec exposition, jury et remise des prix, création d'un spectacle - oh ! sans ambition démesurée - où s'investiraient facteurs et receveurs, au profit de la caisse de solidarité, qui elle-même

devrait servir à meubler confortablement tout un coin salon pour transformer les files d'attente en boudoirs chaleureux...

Gisèle Menu a osé objecter :

— Je ne vois pas où est la solidarité là-dedans.

Guy-Charles Finard a répondu :

— Mais, avec l'usager, Gisèle, solidarité avec l'usager !

Pour Noël, on s'est attendu à tout... L'an dernier, Guy-Charles avait acheté, avec les fonds de la caisse, des bonnets rouges pour toute l'équipe, et il avait insisté sur la déco des locaux. Le choix du sapin, l'achat des boules, le branchement des guirlandes, tout avait été réalisé par les facteurs en dehors de leur temps de distribution, et sans la moindre contrepartie. Alors cette année, on était sur le qui-vive. On avait décidé de ne pas se laisser embobiner, et de réclamer, s'il y avait lieu, le paiement d'heures supplémentaires effectuées au bénéfice de l'image de La Poste. Gilbert Coquet avait promis qu'il s'y collerait, qu'il ferait le porte-parole du mécontentement général et des revendications justifiées.

Gilbert Coquet, c'est le célibataire du groupe. D'une discrétion qu'on

a longtemps prise pour de la timidité. Mais au guichet, on s'est aperçu qu'il avait la fermeté nécessaire pour répondre aux clients grincheux ; le reste du temps, il est courtois mais distant. On ne sait rien de lui, il arrive à l'heure le matin, part souvent le dernier, s'habille avec un classicisme qui confine à la caricature, ne fait jamais d'esbroufe, mange sans miettes, boit sans excès, sourit peu, ne rit pas, ne se met pas en colère. Le profil idéal pour dire son fait au Finard et exprimer le ras-le-bol des

agents quant aux trouvailles harassantes et antisyndicales du patron.

La réunion a eu lieu juste après la Toussaint. Il y avait encore partout dans la poste les courges et les toiles d'araignée que Guy-Charles Finard avait exigées pour marquer « d'un clin d'œil complice » le temps de Halloween. Il a dit :

— J'ai beaucoup réfléchi à cette mise en place à l'échelle nationale du courrier du Père Noël. Vous savez de quoi il retourne : toutes les lettres adressées au Père Noël - quelle qu'en soit l'adresse - sont dirigées sur le centre de Libourne, où un secrétariat est chargé de répondre. Alors je me dis : pourquoi ? Pourquoi Libourne ? N'y a-t-il qu'un endroit en France où l'on soit capable de trouver la fraîcheur, la fantaisie, la disponibilité nécessaires pour offrir aux gosses la vraie magie de Noël, et le bonheur d'une réponse personnelle à leurs missives ferventes ?

Dans le silence sceptique qui a accueilli ce préambule, la voix de Gilbert Coquet s'est élevée, claire et pondérée :

— Excusez-moi, je pense qu'il n'y a ni fraîcheur, ni fantaisie, ni même disponibilité spéciale dans le travail du secrétariat de Libourne. Les réponses sont stéréotypées, et le personnel, recruté exprès pour l'occasion, se contente de les glisser dans des enveloppes pré-timbrées et d'y libeller les adresses, si tant est que les expéditeurs aient pensé à signaler leur adresse.

Finard a tendu vers Coquet deux paumes qui le remerciaient :

— Juste, monsieur Coquet. Très juste, vous avez très justement parlé : ni fraîcheur ni fantaisie à Libourne. Réponses

stéréotypées. Eh bien, ce n'est pas digne de La Poste, et nous ferons mieux que cela ! Je vous demande de garder ici, dans notre poste, les lettres adressées au Père Noël, de les dépouiller et d'y répondre de façon individualisée ! Il y a eu une rumeur de surprise indignée, et Coquet s'est levé. Finard, d'un geste apaisant, a devancé son intervention ;

— Je sais ! Je sais... Vous avez déjà trop peu de temps, les fêtes représentent un surcroît de travail, etc. Donc nous prendrons des intérimaires. Mais attention ! Je tiens à ce que vous, vous personnellement, l'âme de cette poste, vous vous chargiez du courrier du Père Noël. Les extras assureront le tri et une partie de la distribution. Ce qui laissera la liberté à chacun d'exécuter une à deux heures par jour de secrétariat. En temps, vous n'y perdrez pas. Et en qualité de travail, je pense que vous y gagnerez, la besogne que je vous propose étant, à mon sens, plus épanouissante et moins pénible que vos tâches ordinaires.

— Sauf si on n'est pas doué en rédaction ! a dit Gisèle Menu.

Mais Guy-Charles Finard a coupé court :

— Ne vous sous-estimez pas ! À La Poste, on est des femmes et des hommes de lettres ! Et puis vous allez voir, ça va beaucoup vous amuser !

* # *

Le petit Guillaume avait attendu les derniers jours avant Noël pour poster sa lettre. Elle était rédigée

depuis longtemps, mais un dernier scrupule le retenait. Il ne s'y montrait pas très exigeant, puisqu'il n'émettait qu'un seul souhait. Mais il savait que ce souhait-là déplaisait à ses parents, à qui il l'avait confié quelquefois. « Non, avaient-ils répondu, ne demande pas d'arme. Non, pas de carabine. Une carabine, c'est une arme. C'est pour blesser, pour tuer, pour faire la guerre. Il y a suffisamment de jouets, de jeux comme ça. Fais une liste variée, le Père Noël choisira. Mais pas d'arme. »

Lui, dans sa lettre, il n'avait demandé que ça. Que sa carabine. Ainsi le Père Noël n'aurait pas le choix, il serait obligé de la lui apporter. Mais la rédaction de la missive lui avait coûté, avait pesé sur sa conscience comme une vilaine action, un péché de désobéissance et même de trahison, et il avait usé de circonlocutions et de périphrases multiples pour éviter d'écrire en toutes lettres le mot tabou, précautions qui lui semblaient diminuer son crime et apaiser sa

culpabilité. Si le Père Noël comprenait à demi-mot, c'est que le vœu n'était pas si monstrueux, après tout... Il s'était appliqué de toute son âme, avait multiplié les brouillons pour enfin aboutir à ce message définitif, recopié au propre sur un joli papier jaune et glissé dans une enveloppe où il avait dessiné un cœur :

Cher Père Noël,

Je sais qu'on ne peut pas te raconter de mensonges parce que tu vois tout. Donc, pas la peine que je te dise « je suis un garçon formidable », tu sais bien que j'ai des faiblesses. Mais je travaille dur et je cherche toujours à m'améliorer. Cette lettre est un

secret entre nous, et si ma famille était au courant, Ça leur ferait de la peine. J'ai hésité longtemps, j'avais peur de te choquer. Parce que tu devines bien de quoi j'ai envie, même si je n'ose pas l'écrire, et il paraît que ça ne se fait pas, de demander ce genre de chose. Enfin, tu décideras si tu peux, ou non, me l'accorder. Moi, ce n'est pas pour le mal que je la veux, c'est pour la tenir dans mes mains, la caresser, je veux être un héros, comme dans ces films qu'on m'a toujours interdits et j'inventerai des histoires dans ma tête pour jouer avec, je ne tirerai pas forcément, je m'imaginerai pas des violences ni des vilains trucs. Si tu me la donnes, je te jure, Père Noël, je serai encore plus gentil avec tout le monde. J'en rêve depuis si longtemps ! Même en dormant, j'en rêve. L'autre nuit, tu me l'as montrée dans l'ombre, tu la tendais vers moi, et elle brillait comme tes yeux pleins de malice. Père Noël, je ne te demande rien d'autre, tu vois comme c'est facile de faire de moi le garçon le plus heureux du monde, il suffira que tu glisses ton merveilleux paquet dans ma cheminée. Merci de tout cœur.

Guigui

PS : Je te mets pas mon adresse, tu sais où me trouver.

24 décembre, 16 heures. La poste va fermer. Gilbert est assis à son bureau, son bonnet rouge et blanc sur la tête. Il a son air sérieux et placide et, contrai-

rement à ses collègues, il ignore sa montre. Il ferme une dernière enveloppe, y inscrit une adresse. Gisèle soupire :

— C'est idiot de répondre maintenant ! Les lettres n'arriveront qu'après Noël !

Et Brigitte surenchérit :

— Boudiou, encore trois ! Et je dois passer prendre les huîtres !...

Toutes les deux ont laissé leur bonnet au vestiaire, elles ont le brushing tout frais d'entre midi et deux, heureusement que le coiffeur est ouvert non stop ! Gilbert a fini son tas personnel, il se lève, s'approche de la table des filles.

— Donnez-les-moi, va ! Moi, j'ai le temps !
Concert de remerciements ravis.

— Gilbert, vous êtes un chou !... Un vrai chou à la crème...

Elles courent chercher leur manteau et elles s'envolent en criant « Joyeux Noël !... » La porte ouverte et refermée sur leur fuite a laissé entrer un courant d'air glacial, et Gilbert ne regrette pas de rester au chaud quelques minutes de plus. Il ouvre les courriers, lit, répond : *Chère petite Adeline, tu auras ma lettre un peu tard, je serai déjà passé chez toi, mais je te rassure, je veillerai toujours personnellement sur ton papy et ta mamy que tu aimes tant... etc.*

C'est drôle, les gosses ne sont pas systématiquement égoïstes et intéressés, dans leurs messages. Ils formulent plus souvent des prières que des listes, et dans leur tête, le Père Noël est une sorte de bon Dieu tout-puissant à qui ils recommandent souvent leurs proches, et à qui ils confient leurs soucis.

Inès a traversé la pièce pour aller verrouiller le bureau. Il doit être 16 h 30. Les ultimes lettres sont faites, mises sous enveloppe. Gilbert range son pupitre, enlève son bonnet. Il sera sans doute encore le dernier à quitter la poste, ce soir. Il faudra qu'il pense à fermer le chauffage. Gare après-demain matin, ça risque de cailler... Soudain, la porte directoriale s'ouvre, la tête de Guy-Charles Finard apparaît, embêtée. Gilbert le croyait parti depuis longtemps.

— Je... peux vous demander quelque chose ?
Hou là! Pas souvent si humble, le patron...

Qu'est-ce qu'il veut ? Gilbert l'interroge, les sourcils haut levés.

— Voilà, c'est ça ! dit Finard, et il lui tend une enveloppe jaune.

Il sait qu'il est tard, il multiplie les mimiques désolées.

— C'est idiot, dit-il, elle s'était glissée par je ne sais quel hasard dans mon courrier perso. Vous pourriez ?... Je ne voudrais pas la laisser sans réponse...

Ce serait... enfin, je pense à celui qui l'a écrite...
Je... voilà, j'y tiens beaucoup !

* * *

Gilbert a lu et relu la lettre. Il a rassemblé les morceaux du puzzle. Le patron qui s'attarde exprès, après le départ de tous les agents. Son air embarrassé, gêné. Le prétexte de cette confusion dans le courrier. Le ton faussement naïf du pli jaune, les allusions sans mystère. Cette signature «Guigui»... C'était donc ça, qu'il le regardait souvent avec un je-ne-sais-quoi

dans l'œil, une gravité en même temps qu'une étincelle de connivence égayée. Égayée ! C'est le mot. Alors Guy-Charles Finard, le directeur de la poste centrale, le toujours plein de ressources, d'idées, d'allant, le dynamique, l'ambitieux, le péremptoire Finard est gay, lui aussi ? Pour une surprise... Et comme ça tombe, ce soir, ce soir justement où Gilbert ne meurt pas d'envie de rentrer chez lui, parce que Titi va encore faire la gueule, comme tous les Noëls. Titi n'aime pas Noël, ça le déprime. Alors pas de réveillon, pas de sortie, surtout pas de famille, pas de radada non plus, on se couche tôt après un potage expédié et on dit merde à la société de consommation, au foie gras, à la bûche et à toutes les conneries qu'on a pu inventer pour rendre le monde encore plus con.

Mais tout ça, toute cette mauvaise humeur et ces renonciations n'empêchent pas que c'est Noël. Qu'on a légitimement envie, quand on n'est pas un écorché social, un paria volontaire des folklores humains, un dédaigneux des traditions, un horripilé des religions, un boudeur des réjouissances convenues, qu'on a envie d'un peu de tralala, quoi, un rien qui marque la date, trois flocons, une chanson, un boudin blanc, une branche givrée. Chez Gilbert et Titi, pas de sapin, pas de souper. Il ne neige même pas pour accompagner le receveur amer sur le chemin d'un bercail résolument ignorant des coutumes. Alors, zut ! Ce serait trop bête de passer à côté de l'aubaine !

Gilbert a remis son bonnet, décidé à prendre à cœur son rôle de Père Noël. Puis il a éteint les lumières du bureau. Il n'y a que les bougies artificielles du sapin - puisque cette année on a un sapin

aussi dans les bureaux - pour jeter une lueur diffuse et alternative. Derrière sa table bien rangée, il s'assied, recule d'un bon mètre sur sa chaise à roulettes, déboutonne sa braguette et sort sa queue. Vite convaincu par 1* ambiance inhabituelle du lieu et par le coulissage consciencieux de la main qui la flatte, elle se redresse dans l'ombre

avec une ferme assurance. C'est une belle pièce d'une quinzaine de centimètres, à la tête joliment enflée, grasse du menton, rose des gencives, bien joufflue au-dessus du col roulé qui la souligne. Il ne va pas être déçu, Guigui. La main gauche autour du chauve au garde-à-vous, Gilbert s'emploie, de la droite, à composer le numéro du bureau directorial. L'autre qui devait être à l'affût, répond illico :

— Oui?

— Tu peux venir, murmure Gilbert, j'ai ton cadeau !

* * *

Guy-Charles Finard n'était pas sûr d'avoir bien entendu. Cependant le chuchotement anormal dans la voix de Coquet, son ton bizarrement sérieux et urgent l'avertirent que quelque chose se tramait à côté, qu'il décida d'élucider sur-le-champ. Lorsqu'il ouvrit la porte de communication entre sa pièce et celle plus vaste des agents, il constata que tout était plongé dans la pénombre et devina seulement la silhouette de Gilbert Coquet, assis très droit sur sa chaise, mais non attablé cependant à son pupitre de travail. L'autre le héla :

— Viens ! Puisque tu en rêves !

Un frisson désagréable parcourut Finard. Qu'est-ce qui lui prenait, à ce Coquet toujours si impeccable, si réservé ? Il s'approcha et sa bouche s'assécha instantanément. L'autre s'était débraillé, il tenait à deux mains son sexe dressé et, à la seule lumière vacillante des guirlandes, Finard vit qu'il souriait sous son bonnet de Père Noël.

— Alors ? dit-il encore. Tu es content ? Tiens ! Il leva le menton, plissa les paupières, cligna comme pour une plaisanterie complice. Tu vois, tout y est : yeux malicieux, et puis... celle-là ! Il plongea du regard vers l'objet qui montait à sa rencontre. Celle-là qui brille, comme tu voulais, bien tendue, elle t'attend. Tu veux la sucer ?

Les prunelles de Finard évaluèrent à toute vitesse les possibilités d'évasion. Tout avait été verrouillé, ils étaient seuls, dans l'ombre, insoupçonnables. Le fou poursuivit :

— N'est-ce pas ? Fraîcheur, fantaisie et disponibilité ! Tout ce que tu aimes !

Finard crut à une vengeance, l'expression démesurée d'une rancune

accumulée et qu'on allait lui faire payer cher. Il restait là, sidéré, les bras ballants, avec un tambour dans la poitrine.

— Timide, le chef de centre ? ironisa le dingo.
Faut pas, mon gars ! Viens-là, viens voir le Père Noël.

Finard fit deux pas en avant, absurdement, incapable d'imaginer une parade, ou même une simple réponse. La scène prenait des allures oniriques, il ne s'agissait même pas d'un cauchemar, plutôt un de ces rêves loufoques, presque drôles, où les événe-

ments semblent si loin des lois ordinaires, et les gens si différents de ce qu'ils sont dans la réalité. Gilbert Coquet avec son bonnet de Père Noël et sa bite à l'air, c'était ça, c'était un rêve fou, un moment hors du temps, totalement déconnecté du cadre usuel des préoccupations professionnelles. D'ailleurs, les murs avaient disparu, les meubles, les tableaux récapitulatifs, le casier du triage, plus rien n'existait qu'un grand sapin illuminé, un bonnet rouge et une grosse queue farouche qu'on lui présentait comme un sucre d'orge à lécher. Du plus saugrenu du songe, le Père Noël insista :

— Approche encore, n'aie pas peur !

Finard sentit ses pieds échapper à son contrôle, exécuter deux nouveaux pas, puis il s'immobilisa de nouveau, debout, figé, presque à toucher les genoux de l'exhibitionniste, qui le gronda gentiment.

— Eh bien ? Elle ne te plaît pas ?

— Si ! répondit Guy-Charles. Et il ne mentait pas.

Il a fermé les yeux avant de la toucher. Puisqu'il rêvait, autant prolonger le sommeil, serrer les paupières et voir comment le rêve se terminerait. Une sorte de curiosité insensée.

Celle qui fait qu'on cherche à se rendormir quand on s'est réveillé avant de trouver la solution à un imbroglio nocturne. Il s'est agenouillé, et, à l'aveuglette, il a cherché la clef des songes. C'était la première fois qu'il posait les mains sur une bite qui n'était pas la sienne. En même temps, il murmura :

— C'est la première fois.

Là-haut, au-dessus de sa tête, on répondit :

— Je m'en doutais...

Mais ses mains ne restèrent pas gourdes autour du barreau de chair. En fait, c'était comme si elles n'avaient fait que cela depuis des années, branler une queue étrangère. Et ça n'était pas si différent que de se le faire tout seul. Ça allongeait juste le circuit des sensations, qui passaient maintenant par la peau de ses mains, avant de lui monter au cerveau et de lui redescendre au scrotum. Ses paumes découvraient la forme régulière, massive quoique élégante, de la colonne vivante qu'il adorait à genoux, ses phalanges s'insinuaient dans la fente mouillée du bout, sous le renflement de la tête, parcouraient le frein tendu, l'agaçaient, puis une frénésie s'emparait de lui, une faim de possession, de pouvoir, et il serrait les doigts, étranglaient l'animal à le faire éclater, le déshabillaient consciencieusement, très loin en arrière, le recouvraient avec ardeur, recommençaient encore, tandis qu'une exaltation irrésistible alourdissait son propre ventre, gonflait sa verge, qui accusait presque simultanément chaque caresse prodiguée à l'autre, réagissait en cadence, se cabrait au rythme du cou-lissage et commençait à distiller des larmes de convoitise.

Un grand chambardement lui mettait la cervelle en vrac, lui détraquait le cœur, lui bousculait les désirs. Il se sentit mouiller comme une gonzesse, en même temps qu'il débusquait, au gland qu'il sculptait, une rosée jumelle. Le besoin impérieux d'en connaître le goût le courba, et il goba instantanément la prune emperlée, avec une science innée, un instinct dicté par ses propres attentes, il joua de la langue et des lèvres, des joues, du palais, garda ses dents de toute agression, se fit gaine de velours, ventouse de

soie, bouche de bébé, à téter goulûment, gueule de prédateur hâtif, à refermer les mâchoires sur son butin sans le mâcher, de boa, à l'avaler loin, trompe de papillon, à butiner le nectar de la tulipe turgide, il se fit artiste, puis glouton, un rien menaçant, un rien rustre, puis mignard encore, il titilla, pompa, aspira, et tout à sa passion, ne s'aperçut pas que ses mains changeaient d'ancrage, quittaient l'amarrage de la bite qu'il bouffait, et s'attaquaient à sa propre ceinture... Alors le tourbillon des sensations devint si affolant, si vertigineux, qu'il faillit crier malgré le bâillon voluptueux qu'il s'enfonçait lui-même jusqu'à la glotte. À présent, sa main gauche cramponnait à la racine le clairon où il soufflait, et plus en plus fort, il scandait de la droite sur son instrument personnel une marche au plaisir qui éclatait en échos tonitruants dans sa tête, dans son ventre et jusque dans son cul.

L'autre sentit l'urgence, tenta d'endiguer, d'une main à ses cheveux, le maelstrôm qui déjà l'importait, répéta, hagard : « Attends ! Attends ! » mais il était trop tard, ça partait, ça pétait, un final à vous trouer les

tripes, à vous brûler les tympan. Finard convulsé, recroquevillé sur son trombone jouissait en sanglotant, et ne lâchait toujours pas l'aphrodisiaque trompette où il venait, avec ses premières gammes, de se découvrir du génie.

Alors, emporté à son tour par les accents héroïques de cette symphonie du bonheur, Coquet y joignit ses trilles, y jeta ses arpèges, fignola, sur la langue de Pinard, l'accompagnement allègre et délié de ses croches fluides, et il jura gaiement, apportant à leur partition où rugissaient les bassons la légèreté d'une

flûte. Ses notes blanches irriguèrent d'une fraîcheur acidulée la bouche du joueur d'olifant, qui, tragique et fier comme Roland, se mourait mais sonnait encore.

* * *

Il y eut un petit moment confus, presque honteux. C'était la minute qui tient la salle percluse d'émotion, après l'ultime envolée, et l'éclat dernier des cymbales, juste avant les tonnerres et les vivas. Mais dans le bureau sombre de la Poste centrale, pas d'applaudissements. Seulement un petit remue-ménage hâtif et muet, les bruits d'étoffe, le métal d'une ceinture qu'on boucle. Guy-Charles rajusté, debout, se força à considérer son subalterne qui se leva aussi, un peu hâtivement, et demeura bêtement comme raidi par un tardif respect. Son bonnet tomba. Finard le ramassa, le lui tendit, en disant :

— C'est... C'était Noël, n'est-ce pas ? L'autre comprit le pacte proposé, le scella.

— Oui, monsieur, c'était Noël !

Finard gagna la porte, se retourna, lança avec une sorte de gentillesse primesautière très incongrue quoique sincère.

— Alors, joyeux Noël !

— C'est déjà fait. Merci, monsieur ! répondit Coquet. Et il posa enfin son bonnet.

CHRISTMAS DREAMING

Sur le chemin du retour, Gilbert s'arrêta chez le traiteur ; il acheta deux douzaines d'escargots, une barquette de civet de biche sauce grand veneur, deux portions de gratin dauphinois. Puis il s'arrêta

encore à la pâtisserie, et chez Nicolas. Après tout, merde, c'était Noël ! Titi irait se coucher s'il voulait, mais lui célébrerait quand même la fête la plus importante de l'année.

Quand il arriva, Titi était occupé au fond de l'appartement sur son ordi, et il en profita pour ranger hâtivement, presque furtivement, ses victuailles dans le réfrigérateur. Il était encore tôt, malgré la nuit précoce. Par les fenêtres, Noël entraînait clandestinement, en mendiant qui rase les murs. Des éclats de néons, une odeur de marrons grillés, un concert de klaxons nerveux, les cliquetis des talons pressés dénonçaient la grande préoccupation collective. Gilbert pensa à ses collègues, coiffées de frais et qui devaient courir les magasins pour les derniers achats, à Brigitte et ses huîtres. Il soupira, le front à la vitre. Il avait envie d'une famille, ce soir. D'un gosse à qui raconter une histoire, et qu'il ferait rêver pour peupler

l'attente de ces heures trop longues. Ou bien ce serait une grand-mère à accompagner sur le chemin de la messe de minuit. Oui, la messe, tiens ! Ça lui dirait bien, un rassemblement pacifique et fervent, dans le parfum des cierges, avec des chants naïfs qui monteraient vers les vitraux. Il s'imagina encore tour à tour chez des parents qui lui demanderaient de découper la dinde, chez un frère avec qui il entamerait une cuite dans la cuisine en surveillant la broche... Mais il était orphelin, orphelin et fils unique... Titi, lui, avait de la famille, mais Gilbert ne la connaissait pas, sinon par ce qu'il lui en disait. Il ne l'avait jamais emmené chez lui, jamais présenté à ses parents, à sa sœur, à son frère, n'avait jamais émis le souhait de les recevoir non plus. Il les voyait tout seul, à la hâte, se contentant de «passer», comme il disait, pour entretenir un minimum de liens. Il affectait pour les réunions, les fêtes, les repas d'anniversaire, les barbecues de 14 juillet, la même sainte horreur que pour Noël. Alléguant qu'il n'y avait rien de plus chiant et de plus artificiel, et que les raouts familiaux étaient le plus sûr chemin de l'ennui, du dégoût et de la rancœur. Longtemps Gilbert s'était accommodé de ce tempérament d'ours, méfiant et motivé par ses seules priorités. Et puis il avait fini par avoir un doute. « Avoue qu'ils ignorent ton homosexualité ! Avoue que tu as honte de moi ! » Et l'autre s'était cabré, avait gueulé qu'on pensait ce qu'on voulait, il en avait rien à foutre et il les emmerdait tous. Non, ce qu'il détestait dans Noël, par exemple, c'était Noël et d'ailleurs à partir de maintenant, c'était fini, fini, ni ni, il ne passerait même plus la soirée du 24 décembre dans un cinéma ou dans une brasserie, il resterait

chez lui, peinard, à pisser sur l'aveuglement et la grégarité des bouffeurs de cervelas truffé... Sale carafon, ce Titi. Une bourrique !

Quand il avait décidé quelque chose... Nouveau soupir contre la vitre froide, embuée de ses cogitations moroses.

— Oh ! Toi, tu as eu des bisbilles avec ton patron !

Gilbert sursauta, se retourna. Titi, pieds nus mais habillé, l'épaule au chambranle du couloir, bras croisés, le considérait sans doute depuis un petit moment.

— Oui, si on veut, reconnut Gilbert. Il poursuivit : Tu ne traînes pas dans ton immonde jogging troué ?

— Je suis sorti.

— Ah?

— Je suis allé faire péter la bise à ma sœur. En fait, ajouta-t-il comme pour s'excuser de cet élan suspect d'affection, elle m'a appelé parce qu'elle avait quelque chose pour moi.

Un espoir bête éclaira Gilbert, il se trahit :

— Un cadeau ?

— Mais non ! Quelle idée ! Pourquoi un cadeau ?

— En effet, on se demande, marmonna Gilbert. Pourquoi un cadeau ? Ce serait mal te connaître, mon pauvre Titi.

— Ah ! M'appelle pas Titi ! Tu sais que ça me gonfle !

— Y en a tellement, des choses qui te gonflent...

— Mon nom, c'est Thibaut, pas Titi. Titi, c'est digne de ma sœur, qui bêtifie à propos de tout et de rien, qui affuble tout le monde de diminutifs tartes. T'imagines le clan ? Sissi et Juju, Dédé et Jojo...

— Non, j' imagine rien parce que je ne les connais pas, qui c'est ?

— Sissi, c'est ma sœur, Sylvie. Juju, Julien, son mari. Et Dédé et Jojo...

— Laisse-moi deviner: un couple de pédés de leurs amis ?

— T'es trop con ! Dédé, c'est Papy Dédé, André, le père de Juju, de mon bof. Et Jojo, Mamy Jojo, c'est Georgette, sa femme. Enfin, c'est son ex-femme. La nouvelle, ma sœur ne l'a pas intégrée. Faut dire que « Hortense », c'est dur à ringardiser davantage. Mais pourquoi je te raconte tout ça ?

— Tu me disais que ta sœur t'avait donné un non-cadeau.
— Oui. Pour ma thèse. Elle a pensé que ça me servirait. Oh ! Tu te rappelles que je fais une thèse ?

Gilbert avait les yeux vagues. Il se voyait assis dans la poste obscure, livré aux pratiques novices et cependant terriblement efficaces de Guy-Charles Pinard... Il ramena sur Titi une prune pleine de bonne volonté qui tâchait de prouver son intérêt, acquiesça du menton.

— Une thèse de sociologie, poursuivait l'autre, sur, en gros, l'influence des mythes et légendes dans nos actes quotidiens... Alors elle m'a filé un brouillon de lettre qu'elle a trouvé dans la chambre de mon neveu. Tu vois, Guigui, il a huit ans, il s'exprime comme un livre, et il croit encore au Père Noël !

Gilbert n'écoutait qu'à demi, malgré un authentique effort de concentration. Soudain, il sursauta :

— Qui ? Qui ? Qui c'est, Guigui ?

— Mais je viens de te le dire ! Mon neveu, Guillaume, Guigui, le fils de ma sœur !

*

* *

Gilbert tint à voir le brouillon. Il y reconnut mot pour mot la teneur de la lettre jaune estampillée d'un cœur que Pinard lui avait confiée. Il s'appliqua à retrouver, pour relire le texte, son regard abusé de tout à l'heure, et cette clef mensongère du quiproquo qui l'avait induit en erreur. Et il sourit. Puis il le relut encore, en s'efforçant d'oublier l'interprétation involontairement scabreuse qu'il en avait faite, en n'en éprouvant que la délicatesse, la foi profonde, la confiance éperdue du petit garçon qui l'avait écrite. Et des larmes débordèrent ses paupières, inondèrent ses joues.

Thibaut le considéra un instant, stupéfait.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu chiales ?

Gilbert n'avait pas de mouchoir. Il consacra pas

mal d'énergie à s'essuyer du dos de la main.

— C'est... balbutia-t-il. C'est... Cette naïveté... Ça m'émeut.

— Oui, commenta Titi. N'est-ce pas ? Voilà comment on fabrique des crétins ! Des gens qui n'auront jamais les pieds sur terre, croiront au Père Noël toute leur vie. Ou alors qui s'aigriront à la première déception.

— Ça doit être ton cas, lâcha Gilbert entre haut et bas.

Thibaut, qui relisait machinalement la lettre du gosse, interrompit sa lecture, eut un mouvement vif, presque agressif, une lueur mauvaise dans le regard.

Mais il se maîtrisa, adoucit à la fois sa voix et son expression, fit l'œil câlin.

— Oh ! Mais ça ne va vraiment pas, toi ! Tu ne couverais pas une petite déprime ?...

— Je crois que si, avoua sobrement l'autre. C'est... Il y a... Enfin... Je...

— Qu'est-ce qu'il y a ? Thibaut l'encourageait à la confidence avec une douceur nouvelle.

— Difficile à expliquer. Tu vas te moquer... J'aimerais être le Père Noël de quelqu'un, ce soir.

— Ah ! triompha sèchement Thibaut. Nous y voilà ! Tu es gagné par l'hystérie toi aussi, alors ? Mais qu'est-ce que vous avez tous, à tomber dans le panneau ? Ma sœur ne voulait pas me laisser partir : « Viens réveillonner avec nous, reste pas tout seul un soir pareil !... »

Gilbert l'interrompit, avec une brutalité alarmée.

— Tu lui as dit que tu étais tout seul ?

— Non ! Elle pensait...

— Tu l'as détrompée ?

— Je lui ai dit : Je suis avec un copain.

— « Un copain », ou « mon copain » ?

— Je... Je ne sais pas. C'est si important ?

— Oui.

Il y avait un feu sombre dans les yeux de Gilbert. Thibaut sentit la gravité du moment.

— J'ai dit « mon copain ».

— Je ne te crois pas.

— J'ai dit : « Je passe la soirée avec un copain, ou mon copain », je ne me rappelle pas. L'essentiel, c'est d'avoir parlé de ce tête-à-tête. Elle se doute que je ne passe pas Noël avec un coéquipier du hand, ou une vague connaissance de fac.

— Arrête ! T'en as rien à foutre de Noël, et elle le sait. Alors, si tu n'as pas dit « mon copain »...

— Bon, écoute, tu me fais des procès à la con. Attends, tu vas voir !

Gilbert le vit manœuvrer les rideaux puis la poignée de la grande baie ; le froid vif de la rue en goguette coula dans la pièce. Thibaut, sur le balcon, gémit « Bordel, je me gèle ! » parce qu'il était pieds nus sur le ciment glacé. Il rentra avec une petite marmite de fonte qu'il tenait par les oreilles, repoussa de la fesse le battant de la fenêtre et invita Gilbert :

— Vas-y ! Soulève le couvercle ! Regarde ! Ah !... Ça te la coupe, hein ? Tu vois : deux médaillons de lotte en sauce ! Pas un, deux ! Tu crois que ma frangine m'aurait donné ça si je ne lui avais pas dit que j'étais ici, à la maison, avec toi ce soir ?

— Oh ! Avec moi...

— Oui, avec un copain, quoi. Avec mon copain. Ça te montre pas qu'elle a compris la situation, ces deux médaillons d'amoureux ?...

Gilbert, décidément fragile, eut encore les larmes aux yeux. Il balbutia :

— Titi, excuse-moi, je... Je me fais des idées, j'ai tellement l'impression d'être un passager clandestin dans ta vie...

Et Titi s'approcha, les bras ouverts, une moue de doux reproche sur ses lèvres ironiques. La cocotte en fonte venait d'être oubliée sur le coin de la table. Thibaut passait sous le pull de Gilbert des mains frigorifiées.

— Alors, t'es rassuré ? C'est une pièce à convier, non, le bon miam-miam de la Sissi ? Tu me réchauffes, mon Gigi ?

Et F autre, amusé, chatouillé, retourné malgré lui, cherchait à résister encore, à sauver une méfiance qu'il savait salutaire, cédait déjà à la facile tendresse, au confortable abandon.

Le téléphone sonna. Thibaut eut un mouvement de recul, il s'apprêtait à dénouer l'étreinte chaude dont il avait muselé son compagnon. Gilbert le retint :

— Laisse !

Au bout de trois sonneries, le répondeur se mit en marche ; et une voix féminine succéda à l'annonce ; « Titi, c'est Sissi ! J'ai oublié de te dire : à tout petit feu, les médailles... Et surtout pas de micro-ondes ! Alors bon appétit ! Et joyeux Noël ! Et bises à ta copine. Et tu sais qu'elle est la bienvenue à la maison ! »

* * *

— Non, dit Gilbert. Non. Ce n'est pas ça. Ce n'est pas ton bobard à ta sœur qui me tracasse. De toute façon, je m'en doutais. Je sais bien que ce n'est pas facile. Moi, bien sûr, sans parents ni famille, je n'ai pas le même problème... Encore que... J'ai des connaissances, des collègues... Et justement... Justement, ce qui m'embête, c'est qu'il vient de m'arriver un truc. Oui, à la poste. C'est pour ça que tu me trouves bizarre depuis tout à l'heure. Aujourd'hui, oui. Je t'ai parlé de Gisèle Menu ? Je t'ai dit qu'elle me cherchait ? Non ? Je ne te l'ai jamais dit ? Il faut

reconnaître que je n'y fais pas très attention. Enfin, elle me tournait autour depuis un moment. Moi, je t'assure, je ne l'encourageais pas. Non, je ne la décourageais pas non plus, il n'y a qu'un truc qui aurait pu la décourager, c'est que je lui balance : « Arrêtez votre cirque, Gisèle, vos effets de coiffure et de bas dont vous vous débrouillez toujours pour me montrer la lisière, j'ai très bien vu, mais ça me fait rien, parce que je suis pédé. » Et non ça, je ne l'ai pas dit ! Je travaille à la Poste, tu vois, la Poste centrale. Pas la peine d'aller m'attirer des regards par en dessous, des allusions grossières, des réflexions, et peut-être des ennuis plus graves. Oui, mon vieux. Moi je n'ai pas de Sissi, Juju, Toto et tutti, mais j'ai pas envie qu'on raconte que je suis une tata. Donc, la Gisèle, elle s'est débrouillée pour rester toute seule ce soir avec moi. Ces fameux courriers qu'on devait boucler. Oui, tu m'as déjà dit ce que tu en penses... Nous voilà dans le bureau, en tête à tête, à gratter nos dernières bafouilles, dans le clignotement des guirlandes du sapin. Oui je sais, à gerber ! Et tout à trac, elle s'arrête d'écrire, me regarde avec des yeux étranges, et me sort : « C'est vrai, ce qu'on dit, Gilbert, que vous vivez tout seul avec un garçon ? » Tu imagines ma gueule ? Et puis elle ajoute : « Je ne sais pas quel âge il a,

mais ça ne doit pas être drôle, sans maman... Alors, en faisant mes courses, j'ai pensé !... Oh ! Trois fois rien !... Si des fois vous étiez seul avec lui ce soir, ou en panne d'idées, ou de courage, enfin, et même si vous êtes invités quelque part, ça ne sera pas perdu... » Et la voilà qui file dans le vestiaire, et me rapporte un plein cabas de victuailles, et de la bûche, et du civet, et des

escargots. Et même une bouteille. J'étais sidéré. Elle, elle répétait : « Non, non, ne me remerciez pas, c'est rien ! Rien du tout ! Ça me fait tellement plaisir, de vous faire plaisir ! » Et... Non, tu penses, je n'ai pas eu le temps de lui raconter ma vie, elle est arrivée sur mon bureau à la vitesse d'une balle, j'ai rien vu venir ! Si, sur mon bureau. Assise, devant moi, elle m'a dit : « Pas de merci, juste ça... Juste ça... J'en rêve ! » Elle avait éteint la lumière en passant, et le sapin clignotait toujours. J'apercevais en pointillé sa culotte, parce qu'elle écartait les jambes, moi j'étais toujours sur ma chaise, tu mords le topo ? Elle a capté la direction de mon regard, je devais faire un œil de merlan, mais l'œil, elle ne l'a pas vu. Seulement que je restais piégé en face de son triangle. Elle a cru que le spectacle m'agréait, et que j'étais partant pour un petit coup vite fait au comptoir. Elle m'a dit : « Je l'enlève ? » et elle a commencé à se tortiller pour se débarrasser de sa dentelle rose... Mais qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Je ne pouvais pas lui dire : « Remballez tout, le civet et le reste, la biche, c'est pas pour moi, j'ai rien d'un cerf et d'ailleurs je ne bande pas... » C'était Noël, quand même. Si, bien sûr, ça compte. On n'a pas le droit d'humilier, d'attrister, de décevoir un soir de Noël ! C'est comme ça que je les vois, moi, les choses. Pas le droit de mentir. Si, justement, c'aurait été un mensonge, parce que je commençais à bander. Un peu. Juste un peu. Tu sais, quand tu sens un vague mouvement, un peu reptilien, une vague lourdeur, avec cette impression que t'es mal dans ton slip ! Je me suis dit : « Non, c'est pas le fond de culotte rose de Gisèle Menu qui me fout la gaule, quand même ? » J'ai pensé que

c'était le choc. Oui, parce que tu sais, parfois, les émotions, les peurs... Enfin, n'exagérons rien, il ne s'agissait pas de la commotion du siècle non plus. Mais quand même... Alors ? Alors j'ai été très bien. Je lui ai dit : « Non, ne l'enlevez pas, Gisèle ! Descendez de cette table... Moi, c'est comme ça que j'en rêve ! » et je l'ai installée, disposée, le dos à moi, la tête sur la table, les fesses en l'air, la jupe sur les reins. De derrière, ça me semblait moins incongru. Enfin, moins différent de ce que je connais. Un cul, c'est toujours un cul, même moulé dans un nylon rose. Elle frémissait, la Gisèle, et elle écartait les jambes, toute recueillie, elle attendait l'abordage. J'ai envoyé la main. Mais pas le plat de la main. J'avais une espèce de trouille, je m'attendais à éprouver une secousse, du dégoût peut-être, comme de toucher

quelqu'un de mutilé. J'y suis allé avec le tranchant, tu vois, je lui ai fait un petit mouvement de scie, comme si je voulais la fendre davantage, du haut en bas de la raie. Ça lui imprimait la culotte dans le sillon, mais je n'osais pas encore aller trop par en dessous, là où son absence de couilles me tordait l'estomac... Et puis j'ai rassemblé mon courage et j'y suis descendu progressivement, en accentuant un peu chaque fois le mouvement. J'ai atteint d'abord le début de la fourche, après le milieu, et enfin l'autre côté, au bas du ventre, et même, sur la dernière phalange de mon index, je sentais le friselis de ses poils à travers le tissu, et elle, ça lui plaisait, elle poussait des soupirs, elle soulevait la croupe, elle écartait encore les cuisses. Alors insensiblement, j'ai changé de tactique, j'ai ouvert la main, et je l'ai parcourue à pleines paumes. Je lui ai patiné le cul et

même un peu claqué, pas trop fort, mais elle a une peau bien ferme, qui prend bien la gifle, qui sonne juste, qui rebondit à point. Et les doigts, je les lui ai mis dans la fente, d'un trou à l'autre, ça allait tout seul, moi qui craignais de m'y perdre, j'ai tout compris de sa géographie, et même, au-delà du con, j'ai trouvé le bonbon, oui, leur sacré petit bouton, le clito, j'ai appuyé dessus, j'ai tournicoté, massé, branlé, on aurait dit un petit pois trempé, parce qu'elle coulait, la Gisèle, elle m'inondait les doigts tellement fort que je me suis demandé si elle ne me pissait pas dans la main... J'ai fini par tirer la culotte, là, elle criait presque. Et moi... Mais moi... Moi !!! Un truc dingue !... J'avais une gaule, Titi, une gaule à ne pas croire, et je me disais : « Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Qu'est-ce que je vais faire ? » Et la Gisèle, entre ses bras, qui m'appelait : « Viens ! Viens vite ! » J'ai laissé tomber le bénard, et j'ai pensé : « Au point où tu en es, vas-y ! » J'ai tâtonné, surtout que je craignais le réflexe conditionné, tu comprends, le bout à peine posé entre ses fesses, il allait suivre son chemin ordinaire sans demander son reste, et je risquais de lui en boucher un coin à Gisèle, et de la clouer... Mais les filles ont de la ressource, Titi, on a tort de s'en faire pour ces histoires d'itinéraire, elles ont le TOM TOM intégré ! Gisèle, elle m'a envoyé une main entre ses cuisses, elle m'a cramponné le bazar, et elle se l'est planté bien droit là où il fallait. Oui, mon Titi, j'ai tapé dans l'utérus !... Mais ça m'a fait plaisir, figure-toi ! J'ai pas chipoté, pas boudé le bonheur. J'ai raboté, mon vieux. J'ai limé. À fond. Pas ressorti une seule fois. Pas dérapé. Avec elle qui se plaquait contre moi, qui

me tenait serré, on aurait dit qu'elle avait une bouche à la place du con, une bouche qui serrait les lèvres, et qui aspirait... Et sa main qui me pressait les couilles. J'ai perdu la notion de tout. De tout. Oui. Jusqu'au bout. Et même, je l'ai attrapée aux hanches, comme un Cro-Magnon, et aussi, je lui ai distendu la chatte avec les doigts de la main

gauche, et le pouce droit, tu sais où je lui ai mis ? Et raide, et facile, marécageuse comme elle était ! Et c'est parti d'un coup, sans m'avertir. Pour un baptême du feu, dis donc, un tir groupé, droit au but, je lui ai plâtré le millefeuille, oui, Titi, et je suis sûr, sûr, qu'elle a pas vu de différence avec ses autres mecs. Sauf que peut-être, moi, je lui ai pas empoigné les nichons. J'essaierai d'y penser, une autre fois... Non, je déconne pas ! Ah ! Ça... C'est vrai que point de vue hygiène, on a été légers. J'ai pas eu le temps de mettre une capote, figure-toi... Et c'est ce qui m'a le plus troublé, en fait. Ce qui m'a même chamboulé. Parce qu'après, elle s'est retournée, elle était rouge et le brushing en avait pris un coup. Et elle m'a dit : « On n'a même pas pris de précaution... » Moi, j'ai tout de suite garanti que j'étais clean, que je me surveillais. « C'est pas ça, elle a dit, c'est pas ça. C'est que moi, j'ai pas une vie sexuelle régulière, moi ! Pas assez régulière pour prendre une contraception. Ce qui est arrivé ce soir, je vous le jure, Gilbert, c'est exceptionnel. C'est... C'était. » Oui, désolé, Titi. Elle l'a dit, elle a dit : « C'était Noël » pour tout résumer, tout excuser. Elle a dit encore : « J'élève seule ma fille. Et je ne voudrais pas qu'à Noël prochain, elle ait un petit frère... »

« Et c'est ça, ça qui m'a chamboulé, Titi. C'est pas son con lisse et trempé, c'est pas sa dragée qui roule sous le doigt et qui déclenche des spasmes. C'est pas sa culotte de travers, ses broussailles moites, sa fente étrange, ouverte comme une blessure qui n'aurait pas mal... C'est cette idée que là-dedans, j'avais peut-être mis une graine, qui serait un peu moi, et qu'elle pourrait germer. Je me suis fait le film. Je me suis vu avec Gisèle, sa gosse et notre petit, à Noël prochain... Je me suis vu quitter la poste le soir du réveillon avec la perspective d'une soirée en famille, faire des courses sur le chemin, peut-être me déguiser en Père Noël... Oui, c'est tordu. Tout ça pour un coup dans le dindon !...

« Je te le jure, que c'est pas des conneries ! T'as bien vu que j'étais pas dans mon assiette... Va ouvrir le frigo, va constater. Le civet, la biche, tout... Si ça se trouve, elle va téléphoner pour me dire "Joyeux Noël, à vous et à votre petit garçon !..." »

* * *

Titi est allé à la cuisine. Gilbert a entendu la porte du réfrigérateur, puis tout un vacarme furieux, la poubelle actionnée avec violence, une bouteille fracassée sur l'évier, des bruits de robinet à flots, des invectives, un coup de pied dans un meuble...

Et puis l'enragé est revenu, les dents serrés, les poings crispés. Il s'est dirigé droit vers le téléphone.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? a demandé Gilbert d'une voix blanche.

À toute vitesse, il essayait de se rappeler s'il avait

déjà mentionné devant Thibaut le nom de famille de Gisèle. Pourvu qu'elle soit sur liste rouge !

Mais Titi n'a pas appelé les renseignements. Il a composé directement un numéro. Et il a dit :

— Allô Sissi ? C'est Titi. Ça tient toujours, ton invit, pour ce soir ? Même si je ne suis pas seul ? Non, en fait, c'est pas ma copine. C'est un copain. C'est mon copain. Je vous le présenterai, ça fera l'occase...

SANTA CLAUS GOT STUCK IN MI CHIMNEY

Gilbert vécut ce soir-là un Noël comme il en rêvait. La maison de Sylvie et Julien était chaleureuse, il y avait un vrai sapin, qui sentait le sapin. Guillaume, le petit auteur de la fameuse lettre jaune, montrait cette spontanéité charmante, cette candeur lumineuse qui avaient ému Gilbert à travers sa prière au Père Noël. Il y avait aussi, autour de la table joliment dressée, Georgette, la mère de Julien, une très agréable quinquagénaire, fort élégante et même assez sexy ; elle était venue réveillonner avec son chien, qui semblait compter aux yeux de tous comme une véritable personne. Ce Cyril, quoique discret, suivait la conversation et le mouvement, assis au salon pour l'apéritif et sur une chaise, près de sa maîtresse, pendant le repas. La discussion roula surtout sur la famille, en l'honneur de Gilbert qui ne connaissait personne. Sylvie parla de ses parents, qui passaient Noël chez son frère aîné, dans la ville voisine, de sa mère, qui revenait de si loin, une vraie miraculée ; et ce soir était une sorte d'anniversaire

parce qu'il y avait trois ans, jour pour jour, alors qu'on la tenait pour condamnée et qu'elle agonisait dans un service de soins intensifs, elle avait trouvé la force de se lever, d'esquisser un pas de danse et, à partir de là, de ce 24 décembre béni, une rémission incroyable ! Mieux, une guérison totale ! Les médecins n'en étaient pas revenus... Gilbert jetait des regards à Thibaut, des regards qui protestaient « Tu ne m'en as pas parlé. Tu ne m'as jamais rien dit... J'ai l'air de quoi ? D'être arrivé hier dans ta vie... » Et Thibaut baissait la tête.

Après le dessert, on repassa au salon. Guigui avait sommeil, mais

tenait à installer près de la cheminée les carottes et le verre de rhum rituels pour les voyageurs transis qui ne manqueraient pas de visiter la maison. Puis il alla se coucher gentiment. Gilbert, sur sa demande, l'accompagna et lui lut trois pages des *Contes fantastiques* de Dickens. Quand il revint au coin du feu, on en était à regarder des photos. Un album spécial, tous les Noël depuis la naissance de Guillaume. On le voyait grandir, d'année en année, on voyait évoluer les jouets découverts le matin au pied du sapin, c'étaient des nounours, puis des Lego, puis des jeux plus sérieux... On comprenait à l'expression de son entourage, aux yeux rieurs, aux sourires attendris, combien cet enfant-là était aimé. Julien pointa du doigt une figure masculine et précisa à Gilbert qui ne demandait rien « Mon père ! » Il s'agissait d'un grand et bel homme, au visage régulier et intelligent, aux tempes argentées.

— Quel couple magnifique ! laissa échapper Gilbert en contemplant une photo où les grands-parents

de Guillaume se tenaient enlacés debout, dans le jardin enneigé.

Et il regretta tout de suite son étourderie, se souvenant trop tard que Thibaut avait évoqué, en lui énumérant les diminutifs familiaux, le remariage d'André.

— Oui, n'est-ce pas ? fit aigrement Julien. Les temps ont bien changé !...

Il tourna quelques pages de l'album, désigna une photo où le même homme apparaissait, toujours très distingué. Ses cheveux avaient blanchi, et la femme qui se tenait à ses côtés n'avait rien à voir avec Georgette. Petite et boulotte, plutôt ordinaire, elle semblait s'accrocher au bras de son compagnon comme sous l'emprise d'un vertige, et lui se laissait cramponner sans élan, sans réciprocité, stoïque devant le grand cyprès vert où l'on avait accroché des nœuds argentés, et souriant à l'objectif seul..

Georgette garda son exquise sérénité pour renchérir :

— C'est vrai ! On n'a plus de Noël blancs comme autrefois !

Et tout le monde se tut.

* * *

Le divorce d'André et Georgette avait énormément surpris. Non tant cependant que le remariage du docteur. Hortense Maricourt était à l'opposé absolu de celle qu'elle supplantait, elle était terne, presque

laide, souvent bouffie, s'habillait sans goût, se mouvait sans grâce, s'exprimait sans recherche.

Julien avait mis beaucoup de temps à l'accepter, et Sissi n'avait jamais pu lui trouver de diminutif. Le seul prénom d'Hortense ne s'y prêtait pas, sa silhouette non plus, déjà trop courte.

On avait d'abord pensé que la séparation avait été souhaitée par Georgette, pour quelque raison obscure et personnelle, sans doute une affaire de cœur, une passion qui devait être bien dévorante pour qu'elle en arrivât à quitter un homme aussi charmant, aussi parfait qu'André, et dont elle s'était montrée aussi amoureuse jusque-là. Et André devait s'être offert la piètre consolation d'un remariage hâtif, par pur désarroi, par peur de la solitude. Mais très vite on comprit que personne ne remplaçait André dans la vie de Georgette, ni ne le remplacerait jamais. Et le mystère demeura épais, insondable.

À son fils qui l'interrogea quelquefois, Georgette répondit : « Tu ne pourrais pas comprendre. » Et Julien en conclut que, par pudeur, elle taisait une dissension très intime, un désaccord sexuel, sans doute. Et que là où la belle Georgette avait échoué, réussissait sans doute ce laideron d'Hortense, qui devait avoir plus d'un tour dans les sacs qui lui servaient de robe. On en resta là des conjectures, on ne questionna plus Georgette, encore moins André, et l'on s'accommoda de les rencontrer séparément, désormais appariés à un caniche fort drôle pour l'une, et à une potiche fort triste pour l'autre. C'est Guillaume qui résuma la situation en déclarant :

— Maintenant, j'ai une Mamy de plus. Enfin, une demi-Mamy.

Et cette moitié de statut qu'il lui octroyait dans le cercle familial était, au sentiment général, encore très exagérée.

Il s'agissait bien d'une histoire sexuelle. Pas sensuelle, ni passionnelle, ni même sentimentale. Une histoire sexuelle au premier sens du terme, une histoire de sexe, l'histoire d'un sexe. Du sexe d'Hortense. Qu'un tragique enchaînement de circonstances avait mué successivement en cas pathologique, en sujet d'étude, en matière à quiproquo, en problème juridique, philosophique et moral, partant en souci obsédant, en enjeu professionnel, en menace, en dilemme, en remords, en cauchemar...

Le docteur Girot ne l'avait jamais vue. Sur la fiche préremplie par sa secrétaire, Alice, il était stipulé qu'elle avait été la patiente d'un confrère connu, récemment décédé. En fait, il venait de notoriété publique de se suicider, et mademoiselle Maricourt était la première

cliente qu'André devait à cette disparition.

— Je pourrais demander son dossier au secrétariat du feu docteur Falcon ? avait suggéré Alice.

Mais André préférait reprendre à zéro, par ses propres investigations, le profil médical et gynécologique de sa nouvelle patiente, qui d'ailleurs ne lui resterait peut-être pas fidèle.

Avant d'aller la chercher dans la salle d'attente, il lut le rapide descriptif établi par avance : elle était célibataire sans enfant, elle avait trente-cinq ans, occupait un emploi de caissière dans une grande surface, et Alice avait estampillé d'un lapidaire point d'interrogation la réponse à la question : « Qu'est-ce qui motive votre demande de consultation ? » Elle était donc de ces femmes extrêmement prudentes, réservées, pudiques, qui n'acceptent de se confier

qu'au seul spécialiste dans le secret exclusif de son cabinet.

Il découvrit presque tout le reste au premier coup d'œil. À l'énoncé de son nom, elle s'était levée pesamment, avait tangué jusqu'à la porte. « Gêne à la marche » avait pensé André. Elle était petite et grosse, mal fagotée, mal coiffée, avec une barrette plantée de travers dans un ébouriffement anarchique qui tentait d'imiter un chignon. Sa jupe, de dos, tirait sur ses fesses et pendait un peu d'un côté.

En s'asseyant en face d'André, elle grimaça douloureusement. Son visage exempt de toute trace de maquillage révélait un peu de couperose aux joues et aux ailes du nez. Elle portait des lunettes assez épaisses, derrière lesquelles ses petits yeux semblaient reculer. Des joues vastes et molles, une bouche tombante, un début de double menton... Et pas l'ombre d'une coquetterie, une visible résignation à la laideur ou, pire, à l'absence de charme...

— Je vous écoute ? demanda André avec un sourire engageant.

Elle sembla se renfrogner davantage. Timidité flagrante, pensa-t-il.

— C'est le docteur Falcon qui me suivait.

— Il vous suivait pour une raison spéciale, maladie, problème ? Ou bien simples contrôles ?

— Simples contrôles.

— Fréquents ?

— Ce qu'il faut.

— C'est-à-dire ?

— Euh !... Une fois par an.

— Tout allait bien ? Cycles réguliers ? Pas d'anté-

cédents traumatiques ? Pas de maladies ? Pas d'enfant ? Pas d'IVG ?
Elle sursauta.

— Je ne suis pas mariée !

Il constata plus tard qu'elle était vierge.

*

Elle n'était pas venue à lui pour un simple contrôle, mais bien pour cette grosse douleur, cette inflammation si mal située qu'elle la gênait dans tous les actes de sa vie quotidienne, surtout les plus intimes. Elle s'était empourprée en en parlant. En disant précisément « infimes ». Elle s'était reprise :

— Enfin... Je veux dire... Les actes nécessaires...
Nécessairement intimes...

Il avait coupé court et l'avait invitée à se déshabiller pour l'examen, auquel il avait procédé le plus rapidement et le plus délicatement possible, non sans cependant arracher des plaintes à sa patiente. Lorsqu'elle fut rhabillée et de nouveau assise devant lui, il expliqua :

— Vous souffrez de ce qu'on appelle une bartholinite. C'est une inflammation des glandes de Bartholin, situées de chaque côté de votre vagin. Aspect rouge, gonflé, luisant, vous avez dû avoir de la fièvre, vous en avez sans doute encore. Il faut à tout prix éviter l'abcès. Alors antibiotiques à fond. Et si ça ne passe pas, on nettoie tout ça chirurgicalement.

Elle s'effara :

— Chirurgicalement ?

— Oh ! Le mot fait peur, mais rien de bien lourd.

Un coup de scalpel à droite et à gauche, une suture... C'est rapide. Anesthésie locale. Je peux le faire ici au cabinet.

Elle était au bord des larmes. Il s'appliqua davantage à la réconforter et à lui assurer que dans 80 % des cas les antibiotiques suffisaient, qu'à noter le compte rendu de sa visite sur sa fiche. C'est là que le destin croise les premières mailles de son dramatique filet.

* * *

Alice avait l'habitude de l'écriture chaotique et souvent hâtive du docteur. C'est elle qui mettait tout au net sur le fichier informatique, qui ressortait des pages de dossier impeccables. Mais Alice ne fut pas en mesure de taper le compte rendu de la visite de Mademoiselle Maricourt, parce qu'à midi en traversant l'avenue pour aller chercher son rituel sandwich, elle se fit renverser par un jeune chauffard à mobylette qui la happa sur le trottoir, la projeta sur la chaussée et paracheva son œuvre en lui tombant dessus le casque le premier, ce qui lui cassa deux dents. Grandement contusionnée, elle put cependant téléphoner à son patron pour l'avertir des dégâts et laisser entendre qu'elle ne reprendrait pas son travail à 13 heures, ni même, certainement, avant plusieurs semaines.

— Ça tombe mal, dit André, à cause du remplaçant. Mais l'essentiel, c'est que vous vous remettiez le mieux possible. Prenez le temps qu'il faut, soignez-vous, je vous appellerai.

*

* #

Il avait promis à Georgette de prendre une semaine pour Noël. Le remplaçant était trouvé, tout était prêt, hormis les fiches de ce dernier jour. Mais il y avait peu de chance que les patientes vues ce 19 décembre reviennent dans la semaine qui suivait. Sauf peut-être cette Hortense Maricourt, avec sa pauvre vulve boursouflée... De toute façon, la fiche existait, constat, conclusions, traitement, indications, et même perspective de l'opération, avec des points de suspension. Le remplaçant, avec un peu de bonne volonté, et surtout s'il avait de la pratique, comprendrait en cas de besoin.

Le remplaçant était plein de bonne volonté mais n'avait que peu de pratique. C'était un interne d'un hôpital étranger, en stage en France. Sa pratique, c'était surtout dans son Mali natal qu'il l'avait acquise. Là encore, le destin va sceller son empreinte...

Le 24 décembre, André est en train de s'habiller pour la soirée. Georgette redresse son nœud papillon quand son portable sonne. C'est la dixième fois depuis que ce Moussouf a pris le cabinet. Elle soupire.

— Encore lui ? demande-t-elle d'un regard horri
pilé à son mari qui hoche la tête.

Elle s'éloigne, plus exaspérée que respectueuse de discrétion. Elle entend la voix de son mari, toujours si patient et courtois, mais aujourd'hui un rien agacé.

— Ah ! Bon ? À ce point ? Oui. Oui ! Non pas Saint-Barthélémy ! Symptôme de bartholinite ! Vous savez ce que c'est. Oui. Ah ! Oui j'avais prévu, éventuellement ! Alors opérez. Non pas « exercice » ! « Excision » ! Excisez ! Oui. Totale, bien sûr. Des deux côtés. Et vous suturez, hein ?

* * *

Georgette est revenue au nœud papillon. Elle se taisait, un peu boudeuse. C'est vrai qu'elle lui avait demandé d'éteindre son portable, au moins ce soir. Mais il ne peut pas faire une chose pareille. Toujours à l'affût de ce qui se passe là-bas, toujours sur le qui-vive. Pas tranquille du tout. Surtout que ce Mous-souf a l'air si hésitant. Même les fiches tapées par Alice, il faut qu'il se les fasse confirmer. Enfin, c'est une preuve de conscience, rassurante plutôt qu'autre chose. C'est dans la voiture que Georgette a rompu le silence.

— C'était une Noire, la patiente ?

— Une Noire ? Non. Une Blanche, pourquoi ?

— On excise les Blanches, aussi ? André a souri.

— Non, j'ai dit « excision », mais ça signifie incision des abcès et curetage. On excise un panaris, on excise... une escarre, un furoncle. On enlève le pus, les tissus malades autour...

Et Georgette a murmuré pensivement.

— J'espère qu'il a bien compris, lui, ce Mous-souf !...

Le doute, d'un seul coup, a poignardé André :

— Nom de Dieu !

*

* *

Une catastrophe. Quand André a rappelé Moussouf, il était dans le train ; réseau capricieux, bruits parasites. On ne comprenait pas tout.

Moussouf allait passer Noël à Paris. Il avait failli rater le TGV à cause de cette hémorragie qui ne s'arrêtait pas. Bien sûr qu'il avait tout enlevé ! Chez lui aussi, on pratiquait ce genre d'ablation radicale. Grandes, petites lèvres, clitoris. Il était temps, il y avait du pus, d'ailleurs. La patiente ? Avec l'anesthésie, elle n'avait rien senti. Oui, rentrée chez elle. Un gros pansement. Expliqué ? Pourquoi il aurait expliqué ? Elle avait l'air au courant, elle lui avait fait confiance... Une vraie catastrophe... Pour un Noël gâché !... André épouvanté était retourné chez lui, avait pris les clefs du cabinet, s'y était rendu, avait consulté ses fiches. Il avait téléphoné à Hortense Maricourt, seule, dans le coltard, et qui souffrait beaucoup. Il avait tenu à venir la voir tout de suite. Et elle avait compris qu'il se passait quelque chose d'anormal et de très grave.

Devant l'affreuse balafre, encore à vif et hérissée de coutures sanguinolentes comme une créature de films horribles, André n'avait pu retenir une exclamation d'effroi. Entre les jambes écartées d'Hortense, à travers les abominables lambeaux rapiécés de sa chair massacrée, c'était sa perte personnelle qu'il lisait. Au-delà de la compassion pour la pauvre victime de l'horrible malentendu, il frémissait d'une juste et lucide appréhension. C'en était fait de lui, de sa réputation, de sa carrière, de sa propre assurance, de sa joie de docteur, de sa gloire de savant, de son

bonheur. Il y aurait fatalement une plainte, une mise en accusation, un procès, on parlerait de faute professionnelle, d'irresponsabilité... Et même si la justice ne le condamnait pas, il ne pourrait plus jamais, jamais exercer avec la même sérénité, avec cette harmonie qui l'emplissait jusqu'alors, ce sentiment de savoir soulager, d'être utile, parfois indispensable. Sa vocation, sa vie entière, c'était de veiller sur la santé des femmes, de les soigner, de les guérir, de mettre leurs enfants au monde, de leur éviter les drames et les soucis, les cancers, les grossesses non désirées, les douleurs de leurs règles, il les écoutait avec amour, les palpait avec respect, les sondait avec sagacité. Et là, maintenant, devant la boucherie qu'il avait autorisée par légèreté, par désinvolture, tout, tout de sa foi, de sa conscience et de sa propre estime foutait le camp, et l'horreur de cette tragédie était irrémédiable...

*

Les choses furent pires encore que ce qu'il avait imaginé. Il y eut surinfection et fistules. Des douleurs atroces, des écoulements ignobles. Le sexe d'Hortense était devenu un cloaque, où se

mélangeaient d'immondes glaires et des matières nauséabondes. Elle resta des mois à l'hôpital, devint un cas d'espèce, et elle si réservée, si pudique, dut livrer le spectacle de sa pourriture intime à des cohortes d'étudiants atterrés, de chefs de clinique avides. On n'avait jamais vu ça, ce bombardement, cette ruine, ce charnier où les antibiotiques les plus puissants demeuraient vains. Elle dut subir plusieurs opérations, des drainages, des abouchements, des sutures, des greffes. Elle souffrait beaucoup, dans son corps, dans sa dignité, et sombra légitimement dans une dépression qui ébranla André plus encore que tout le reste. Mais elle ne porta pas plainte.

André se rendait à son chevet plusieurs fois par semaine. Elle était internée dans un établissement où il n'avait jamais exercé, mais on l'y reconnut et il dut expliquer à des confrères goguenards la part de responsabilité qu'il avait dans cette mutilation devenue le sujet favori des conversations du service. D'ailleurs lui-même avait besoin d'en parler, un besoin viscéral, il se fustigeait, battait sa coulpe et n'était pas loin de rejoindre Hortense dans une dépression parallèle.

Un jour il rentra d'une de ses visites à Hortense encore plus abattu que de coutume. Il l'avait trouvée d'abord moins triste, moins dolente. Les soins drastiques commençaient à faire leur effet, les plaies peu à peu se refermaient, les fonctions redevenaient normales et moins éprouvantes. Et elle émergeait d'une longue prostration quasiment muette, où on l'avait surtout entendue émettre à bouche close de déchirants gémissements. Elle avait ce jour-là les yeux moins fixes qu'à l'ordinaire, et elle ne geignait pas. Mais, quand André avait disposé dans un vase les roses qu'il lui avait apportées, elle avait éclaté en sanglots.

La crise avait duré très longtemps. Une crue de chagrin, une marée de tristesse. André avait rapporté chez lui l'accablante moisson de toute la peine d'Hortense, et il ne se lassait de répéter à Georgette

la litanie des motifs de sa désolation. Elle était moche, elle était grosse, elle était bête, et plus très jeune. Elle ne demandait pas la Lune, pourtant, juste de trouver un mari qui l'aime un peu, elle avait toujours été sérieuse, elle s'était gardée pour lui, pour cet homme qui la prendrait, et d'ailleurs elle n'avait eu aucun mérite à se garder, personne jamais ne l'avait draguée, ni au collège ni ailleurs. Même pas regardée. Ou bien on se moquait d'elle. Alors maintenant, avec ce qui lui était arrivé, qui, mais qui la voudrait ? Elle ferait peur, elle ferait horreur, elle était tout abîmée, à ne même plus pouvoir avoir d'enfant puisque l'infection avait tout pourri, sa vie était foutue, elle voulait mourir, ce bouquet de roses qu'il apportait, il avait fallu qu'elle perde son ventre, ses tripes, sa viande la plus secrète et tout son avenir avec, pour connaître ça, on ne lui avait jamais offert de roses, on ne lui en offrirait plus jamais, elle n'aurait ni fleurs, ni voile de mariée, ni caresses, ni plaisirs, ni rien...

André, en rapportant à sa femme ces propos désespérés, vibrait d'une telle pitié qu'elle vit pour la première fois des larmes dans ses yeux. Elle tenta de le raisonner :

— Elle se remettra. Elle trouvera peut-être quel qu'un... Il y en a, des garçons qui, comme elle...

Il l'interrompt presque méchamment :

— Des estropiés, comme elle ? Des laids, diminués, des anéantis ? Parce qu'elle n'a plus droit qu'à ça, finalement... Je l'ai condamnée à ça, à quémander des miettes, à espérer un semblant de vie. Elle qui n'était déjà pas gâtée...

— Tu ne l'as pas condamnée, protesta Georgette. Tu n'y es pour rien. Ce n'est pas toi qui l'as abîmée !

— Tu sais bien que si. Tu sais bien que dans ma tête, c'est moi le coupable. Elle se remettra peut-être, mais moi, je ne me remettrai pas. Je ne trouverai jamais un moyen de la dédommager ni de me pardonner. Moi aussi, quelque part, mon avenir est foutu.

— Tu l'épouserais ? demanda Georgette.

— Si j'étais libre, oui, Sans hésiter.

— Tu es libre, dit-elle.

C'était le soir de Noël. Un an après la terrible mutilation d'Hortense. Georgette ne pouvait pas faire un plus magnifique cadeau à son mari. Il accepta le somptueux présent avec la même simplicité qu'elle avait montrée à l'offrir. Ils scellèrent leur pacte d'un baiser qui mieux que les mots disaient la force de leur amour, et son extraordinaire destinée.

* * *

Hortense eut une réaction très fière, presque altière. Comme si la proposition du docteur lui conférait une noblesse inconnue, l'adoubait, l'élevait au rang des personnes importantes et nimbées d'une aura naturelle. D'ailleurs, son œil s'éclaira, son visage s'affirma, sa bouche s'affermir pour déclarer :

— Non, j'ai peur que votre geste ne soit que de la pitié. Ou de la crainte. Je ne porterai pas plainte, vous savez.

— Il ne s'agit ni de pitié ni de crainte, répondit-il. J'ai des motivations plus privées. Plus égoïstes.

— Ah?

— Je traîne une culpabilité pesante depuis ma naissance. Ma mère est morte en me mettant au monde. Elle s'est vidée de son sang sans oser appeler, parce que le personnel de la maternité était surchargé de travail. Et comme elle ne s'est pas manifestée, on l'a oubliée. Moi j'ai hérité de ça, de cette dette. Je suis un assassin involontaire, l'enfant vivant d'une morte oubliée. Dès qu'on m'a appris les circonstances de ma naissance, j'ai su que moi je n'oublierais jamais. Que cette femme morte d'avoir été oubliée vivrait toujours en moi, dans ma tête, mon cœur, ma mémoire. J'ai suivi des études de gynécologie dans ce sens. Qui n'ont pas suffi à me racheter. Je n'ai eu à traiter que des cas simples, je n'ai connu que des succès professionnels. J'ai fait un mariage brillant, ma femme était riche, nous avons eu un fils, tout s'est très bien passé, trop bien. Une existence sans histoire, sans problème, très réussie. Je n'ai toujours pas l'impression d'avoir payé. Au contraire. Même si ma femme a de son côté une vie parallèle, comme on dit. Ça ne me dérange pas, ça m'arrange. Ça m'arrangeait jusqu'ici, et maintenant, ça m'arrange encore plus car je crois qu'elle acceptera facilement le divorce.

Hortense était très rouge.

— Non, ce n'est pas de la pitié, à ce que je vois. Je suis votre autopunition. Vous voulez m'épouser par pur masochisme, en fait. Ce

n'est pas très gratifiant pour moi.

— Vous êtes trop malheureuse et moi trop heureux. Accordons-nous. Faisons un deal : je serai votre mari, votre soutien, cet homme que vous attendiez,

et vous serez ma rédemption. Ça me semble bien, non ? À moins que je ne vous plaise pas ? La rougeur d'Hortense s'accentua, vira au pourpre.

— Oh ! Si ! dit-elle. Bien sûr que si !

Il lui prit la main.

— Hortense, je vous apprendrai le bonheur. Je serai votre rééducateur de plaisirs.

— Quels plaisirs ? dit-elle.

— Tous les plaisirs. Je suis un amoureux du corps des femmes, un artisan de leur santé et un spécialiste de leurs sensations.

* * *

Il n'y eut pas de miracle. Seulement des révélations. Hortense aimait la vie, elle ne le savait pas. Et elle adorait les caresses, elle ne le savait pas non plus ; d'ailleurs, comment aurait-elle pu le savoir ? Pendant des mois, André la toucha. Du simple effleurement au massage le plus énergique, il lui fit découvrir toute la gamme des voluptés qu'un corps peut éprouver, hormis la jouissance sexuelle, qu'il ne désespérait pas de lui offrir malgré le manque considérable de moyens dont elle disposait pour y atteindre. Mais il était encore trop tôt, il fallait à Hortense une reconstruction psychique, une récupération de son tonus, de son appétit, de sa joie de vivre et pour cela, mieux valait d'abord oublier le sexe, synonyme pour elle d'une longue ignorance suivie d'une longue souffrance. André lui apprit donc que le cuir chevelu constitue une zone fourmillante de ressources, qu'en le parcourant délicatement, on fait naître un senti-

ment d'abandon tendre, une tiédeur, une douceur qui s'étend à toute la surface du corps et apaise les tensions. Qu'en le frictionnant plus vigoureusement, on obtient une détente qui confine à l'hypnose. Que les frôlements de la face savent également émouvoir, parfois insupportables de délicatesse, toujours très riches en résonances profondes : broser les sourcils à rebrousse-pois, appuyer légèrement sur la racine du nez, sur les tempes, suivre d'un index retenu le contour des narines, des lèvres, chatouiller à peine la commissure, flatter les joues du dos de la main, cueillir les lobes des oreilles entre

deux phalanges, dessiner l'ovale du menton. André excellait à ce genre de séance où elle se livrait les yeux fermés, en ronronnant d'aise. Et puis c'étaient les rochers, la nuque, les trapèzes, pétris un peu plus fermement, la colonne vertébrale, descendue et remontée comme une échelle de deux doigts en fourche, c'était la taille, enveloppée d'une ceinture de petits pinçons, l'estomac, massé doucement en rond, les reins, chauffés par un balayage large de la paume, les fesses, d'abord frôlées, puis lissées, palpées, tapotées, titillées, roulées, les cuisses étrillées à deux mains ou striées de longs érailllements du bout des ongles, les genoux, taquinés, les poplités, débusqués, les mollets, câlinés, les chevilles, modelées, les pieds, mignotés, et l'on repartait pour un voyage en sens inverse, des orteils à la racine des cheveux, en évitant soigneusement le lieu commun de leurs souffrances conjuguées, bien que différentes, le centre de gravité de leur histoire grave qui n'était pas, ne serait jamais graveleuse.

Dans cet itinéraire initiatique, une étape supplémentaire s'imposa assez vite, preuve de la confiance d'Hortense et du savoir-faire du docteur. Elle le vouvoyait encore qu'elle lui demanda déjà :

— Pourquoi ne touchez-vous pas mes seins ?

— J'attendais que vous me le demandiez, répondit-il.

La seule formulation de cette question relevait d'une audace inouïe de la part d'Hortense et généra chez elle un trouble propice à l'état amoureux. Comprendre que le docteur avait envisagé sa perplexité d'abord, puis son manque et son appel, qu'il les avait orchestrés pour en mieux tirer profit, qu'il l'amenait doucement où il voulait, sans la brusquer, mais sans timidité non plus, lui procura une satisfaction étrange, voisine de celle que peut connaître une danseuse débutante à qui son partenaire expérimenté suggère des pas sans les imposer, et offre l'illusion d'initiatives personnelles réussies. Le tango qu'Hortense et le docteur rodaient ensemble amorçait à présent des figures plus travaillées, et l'élève se mettait à devancer le maître plutôt qu'elle ne le suivait... Et le maître se félicitait de cette nouvelle cadence.

Il lui toucha donc les seins. Et ce fut une déconvenue partagée. Hortense avait de grosses mamelles lourdes et très malléables. Cette flaccidité ne déplaisait pas à André, car comme un vrai mélomane aime toutes les musiques, lui aimait toutes les femmes, prisait leurs différences et trouvait des charmes à toutes leurs anatomies, si loin des critères conventionnels pussent-elles être. La forte poitrine d'Hortense lui inspira des gestes de boulanger, des enveloppements, des soupesées, des pétrissages, des jeux qui faisaient cla-

quer d'une main dans l'autre la masse docile de la pâte qu'il travaillait. Et puis il retirait aussi, ensuite la contraignait, pour à nouveau laisser libre cours à son étalement. Parfois, il ramassait parallèlement les deux outres, les remontait, les accolait l'une à l'autre, comme si ses doigts eussent été les bonnets d'un soutien-gorge trop petit et trop serré. Le buste d'Hor-tense se voyait alors orné de deux énormes pommes rebondies, que la compression rendait fermes et méconnaissables. Quand André relâchait son étreinte, la pesanteur reprenait ses droits, les pommes s'écroulaient, il y avait le « floc » d'une avalanche de chair sur l'estomac d'Hortense qui riait. Car toutes ces manœuvres l'amusaient beaucoup et la bouleversaient peu.

Là était la déconvenue. André croyait bien connaître les mécanismes de la libido féminine, et jusque-là avait toujours pensé que les caresses des seins étaient une des clefs de cette libido. Hortense n'avait plus de sexe, du moins plus de possibilités d'en tirer des émotions classiques, si sa poitrine ne se révélait pas non plus une zone érogène, il restait peu d'endroits de son corps capables de l'amener à l'extase. En fait, il n'en restait qu'un.

Là résida la véritable découverte du tempérament d'Hortense. Un an jour pour jour après le cadeau de Georgette, le don si précieux de sa liberté et, partant de son espoir de rachat, André se vit offrir par une autre femme un présent pareillement famélique qui le confondit de gratitude. Car au soir de ce nouveau Noël, Hortense poussa son premier cri de femme heureuse, et André sut qu'il pouvait se pardonner.

*

* *

Voici comment les choses s'étaient passées. Quelque temps avant les fêtes, André rentra un soir de son cabinet plus tôt qu'à l'accoutumée. Il portait un long paquet encombrant qui se révéla être un sapin. Dans le vestibule du logement neuf qu'ils avaient choisi d'occuper, l'arbre une fois déballé tenait toute la place. Hortense ouvrit des yeux surpris qui hésitaient entre la joie et l'effarement.

— Mais... pourquoi ? dit-elle enfin. André éclata de rire :

— Mais parce que c'est Noël !

— Je voulais dire : Pourquoi si gros ?

— L'appartement est encore bien vide, dit André.
Cette année du moins, le sapin le meublera un peu...

C'était la première fois de sa vie qu'il prenait l'initiative d'acheter un arbre de Noël. Peupler sa maison n'était qu'une façon déguisée de repeupler son existence, d'y planter les jalons nécessaires des événements rituels, des symboles culturels, sociaux, familiaux. Hortense, qui se laissait porter, qui goûtait les plaisirs nouveaux de l'oisiveté et de l'aisance, n'y avait pas pensé. Pour elle, depuis qu'elle habitait avec André, c'était Noël tous les jours.

— Quand vous avez apporté vos affaires, j'ai vu par hasard un carton étiqueté « Déco de Noël », fit André. Vous le retrouveriez ?

Elle ne mit que quelques minutes à visiter le débarras, revint avec le carton.

— Eh bien ! parfait ! s'exclama André. Alors mettons-nous à l'œuvre !

*

* *

Le sapin avait fière allure dans un coin du salon. En fait, il occupait un espace considérable et semblait un peu nu. André avait débouché une bouteille pour fêter la soirée. Il leva son verre, en déclarant :

— À Noël, ma petite Hortense. À votre santé ! Et au sapin ! Que nous habillerons un peu plus richement demain, je passerai aux Grandes Galeries et j'achèterai un complément de décorations. Et un cimier aussi. Il manque quelque chose là-haut !

Hortense était en train de boire, elle s'arrêta brusquement, renversa dans sa précipitation quelques gouttes de son vin.

— Mais j'en ai un ! lança-t-elle, étourdiment.

— Ah ! Bon ? Où ça ? demanda André en scrutant le fond du carton vide.

Elle fonça en direction de sa chambre, revint, triomphante :

— Voilà !

André regarda l'objet, la regarda. Et tout de suite, elle cessa de sourire et devint très rouge.

— Où était-il ? demanda André, mais ses yeux intelligents avaient déjà compris.

Hortense n'avait jamais su mentir. D'ailleurs elle n'essaya même pas.

— Dans ma table de nuit, balbutia-t-elle.

Puis elle se lança dans un monologue échevelé qu'expliquait sans doute le vin, mais aussi les restes tenaces d'une détresse qui avait confiné à la neurasthénie.

— C'est vous... Vous m'aviez dit... encouragée à... me réconcilier avec mon corps, à apprivoiser mes blessures. Là, je répète vos mots, hein, je vous cite. Vous m'avez même donné une glace, une jolie glace toute bordée de perles, une glace aussi fine pour un spectacle pareil ! Déjà que je ne me regardais jamais avant. Jamais là. Aucune idée de comment j'étais faite. Alors maintenant ! Vous imaginez ce qu'il m'a fallu de courage ? C'était pour vous obéir, j'ai fait comme vous m'aviez conseillé. C'est vous le docteur. J'ai mis la glace au fond du bidet. Mon Dieu ! Après j'ai ouvert vos bouquins, vos planches anato-miques, pour comparer. Et j'ai compris. Une femme, c'est une porte. Une femme normale quoi. Une porte entre la vie et non pas la mort, mais la non-vie, la non-existence... Je sais que ça peut paraître embrouillé, mais c'est comme ça que je le sens. Une porte protégée, avec ses rideaux, les petits, les grands, et surtout le sésame, le truc qui ouvre tout, qui déverrouille. Vous voyez ce que je veux dire ? Moi, j'ai été cambriolée, forcée, défoncée, dévastée, j' ai vu le résultat, je ne suis qu'un trou. Pas une porte. Pas un lieu magique, un passage secret, un couloir mystérieux, dérobé, avec sa belle petite clef brillante, enfin, tout ça, c'est de la poésie, mais c'est l'idée que je me faisais de mes trésors. Plus de trésors. Un cimetière. Un cratère d'obus après la guerre. Avec la trace des barbelés qui ont couturé mes tranchées. Bon, oui, vous vous dites : « Et le cimier ? » Le cimier, j'y ai pensé à cause des tranchées, des obus, des casques à pointe. À cause aussi de vos dessins, dans vos encyclopédies. J'ai observé les femmes et les hommes, le sexe des hommes. Le cimier ressem-

blait un peu, avec la boule là, et la tige en l'air. Je me suis dit : « Va savoir. Va savoir si ça entrerait... » Parce que ce serait le comble, d'avoir l'air si béante du dehors, et qu'ils m'aient bouché l'intérieur, avec toutes leurs opérations...

André demeurait grave, loin de toute indignation, de toute ironie. Il dit seulement :

— Votre curiosité est tout à fait légitime, Hortense, mais vous auriez pu vous blesser. Un simple

doigt aurait suffi.

Elle sursauta. :

— Quelle horreur ! Je ne voulais pas me toucher !

Il dit gentiment :

— Je vous offrirai des objets appropriés. Des choses inoffensives, en caoutchouc. Vous pourrez vous explorer. Mais avec le cimier, oubliez tout de suite, c'est du verre. Vous auriez pu le casser. Une petite contraction et...

— Pas de danger, répondit-elle amèrement. Il n'y a pas de contraction. On entre là-dedans sans forcer, c'est brigandé, ça ne se resserre pas, même si je veux, ça reste flasque et mort. Pire que si je me mettais quelque chose dans le nez. Je n'ai plus de verrou, plus de volets, plus de rideaux, une maison ouverte aux quatre vents, plus rien à voir, à prendre, tout a été pillé. Il n'y a plus de cloison entre le dehors et le dedans, je me mélange avec tout et rien, je ne suis plus étanche, je...

Elle avait continué à boire, et son désespoir rechutait gravement, trouvait dans le vin des accents lyriques, des illuminations de chantre tragique. André lui prit le verre des mains.

— Hortense, vous avez une autre porte.

* *

Elle consentit à l'expérience avec un élan qui disait sa terreur de demeurer toujours ainsi qu'elle s'était découverte, dépossédée d'espérance et de douleurs, étrangère à la joie d'une invasion, au bonheur d'un abandon. Lorsque André posa sur cette partie très intime de son corps une première phalange dûment enduite d'un onguent lubrifiant, elle le trouva trop timoré, et le lui dit.

— Je ne sens presque rien, se plaignit-elle. Avant, que je sache !

Elle redoutait la surdité absolue de ses sens, appelait la souffrance plutôt que cette indifférence de sa chair qu'elle ne supportait plus.

— Je ne veux pas de caresses, dit-elle encore. Pas aujourd'hui. Je veux juste m'ouvrir, vous prendre, vous garder, et que vous me prouviez que je possède bel et bien un seuil, et une porte.

Il hésita au bord de son investigation, il redoutait de réveiller des plaies, de brutaliser des cicatrices, car les comptes rendus d'interventions qu'il avait épluchés faisaient état de lésions irradiant jusqu'aux régions qu'elle entendait lui livrer. Mais apparemment, sous son doigt, le battement qu'il perçut, d'abord ténu puis plus marqué, plus régulier, comme une pulsation, indiquait plutôt une attente qu'une appréhension. Puis la pulsation devint pulsion, une bouche le happait, têtue, vorace, et son doigt disparut entre les fesses d'Hortense, glissa au fond de son ventre. Il bougea un peu d'abord, très circonspect et

attentif aux réactions de sa compagne. Celle-ci, recueillie, roulée en chien de fusil sur le bord du lit, tendait une croupe docile et respirait profondément.

— Et là ? demanda-t-il. Vous sentez ? Vous sentez que vous me serrez ? Je ne vous fais pas mal ?

Il appuyait sur les bords comme pour les élargir ; en marquait l'accueil d'un mouvement circulaire, en testait l'élasticité, en défiait la résistance avec toujours beaucoup de souplesse et de précaution.

— Oui, dit-elle, je sens. Je n'ai pas mal. J'ai juste envie... Envie de...

Elle hoquetait soudain comme commotionnée.

— Je me retire ? proposa-t-il.

— Non ! Elle criait maintenant. Non ! J'ai juste envie de... Envie de...

Elle sanglotait. Il eut peur d'une crise de nerfs, il posa sa main libre sur la nuque frémissante.

— C'est normal. C'est normal ! Tout va bien ! Vous voyez, vous réagissez...

— J'ai envie... envie... envie de tout ! hurla-t-elle soudain.

Et elle se retourna brutalement, s'arrachant au contact avec violence, elle lui fit face, elle était très pâle, méconnaissable, la passion déformait ses traits, la rendait presque belle.

— J'ai envie de faire l'amour comme un couple normal, voilà ! Venez, prenez-moi, mais pas comme le docteur, ça, je ne veux plus, pas avec vos doigts, vos mains. Prenez-moi avec votre sexe ! Mettez-le là ! Là où vous venez de me brûler ! Jamais je n'avais senti ça ! Jamais je n'aurais pensé... Moi, là, je

mettais seulement le thermomètre, et la fièvre, la fièvre, maintenant, c'est vous qui me la donnez !

Alors il faut aller jusqu'au bout ! Je veux vous avoir en moi, et vous serrer à en mourir...

André caressa son visage transfiguré, sourit gentiment.

— Sauf que... dit-il.

— Sauf que quoi ? gémit-elle.

Et, à l'instant même où elle posait la question, une pénible lucidité l'accabla, éteignit la flamme de ses yeux, ternit ses traits qui venaient de s'illuminer.

Elle poursuivit :

— Sauf que je ne vous fais pas bander, c'est ça ?

André se dressa sur ses deux genoux, porta les

maines à sa ceinture.

— Mais si ! dit-il. Justement ! Et j'ai peur, bien peur de vous faire mal !

Et il lui montra avec quelle foi, quelle fierté, quel bonheur il venait de suivre la magnifique révolution de ses sens.

Elle ne renonça pas. Il l'investit lentement, d'une poussée régulière et très contrôlée, il suivit dans le regard d'Hortense l'ébahissante découverte de son trésor enfoui, la prodigieuse conquête d'un plaisir qui s'était toujours refusé, il vit se lever dans ses yeux l'aurore d'un immense espoir, puis la pleine splendeur d'un radieux orgasme qui la fit crier, du long cri ambigu des nouveau-nés arrachés au néant.

La porte de la chambre était restée ouverte sur le salon et son arbre ; dans la pénombre brillait, au sommet du sapin, le cimier qui couronnait d'un symbole glorieux ce Noël de rédemption.

RING THOSE CHRISTMAS BELLS

Paul s'invitait souvent dans des moments comme celui-ci. Les

invités partis, il régnait dans la pièce un désordre de fin de soirée, vaisselle en débandade, serviettes chiffonnées çà et là sur la nappe, un peu de café renversé sur la table du salon. Marie-Agnès et Guy-Charles, écroulés chacun dans un fauteuil, échangeaient mollement des propos décousus.

— Je me demande, dit Marie-Agnès, ce que cet André fiche avec ta tante Hortense. C'est le couple le plus mal assorti que je connaisse.

— Elle doit lui faire des trucs insensés, hasarda son mari.

Elle afficha une moue sceptique.

— Hum., je ne l'imagine pas... Quels genres de trucs, d'après toi ?

— Je ne sais pas, des pipes d'enfer, peut-être...

— Qu'est-ce que tu appelles des pipes d'enfer ?

Il sembla réfléchir un instant, et soudain dressa le

doigt, l'oreille aux aguets.

— Tu as entendu ?

— Quoi ?

— Ecoute !

— Ah ! je vois ! dit-elle. C'est Paul qui frappe ?

— Oui. On lui ouvre ?

— C'est dingue qu'il se pointe toujours après la bataille !

— C'est une forme de discrétion, tu sais bien. Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'on en aurait fait pendant la soirée ? Tu nous vois le présenter à Tante Roberte, à Hortense et André ?

Elle rit...

Ce Paul était un voyou. Fort sympathique, au demeurant, toujours à blaguer et à se fendre la gueule, mais il avait des manières pas très catholiques. Un jouisseur qui aimait la chatte, en alerte au bord des jupons, à toujours fourrer son nez partout, à renifler dans les coins, à frôler les dames, à tâter leurs cuisses, leur cul, mine de rien. Marie-Agnès s'amusa beaucoup à envisager la scène : « Tatans, André, voici Paul. Paul, nos tantes, notre oncle... » Paul aurait salué, très cinématographique, caricatural, en courbant la tête, comme un

chevalier. Chevalier, tu parles ! Il n'aurait pas manqué de cligner de l'œil en même temps, il adorait faire le pitre, il aurait gonflé les joues, exécuté une ou deux mimiques dont il avait le secret, bref il aurait réalisé son numéro et désarçonné son public, galant exagérément pendant trente secondes, puis goujat à cracher dans les plantes vertes la minute suivante... Non vrai, il n'était pas fréquentable, ce Paul. Il leur aurait fait honte.

— Alors ? insista Guy-Charles. On lui ouvre ?

— Si tu veux, dit Marie-Agnès, sans réel enthousiasme, mais sans dégoût non plus.

Il lui ouvrit, l'amena amicalement devant la cheminée, une main sur son cou.

— Salut, Paul ! dit Marie-Agnès sans se lever... Tu arrives un peu tard. Qu'est-ce que tu as fait ce soir ? T'es resté tout seul, dans ton coin ? Tu es un peu ours, quand même, une nuit de Noël !... Enfin, tu as bien fait de venir, on va s'occuper de toi. Il doit rester du dessert, non, Guy-Charles ?

Paul n'était pas bavard. Il se contentait de hocher le menton, en regardant le feu qui semblait le fasciner. Pas vilain garçon, à vrai dire. Un faux air de Bruce Willis, enfin quand Bruce Willis a le crâne rasé, avec ce sourire énigmatique un peu de travers, ce port de tête guindé, élégant au-dessus du col roulé.

Marie-Agnès se leva, revint avec une assiette.

— Bûche au chocolat, ça te dit ?

Il manifesta un intérêt modéré, à peine détourné du spectacle des flammes où il se plaisait. Là-devant, son teint se colorait d'un brun orangé presque irréel, et Marie-Agnès s'aperçut qu'il avait quelque chose d'oriental, peut-être à cause de son œil bridé, peut-être aussi ce mutisme distant, ce mystère...

Paul n'était pas si farceur que d'habitude, aujourd'hui...

— Oh ! Dis, je ne vais pas te donner la becquée, quand même ?

Il se tourna vers elle, séduit. Alors, pour jouer, elle s'empara d'une toute petite cuillère à moka qui traînait sur la table et commença à le nourrir, très maternellement.

— Voilà ! C'est bien, ouvre la bouche. Une cuillère pour tatan Hortense ! Non, tu ne la connais pas, c'est dommage, il paraît qu'elle fait des trucs terribles avec sa langue ! Une cuillère pour Tatan Roberte. Un grand cheval qui aurait été étonné de te rencontrer !

Avec sa frangine Hortense, c'est Double Patte et Patachon. Une petite cuillère pour Tonton André, très beau mec, un gynéco... Oui, tu peux être jaloux, c'est qu'il doit en voir, lui, des foufounes, toute la journée ! Dis, avale ! Fais pas le hamster ! Regarde, Guy-Charles, il fait le hamster ! Il a tout gardé, rien dégluti. Oh ! Paul, tu es dégueulasse ! Comment, il n'aime pas ? Je n'ai mis que la crème, le biscuit était un peu étouffant. Paul, tu es un rustre ! Ou un gamin... Tout barbouillé comme ça, on dirait un marmot après son goûter. Oui, oh ! oui ! Fais-moi ta petite bouille de Caliméro ! Arrête, cabotin !

— C'est vrai qu'il sait y faire, hein, s'esclaffa Guy-Charles. Même moi, il m'attendrit. Vise-moi ce minois ! On le boufferait !

*
* *

Marie-Agnès se prêta au jeu avec bonne volonté. Elle le débarbouilla à coups de langue méticuleux, partout autour des lèvres et jusque sur les joues. Guy-Charles approuva la prestation, mais émit un doute.

— Je te parie qu'il en a encore dans la bouche. Il l'obligea à desserrer les mâchoires.

— Tiens ! Qu'est-ce que je disais ?

Du fond de la gorge, et jusque entre les gencives, la crème brune s'accumulait. Paul avait la mine narquoise d'un mouflet qui a joué un bon tour.

— Non, dit Marie-Agnès, je ne vais quand même pas lui rouler une pelle !

— Allez ! pria Guy-Charles, c'est Noël !

— Vous me faites vraiment faire de ces choses !

protesta Marie-Agnès, mais elle s'exécuta, pointa la langue, et lapa délicatement le contenu sucré et un peu liquéfié de l'emmagasinage

facétieux. Paul se laissa explorer et langoter avec béatitude, visiblement très heureux de la tournure que prenait la soirée. Voilà comment il aimait les fêtes. Deux bons amis complices qui ne s'offusquaient de rien et consentaient à des jeux rigolos.

— Je boirais bien encore une coupe, moi ! déclara Marie-Agnès après ses bons offices.

— Et Paul ? demanda Guy-Charles, il va boire aussi ?

— Ah ! Non, pas question, encore, le chocolat, ça supporte d'être dégusté tiède, mais pas le Champagne ! Et puis je ne vais pas lui téter le goulot toute la nuit !

Paul eut l'air de se faire une raison et accompagna Guy-Charles vers la cuisine en quête de verres et de vin frais. Lorsqu'ils revinrent, tous les deux, ils arboraient des allures réjouies de compères en goguette.

— Tu sais ce qu'il vient de me dire ? demanda Guy. La bûche, c'est pas son truc. Il préfère la tarte aux poils !

Marie-Agnès résista, le temps de boire deux coupes. Guy-Charles la regardait en penchant la tête, suppliant, assez ivre.

— Allez, sois chic ! Montre-lui !

Paul attendait, toujours silencieux, un peu ailleurs.

— Tu vois, il fait la gueule, maintenant, ajouta Guy-Charles, qui se mit à caresser son copain comme on flatte une bête, à l'encolure, à petites tapes com patissantes. T'inquiète, Paulo, elle va bien nous la faire voir, sa cressonnette ! C'est vrai, quoi, conti-

nua-t-il à l'adresse de sa femme, après un repas pareil, un peu de salade, ça peut pas faire de mal. C'est rafraîchissant...

Marie-Agnès soupira, puis se résigna. Elle releva sa jupe, écarta les cuisses, tira d'un doigt sur le fond de sa culotte. Paul, qui semblait plonger dans ses pensées, releva la tête, tout de suite interpellé par le spectacle. Guy-Charles, plus difficile, rouspéta :

— Eh ! On voit rien ! Enlève ton slip !

Elle obtempéra avec un nouveau soupir.

— Plus haut, la jupe ! Et puis ouvre davantage, y a rien à se mettre sous la rétine !

— Oh ! dis, c'est la salade que tu veux voir ou ma luette ?

— On veut voir tout, la chicorée frisée et le limaçon qui y habite. Tu sais, l'escargot baveux ?

Il bégayait un peu. Elle, malgré des libations répétées, gardait ses moyens.

— Tu n'en as pas eu assez, des escargots au souper ? Tu crois que tu vas avoir encore assez d'appétit pour apprécier celui-là ?

— Moi... je sais pas, mais Paul, voui ! Elle s'adressa à l'intéressé.

— C'est vrai, Paul, tu veux voir mon escargot ? Paul opina du bonnet.

Elle s'installa commodément les cuisses sur les accoudoirs du fauteuil, très ouverte, obscène. Sa fente rose sombre rutilait dans le noir du crin, étalait son scandale d'entaille fraîche. À ce point du spectacle, d'habitude, Guy-Charles et Paul s'approchaient très vite et Paul se mettait à la renifler, poussait son nez fouineur comme un cochon truffier partout dans ses replis. Mais ce soir n'était pas un soir comme les

autres. Marie-Agnès attendit, et rien ne se passa. Elle alla même jusqu'à promener une phalange complaisante à l'orée de ses mystères, qu'elle s'employa ainsi à révéler, en distendant ses muqueuses, en arrondissant, tout au fond, la bouche de l'escargot. Au bout de quelques minutes de cet exercice, son doigt humide perdit son calme, conquit une indépendance turbulente, se mit à exécuter un vibrato de mandoliniste virtuose. Guy-Charles râla encore :

— Ma garce, tu te branles en égoïste ? Et la compagnie, alors ?

— La compagnie est ralentie ! déclara-t-elle. Toi tu as trop bu et Paul a la tête lourde !

Guy-Charles prit un air inspiré, amenuisa son regard et tendit le menton.

— Et si je te donnais ton cadeau ?

Elle eut une mimique gentiment exaspérée.

— Je te rappelle que tu me l'as déjà donné tout à l'heure, avant l'arrivée des invités !

— N... Non, bafouilla-t-il. NoNoNon ! J'en ai un autre. Une sssurprise !

Marie-Agnès était assez interloquée. Elle considérait l'engin sans trop savoir quoi en dire.

— Eh bien... Merci ! finit-elle pas lâcher, mais on sentait tout de même une certaine froideur dans son semblant de gratitude.

— Qu'est-ce que t'en penses ? demanda Guy-Charles. Hein ? Un portrait de Paul, en 3D...

— Heu... Je ne voudrais vexer personne, mais,

idéalisé, le portrait, non ? Paul n'est quand même pas si baraqué !

C'est vrai que le gode était gros. Plutôt réaliste, ma foi, quant à la texture, la couleur, la forme, et même l'expression. Mais les dimensions !... Marie-Agnès le tenait entre deux doigts, sous le prépuce retroussé, avec une sorte de crainte dégoûtée, comme s'il allait lui transmettre une maladie, et le corps du machin pendait, très lourd, avec ses eouilles volumineuses, imitées artistement jusqu'au relief des poils.

— Allez, fais pas la chochette, la houspilla Guy-Charles. Mets-le !

Mais Marie-Agnès n'avait plus trop l'âme à la gaudriole. À l'ouverture du paquet, elle avait éprouvé une sorte d'écœurement, de lassitude. La soirée avait été fatigante, il avait fallu servir le repas, entretenu-la conversation, composer beaucoup avec les trois vieux... Un Noël trop conventionnel, presque artificiel. Elle avait eu envie, dès que la maison s'était vidée, de se lâcher un peu, de s'offrir un reste de réveillon plus authentique, une petite cuite sympa, débrillée devant le feu, et pourquoi pas un coup avec ce lascar de Paul, qui, poussé par Guy-Charles, lui aurait réjoui les fesses. Mais là, ça devenait compliqué. Marre des mises en scène, marre des artifices. Si Guy-Charles ne se décidait pas, si Paul continuait à hésiter, tantôt gaillard et tantôt abattu, on irait se coucher sans bagatelle et voilà tout.

— Demain, dit-elle enfin. Là, je ne le sens pas.

— Ma salope ! protesta Guy-Charles. Un cadeau pareil ! Une œuvre d'art ! T'as pas besoin de le sentir, tu le mets, c'est tout. Qu'on voie s'il te va.

— Tu en as de bonnes, Guy-Charles ! T'as visé

cette envergure ? Faut avoir de l'appétit pour se mettre ça. C'est pas parce que j'ai un peu joué du médus tout à l'heure... À voir l'obus, ma motivation a carrément refroidi !

Guy-Charles haussa une épaule.

— Ce que t'es gourde ! Regarde mieux dans le paquet, quand je dis le « mettre », c'est pas ce que tu crois !

Au fond du paquet, il y avait un drôle d'appareillage, genre slip kangourou en cuir, agrémenté d'un harnais.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La fixation ! dit Guy-Charles, et il en entreprit la démonstration.

* * *

Le harnais servait à arrimer autour de la taille et des cuisses la culotte de cuir raide, à l'intérieur de laquelle le faux sexe se clipsait à l'aide d'oeilletons que Marie-Agnès n'avait pas remarqués. Quand Guy-Charles l'eut équipée, elle se retrouva nanti d'un appendice plus vrai que nature qui jaillissait de la poche ouverte du slip. Elle se regarda dans la glace, debout sur ses talons hauts, ses jambes gainées de nylon noir légèrement disjointes, sa jupe en ceinture chiffonnée sur l'estomac... Là-dessous, les bretelles croisées du système lui sertissaient les fesses, plaquaient sur son pubis la culotte à guichet, et, d'entre ses cuisses, s'élançait le phallus factice, d'autant plus incongru qu'il montait à la rencontre de sa volumineuse poitrine moulée dans un petit pull en Lurex.

— Et maintenant, dit-elle. On en fait quoi ?

Visiblement, le caprice ne l'inspirait pas. Paul, lui,

avait repris du poil de la bête. Guy-Charles se plaça à côté d'elle devant la glace. Leur symétrie l'amusait.

— Regarde, dit-il, on dirait des jumeaux. Elle se toucha les seins.

— Oui, à quelques détails près...

— Rassieds-toi dans le fauteuil, fit Guy-Charles. Elle obéit.

— Et après ?

— Après, je te lèche.

Il joignit le geste à la parole, tomba à genoux devant elle.

— T'es givré, protesta Marie-Agnès. Je vais rien sentir !... Et toi

non plus...

— T'en fais pas pour moi, dit-il, et il commença à promener sa langue sur la hampe de plastique dressée devant lui.

Guy-Charles était un inventif et avait déjà, au cours de leurs cinq ans de mariage, improvisé bien des scénarios, mis en scène bien des tableaux. Mais ce soir, la trouvaille relevait de la loufoquerie la plus inattendue. C'était la première fois que Marie-Agnès le voyait aussi appliqué à un jeu de rôle, aussi sérieusement impliqué. Il était si grave, si absorbé, si diligent de la bouche et des mains qu'elle n'osa pas donner libre cours à l'hilarité qu'elle éprouva d'abord. Voir son mari prosterné devant elle pour le culte d'un totem de caoutchouc orné d'attributs imposants lui titillait pourtant la machine à rigolade, mais quelque chose l'avertit vite que Guy-Charles ne jouait pas vraiment. Le ton sourd, passionné qu'il

employait à décrire chacune des étapes de son cérémonial finit même par l'inquiéter.

— Les couilles ! disait-il. Je te prends les couilles ! Je vais te les bouffer tout entières...

Et il ouvrait un four démesuré, gobait l'un puis l'autre des similiticules, les recrachait, y passait la langue circulairement, s'y écrasait le menton, avançait les lèvres, faisait mine d'en téter l'enveloppe grenue, souple dans sa fermeté et qui se déformait sous la traction, qui prêtait le flanc, se distendait, se reprenait... Et puis Guy-Charles grondait :

— Et le barreau ! Comme il est magnifique, ce barreau ! Comme il fait envie !

Et c'étaient de petits baisers, de petites morsures du bout des dents, de grands coups de langue comme sur une sucette, des pressions, des caresses, des cou-lissages, des mignotages, des taquineries, une dégustation délicate à petites bouchées de cocktail, puis une ruée plus affamée, la goinfrerie d'un ogre, et le gode disparaissait jusqu'au scrotum dans le gosier avide de Guy-Charles, et à nouveau des mièvreries, et je te lutine le méat, et je te chatouille le frein, et je te polis le col, et je te bécote le gland, et je te renfourae, et je t'inonde, et je te bois, je te mange, je te branle, je t'aspire, je te mâche, je te pompe...

Marie-Agnès, calée dans le fauteuil, jambes ouvertes, assistait maintenant avec une angoisse de plus en plus aiguë à cette orgie solitaire sans oser ni l'interrompre ni y participer davantage. Son rôle se bornait à celui d'un support, elle en avait la nette et cruelle impression, mais son malaise ne relevait pas que d'une susceptibilité offensée. Guy-Charles ne la méprisait pas, il l'oubliait.

Elle se sentait gênée comme si elle assistait à une scène où elle n'aurait pas eu sa place, comme si elle épiait Guy-Charles à son insu alors qu'il était avec une autre.

Avec « une autre » ? Quel réflexe idiot ! À croire que l'autre ne pouvait être qu'une maîtresse, qu'une femme. La preuve du contraire éclatait là, entre ses pieds, son mari était en train de se vautrer dans un fantasme où n'entrait pas la féminité, c'était évident. C'était cette révélation, aussi, qui expliquait son embarras, son inquiétude. Elle se serait trouvée moins effarée si elle l'avait vu se livrer à des simulacres sur une poupée gonflable, par exemple, ou sur une fausse chatte, comme on en vend dans les catalogues, avec des lèvres de silicone et des poils touffus. Mais là ! Cette gourmandise révélée, ce désir pour un paf, cette ardeur à le commenter, à le glorifier, à le gougnoter ! Guy-Charles avait viré sa cuti, ou alors à la faveur de ce Noël un peu plat, un peu terne, qu'avaient cherché à compenser les verres bus, son penchant se révélait soudain... Oui, il fallait bien qu'il y eût ce penchant en lui depuis quelque temps, puisqu'il avait acheté le truc, l'engin, avant ce soir. La pantomime qu'il lui donnait était donc sinon préméditée, du moins envisagée, espérée ?

Marie-Agnès remarqua bientôt que Guy-Charles n'honorait plus le lingam que d'une seule main, qu'il s'était un peu décollé du fauteuil où il se pressait pour sa besogne, et que son autre main s'occupait à présent à secouer Paul, d'un entrain parallèle. Il continuait à lécher le machin et à le peloter tout en se branlant, et il fermait les yeux, crispait les pau-

pières avec une concentration violente proche de la douleur.

Une révolte jalouse souleva Marie-Agnès qui croisa ses mains dans son dos, travailla aveuglément des phalanges jusqu'à trouver la boucle accrochant entre elles les brides du harnais. La précipitation, l'affolement rendaient ses doigts malhabiles et son cœur fou. Il fallait qu'elle déverrouille ce trac, qu'elle se l'arrache avant l'apothéose de cette sinistre sarabande, elle ne pouvait pas supporter de rester là, comme une conne, avec au bas du ventre ce paf de pacotille où son mari accrochait ses rêves, tandis qu'il s'enverrait en l'air devant elle sans un regard, sans un mot, sans prononcer son prénom, sans l'associer d'un cri ou d'un soupir. Le dispositif céda, elle tira vivement sur la culotte qui abandonna sa peau, et elle recula tout au fond du siège, pour bien marquer son désaccord, son retrait, son départ. D'un pied, elle poussa Guy-Charles, le déséquilibra, et il roula lourdement sur le sol, la bite de caoutchouc entre ses lèvres comme un scandaleux biberon, le slip de cuir lui battant le menton, et sa main traîtresse

électrocutée par les spasmes d'une décharge indifférable... Paul cracha tristement et Guy-Charles se plaignit presque tout de suite.

— Qu'est ce qui t'a pris ? Tu as gâché mon orgasme !

— Désolée, dit-elle en se levant. La prochaine fois, scotche le truc au bord du fauteuil, il aura plus de patience que moi. Et autant d'importance.

Il s'assit sur ses fesses, lança ses deux mains loin derrière lui, s'y appuya ; de l'indécent désordre de sa braguette, Paul contemplait le sol, comme à un

balcon de désillusion. Elle était restée les genoux dans ses bras plies, sur le fauteuil, elle avait un air sévère malgré sa mise de luronne troussée,

— T'es fâchée ? demanda-t-il.

— Un peu. On se coltine tes tantes toute la soirée et après tu me fais un cirque à se demander si c'est pas toi, la tante, maintenant.

— Tu exagères.

— Avoue qu'il y a de quoi se poser des questions ! Je n'aurais jamais imaginé te voir un jour lécher un paf et y trouver tellement de plaisir...

— Oh ! dit-il en matière d'excuse. C'était un faux.

— Encore heureux ! Mais explique-moi d'où t'est venue cette idée, d'acheter ce machin, de le pomper. ..

— C'est un rêve, dit-il. J'ai rêvé que je faisais une pipe.

— Ah bon ? Et ça t'a plu ?

— Assez.

— Qui c'était, le pipé ? On le connaît ?

— Toi, non. Moi, oui.

— Relation perso ? Travail ?

— Oui, c'est un de mes receveurs.

— Lequel ?

— Coquet.

— Celui dont tu dis qu'il est hyper-rigide ?

— Oui.

— Alors, cherche pas. Tu as fait une relation involontaire entre « rigide » et... et « rigide ». Tu vois ? Entre « guindé » et « raide », sexuellement. C'est au niveau du subconscient. Ça a induit ton rêve erotique.

— Tu crois ?

— Sûr.

— Ah ! Bon ! Je me faisais du souci. Je me disais : « Pourquoi j'ai rêvé à ce type ? À cette pipe ? Peut-être qu'il m'attire ? Peut-être que c'est prémonitoire... »

Elle éclata d'un rire joyeux qui pardonnait tout.

— Tu te vois ? Tu te vois, à la poste, à lui pomper le dard ?

— Non, dit-il. Pas du tout.
Et ils rirent encore ensemble.

RVDOLPH, THE RED NOSED REINDEER

La tristesse vient à sa rencontre bien avant qu'il ne se réveille. C'est ainsi depuis si longtemps. Il ne compte plus les jours ni les nuits. Le soir, il s'assomme avec des cachets, pour dormir. Non qu'il redoute l'insomnie ; pour lui, il ne redoute plus rien. Au contraire. Il voudrait pâtir davantage, en supporter bien plus encore qu'il n'en supporte, prendre sur lui le calvaire, la fatigue, le naufrage de Geneviève. Maigrir, dépérir, vieillir à sa place. Perdre ses cheveux, sa chair, son souffle, pour qu'elle respire mieux, qu'elle trouve la force d'un sourire, d'un désir... C'est un marché impossible à conclure. Avec qui, d'abord ? À qui dire : « Prenez-moi au lieu d'elle, et laissez-la vivre. » Lucien ne croit pas au bon Dieu, il ne croit en rien, qu'en l'abominable et aveugle injustice qui préfère abattre celle-là, qui n'a rien demandé, et épargner celui-ci, qui mourrait mille fois pour elle.

Déjà quand elle avait eu les petits, à trois reprises, il a senti l'horreur de son impuissance à souffrir avec

elle, à endosser son mal, ses coliques, ses convulsions. Le tourment de sa femme, ses cris, ses pleurs, ses torsions d'animal torturé ont marqué sa mémoire d'homme sensible. Encore, à présent, quand il voit ses enfants, adultes, épanouis et heureux, il ne se sent aucune responsabilité dans leur maturité et leur bonheur. À ses yeux, le mérite, la gloire n'en reviennent qu'à sa femme, qui les a portés, et mis au monde, au prix de douleurs qu'il n'a jamais eu l'impression de savoir soulager, qu'il n'a jamais pu partager. S'il prend des cachets le soir, c'est pour se reposer un peu et être présentable le lendemain. Geneviève a besoin de sa présence, de sa force. Même s'il ne peut la lui donner, il a à cœur de se montrer vaillant. Il s'applique à manger solidement, à s'habiller avec soin, à se parfumer. Quand il arrive à l'hôpital pour la visite quotidienne, il faut qu'il offre une image rassurante et fiable. S'il s'écoutait, il ne s'alimenterait plus, il ne dormirait plus, ne se laverait pas. S'il s'écoutait, il se coucherait à côté de sa femme, prendrait dans sa main la pauvre main décharnée de la mourante et s'abandonnerait avec elle au caprice de la faucheuse cruelle, qui rôde aux abords du lit blanc et s'amuse à toujours différer sa visite.

Il n'a pas encore ouvert les yeux qu'il a déjà, lourde sur ses paupières et dans son cœur, la conscience de toute cette détresse. De cette attente inhumaine, affreuse, que ne peuple plus aucune espérance. Au moins, quand Geneviève accouchait, on savait que le tunnel aurait une fin heureuse, qu'au bout la lumière inonderait leurs jours d'un bonheur supplémentaire. Mais aujourd'hui, Geneviève n'accouche

que de sa propre mort, et la noirceur des heures qu'ils vivent ne débouchera que sur une noirceur plus profonde, l'obscurité d'une tombe et le vide d'un gouffre...

Il s'est levé avec des raideurs de centenaire. Il a procédé à tous ses rites matinaux, sans rien oublier, même pas l'eau de toilette que Geneviève aimait bien. L'imparfait est de mise, il ne sait pas si elle est encore apte à reconnaître son parfum, à l'apprécier. Il faut dire qu'avec la blouse qu'on lui fait endosser, et le sas désinfectant qu'on l'oblige à traverser, il doit plutôt sentir l'hôpital quand il arrive près d'elle. Et puis ce bonnet ridicule qu'il doit porter, cette charlotte de douche qui le déguise en vieille commère, ces chaussons de nylon aseptisé !... Ah ! Il faut du courage, il faut de l'opiniâtreté pour prétendre se sauvegarder, malgré le protocole imbécile, une apparence de mari coquet et robuste ! Et puisqu'il n'y a plus d'espoir, pourquoi toutes ces contraintes, ces précautions ? À quoi bon gâcher les derniers moments, les empeser, les dénaturer, les marquer d'un sceau absurde

et laid, à quoi bon faire semblant de penser qu'il pourrait la contaminer, la rendre plus malade, plus faible encore ? Elle n'a droit ni aux fleurs ni aux menus cadeaux dont il voudrait l'entourer, la pièce stérile où elle agonise est un frigo blanc, un purgatoire sans âme ni vie, une antichambre glaciale qu'on aborde en fantôme, ayant laissé, sur ordre strict de l'équipe médicale, son apparence humaine au vestiaire, comme si, déjà, on touchait, par contagion, l'autre rive, comme si on allait faire une petite virée à la frontière de l'au-delà... Il y a dans le cœur de Lucien une rage terne et accablée, une colère

muette, proche de la haine. Les médecins sont des gourous impitoyables qui le condamnent à l'inutilité. Rien ne lui pèse autant que d'arriver auprès de son amour martyrisé les mains vides, et travesti en labo-rantin grotesque. S'il pouvait acheter un magazine, des fruits, des chocolats, une belle chemise de nuit, la quête en occuperait le reste de sa matinée et mobiliserait ses pensées vers de pauvres semblants de buts. Mais Geneviève ne lit plus, ne mange presque plus, d'ailleurs elle n'a droit qu'aux objets stérilisés de l'hôpital, à la chemise sans grâce, ouverte dans le dos, qu'on passe aux opérés. Même les photos de leur petit-fils Guillaume, de leur petite-fille Adeline, il n'a pas pu les introduire dans la bulle hermétique où Geneviève s'étirole, elles étaient susceptibles de transporter des microbes, et impropres à la stérilisation...

La sonnerie du téléphone l'arrache à ses pensées.

— Allô, Papa? Tu vas à l'hôpital, bien sûr, aujourd'hui ? Ne rentre pas trop tard, hein, tu sais qu'on t'attend !... Mais... Parce que c'est Noël ! Tu viens manger avec nous, ce soir ! Tu ne t'en souvenais plus?...

Non, parole, il avait complètement oublié ! Noël ! Ça alors ! Depuis que Geneviève est entrée dans ce service de soins intensifs, il a complètement perdu la notion du temps. Il n'a pas vu passer les jours, la saison. Son horloge personnelle se limite à quelques points de repère monotones et moroses. Le matin, c'est la pénible mise en route, les retrouvailles avec l'obsédant souci du martyr sans fin de son amour. La toilette longue et soignée. Le déjeuner écoeurant mais indispensable. Puis le trajet en voiture jusqu'à

l'hôpital. Le rituel de désinfection, de protection... Après il passe de longues heures près de Geneviève, à la regarder sombrer dans des sommeils qui ressemblent à des abandons, à des bouderies, à des pannes, à des noyades, jamais à du repos. D lui tient la main. Il lui murmure des mots tendres. Parfois, elle hoche un peu la tête, il a même droit à un regard ou deux un peu moins vides quand ça ne va

pas trop mal. On le chasse plusieurs fois dans l'après-midi, pour des soins. Il en profite pour aller pisser. Quand il revient, il repasse le filtre à microbes, observe la pause dans le sas, enfle une nouvelle blouse, une nouvelle charlotte, de nouveaux chaussons. Au début, les infirmières voyaient d'un sale œil qu'il s'attarde autant, qu'il revienne auprès de la malade après chaque soin, qu'il utilise du matériel frais trois ou quatre fois dans la journée. Mais il a tenu bon... On n'allait pas lui rogner les derniers moments à écouter respirer Geneviève, à chercher ses yeux et un peu de lumière au fond de son regard déjà enfui... Quand vient le soir, il s'arrache à la gisante avec le tragique et contradictoire espoir de la revoir le lendemain, et de ne plus la revoir. Il rentre plombé par sa terrible et vaine faction. Il ne dîne pas. Il se bourre d'anxiolytiques, de somnifères. Mais il laisse les deux téléphones, le fixe sans fil et le portable, près de lui, sur la table de nuit, et il vérifie trois fois, avant de sombrer, qu'ils sont bien chargés et opérationnels...

Alors Noël... Vraiment, Noël, il allait passer à côté en plein ! Sans doute que dans les rues traversées, dans les magasins hâtivement visités, dans l'hôpital lui-même, il y avait des signes, des jalons, des sapins, des lumières, toute la verroterie, la quincaillerie

ordinaire qu'on ressort pour les fêtes, mais lui, voyageur zombie, habité tout entier d'un énorme et omniprésent souci, n'avait rien remarqué.

Dire qu'à Noël dernier, il lui avait apporté des huîtres et des gâteaux, du Champagne ! Et un joli bouquet scintillant. Et il avait pu partager avec elle un gentil petit réveillon. Le service était moins strict, deux étages en dessous, et elle, bien moins malade. Cette année... Cette année il n'y avait rien, ni huîtres, ni bouquet, ni rien. Elle ne saura même pas que c'est Noël. Ils leur auront pris jusqu'à ça, les frénétiques de l'asepsie, leur dernier Noël ensemble... Lucien n'en finit plus de nouer ses lacets. Et quand il les a noués, il les dénoue machinalement pour recommencer. Non, il ne va pas se laisser ligoter comme ça, se laisser confisquer Noël ! Elle adore Noël, Geneviève. Tous ses fastes, toutes ses candeurs... Dans sa chambre, l'année dernière, un infirmier était passé, déguisé en Père Noël. Ça l'avait distraite, un peu émue, aussi. Elle avait dit : « J'aimerais bien vous revoir l'année prochaine ! », et lui avait répondu : « Je ne vous le souhaite pas, vous serez sûrement sortie, d'ici là ! » Alors, par jeu, elle s'était indignée : « Vous n'êtes donc pas le vrai Père Noël ? Vous appartenez à l'hôpital ? Vous êtes un imposteur, alors ? » L'infirmier en riant avait accepté deux doigts de Champagne... Lucien n'avait pas eu conscience de son bonheur. Pas formulé une seule prière pour que

ce petit instant de grâce s'éternise... Maintenant, il se trouve pitoyable, penché sur ses godasses qu'il ne se décide pas à attacher... L'embarras le ralentit, la perplexité le fige. Qu'est-ce qu'il pourrait faire pour marquer la fête ? Quel sym-

bole clandestin de Noël introduire dans l'aquarium interdit, quel signe à la fois éloquent et suffisamment discret pour franchir le barrage des cerbères de la stérilisation ? Il revoit certains de leurs réveillons, ce Noël à New York, tiens ! Il y a presque trente ans : Geneviève très belle dans sa robe de soirée, et ce mambo qu'ils avaient dansé, *Rudolf the Red Nosed Reindeer*, le petit renne au nez rouge... Depuis, la chanson était devenue pour un temps leur chanson fétiche. Ils avaient acheté le disque, l'avaient écouté plusieurs Noëls de suite. Puis avaient fini par l'oublier... Tout doucement, avec les notes et la mélodie qu'il se fredonne, l'idée lui vient.

*

* *

Ses préparatifs l'amuse, c'est déjà ça. Il rit tout seul dans la salle de bains en maniant le rasoir et les feutres épais chipés dans le pot à crayons de Geneviève. Sûr qu'elle dessine mieux que lui, mais enfin, si on n'est pas trop difficile, on voit de quoi il retourne... Pour le rouge, c'est plus compliqué. Trois bonnes couches de mercurochrome suffisent à peine à colorer durablement l'acteur de la prestation qu'il envisage. À la quatrième, il se regarde dans la glace, séduit, convaincu. L'ensemble est potable...

Il a apporté la chanson chez le disquaire, qui la lui a enregistrée sur une toute petite cassette de baladeur. Il a acheté l'appareil, un double écouteur, est reparti avec le tout qui tient à l'aise dans sa poche.

Il arrive plus tard que d'habitude à l'hôpital, parce que sa course chez le disquaire lui a pris du temps, et aussi parce que ça l'arrange. En fin d'après-midi, il y a un laps de temps plus conséquent entre deux soins.

Il entre dans la chambre sur ses semelles bruissantes de leur emballage nylon. Geneviève est renversée sur l'oreiller, paupières closes. Elle respire fort. Elle est branchée par un tuyau de plus que d'habitude qui immobilise son bras ordinairement libre. Il s'approche, reste à la regarder plusieurs minutes. Du fond de son absence, sans ouvrir les yeux, elle articule péniblement :

— J'ai cru que tu ne viendrais pas...

Elle a donc conscience de son retard ? Elle l'attendait, elle a

instinctivement trouvé l'attente plus longue qu'à l'ordinaire, c'est une bonne nouvelle pour Lucien, qui la croyait déconnectée des repères chronologiques. Il prend sa main :

— Je suis venu plus tard pour rester plus long temps ce soir. Parce que, ce soir, c'est Noël !

La main maigre et sèche n'a pas frémi dans la sienne. Geneviève ne semble pas avoir entendu ou compris la réponse de Lucien. Peut-être s'est-elle rendormie. Peut-être ne sait-elle plus ce qu'est Noël ?

Au bout d'un long moment cependant, les lèvres de Geneviève remuent. Lucien colle son oreille au plus près de la source imperceptible du message. Elle l'a senti s'approcher, elle répète sa petite protestation incrédule :

— Noël!... Ici?

Il lui parle tout bas, tout près, comme si ses mots étaient de menus baisers éclatant doucement sur la joue, sous les cheveux clairsemés, dans le cou de sa femme :

— Il n'y a pas d'endroit pour Noël ! C'est partout où on veut, tu sais. Garde les yeux fermés, je t'ai apporté quelque chose. Tu vas voir, ce sera vraiment Noël!

Il coulisse un regard furtif vers les grandes vitres derrière lesquelles passent trop souvent des silhouettes blanches. Difficile d'avoir un peu d'intimité, dans ce bocal. Le baladeur est bien là, tapi dans sa poche. Il l'a passé en fraude, il n'a pas le droit d'introduire le moindre objet dans la bulle septique, même son portefeuille on le lui fait laisser. Pire que s'il visitait une prisonnière. D'ailleurs, c'est ça, Geneviève est prisonnière. Ce soir, grande tentative d'évasion !

Il se place de façon que son corps offre le maximum de rempart à la vue extérieure, déplie délicatement le cordon du premier écouteur, en fixe le petit dispositif dans l'oreille de Geneviève, se munit lui-même du second. Les voilà branchés sur la même longueur d'onde, il actionne la touche *play*. Un tintement de clochettes éclate dans sa tête, joyeux, d'abord sur l'air de *Vive le vent*. Puis les voix jazzy de Sonny Kaye et son orchestre prennent la relève : *Rudolph the red nosed reindeer had a very shiny nose...*, elles remplacées par une clarinette allègre, des trompettes frivoles. Geneviève fronce les sourcils.

— C'est trop fort, ma chérie ?

Elle ne répond pas, mais ses doigts s'agitent dans la main de Lucien,

d'abord insensiblement, puis plus vite, plus fermement, jusqu'à marquer la cadence primesautière du mambo naïf. Ses doigts dansent, sur la paume de Lucien, ses doigts frétilent, ses doigts vivent, ils exécutent de petits sauts, de minuscules

figures chorégraphiques, tout un ballet lilliputien et merveilleux, comme si l'ultime et minuscule souffle d'existence de Geneviève s'était réfugié là, dans ses phalanges exsangues... Quand la musique s'arrête, Lucien est si bouleversé que les larmes lui viennent, et, au lieu de profiter de l'aubaine, de prolonger l'instant, d'actionner la touche *repeat*, et de danser avec Geneviève, doigts mêlés, paumes abouchées ; ce mambo magique pour mains amoureuses, il ôte l'écouteur de l'oreille de sa femme, et, à la place, y verse une plainte idiote qui frôle le sanglot :

— Oh ! Mon amour ! Je voudrais tant prendre ton mal !

Comme réveillée désormais par la musique, la main de Geneviève réagit instantanément, se crispe. Et ses lèvres aussi. Son nez, son front, tout son visage se concentre pour une riposte claire où elle jette l'ensemble de ses forces jusque-là économisées.

— Tais-toi ! Laisse-moi me bagarrer toute seule. Contente-toi de m'attendre. Tu n'as jamais su... La patience et toi... Quand j'accouchais... Tu te rapelles ?... C'était... mon affaire, et tu piaffais... Et l'amour... Quand on faisait l'amour... Je peux te le dire maintenant. Tu ne savais pas attendre !... Pas assez !

Lucien a redressé la tête, alarmé par un doute. Elle délire peut-être... Elle a gardé les yeux clos, elle doit rêver à haute voix... Mais la main dans la sienne scande avec une étrange énergie les mots qu'elle prononce. Elle n'a jamais tant parlé à la fois depuis des semaines, peut-être des mois... Cette sorte de résurrection dévaste soudain Lucien d'une frousse incontrôlable, il pense à tout ce qu'on raconte, du

chant du cygne, du mieux de la fin, et, sans réfléchir, follement, il se jette sur elle, couche sa tête sur sa poitrine comme s'il voulait traquer le dernier battement de son cœur et laisse libre cours à son émotion dans un brame spontané que ne module aucun souci du ridicule.

— Geneviève, si tu meurs, je veux mourir avec toi !

Elle a dégagé sa main qu'il retenait encore, l'a posée sur sa tête, et le bonnet de douche a fait un bruit de polyamide froissée.

— Je n'ai pas du tout l'intention de mourir,

Lucien. Je lutte. Il faut me faire confiance... Remets-moi la musique !

Ils l'ont écoutée comme la première fois, mieux que la première fois, en mélangeant leurs doigts. Leurs yeux ne se cherchaient pas, pareillement fermés, et concentrés sur le beau souvenir de ce Noël new-yorkais, qui avait été leur voyage de noces.

— Tu te souviens ? commence Lucien.

— Oui... Les rennes...

— Oui, la petite patinoire au milieu de la piste, avec des types déguisés en rennes qui dansaient.

— C'était drôle, dit-elle. Sans la regarder, il sait qu'elle sourit. C'est le moment du deuxième cadeau.

— Je t'en ai apporté un, dit Lucien, à nouveau penché sur elle en chuchotant comme un conspirateur.

— Un quoi ?

— Un renne ! Un renne au nez rouge !

*

* *

Elle a demandé, d'une voix presque claire :

— Donne-moi mes lunettes !

Elle n'en croyait pas ses yeux. Et lui, ravi de son effet, debout, dos à la grande vitre principale, qui s'exhibait comme un gosse farceur, la blouse remontée, le pantalon baissé,

— Tu n'as pas fait ça ? a-t-elle demandé, juste avant de rire.

Parce qu'elle a ri, c'est sûr, archisûr, il peut le jurer. Pas à grand éclat, non, elle n'aurait pas eu la force, mais un petit rire roucoulé de jeune fille, son petit rire qui fait semblant de se scandaliser, son petit rire de quand il la lutinait, au lit, et qu'elle consentait déjà tout en tâchant de se défendre. Il hoche la tête, content de lui :

— Si ! Je l'ai fait ! C'est Noël, ma chérie ! Je te présente Rudolf !

La chose vaut vraiment le coup d'œil. Sur son bas-ventre presque glabre, il n'a laissé qu'une touffe de poils pour figurer un embryon de crinière, il a dessiné au feutre deux oreilles épanouies, une ramure éloquente, de larges yeux bordés de cils généreux. Et le nez... Oh ! Le

nez,...

— Comment tu l'as peint ? s'intéresse Geneviève.

— Mercurochrome !

Elle rit encore. C'est le plus beau Noël de toute la vie de Lucien.

Maintenant, elle regarde vers les vitres, et il croit lire dans son regard plus vif la naissance d'une tentation.

— Il m'inviterait à danser, monsieur Rudolf?

L'affaire a été délicate. Il a fallu fermer les

robinets des deux goutte-à-goutte, et débrancher les

tuyaux des cathéters en place. Geneviève, qui n'avait jamais paru réaliser les soins qu'on lui prodiguait, savait très bien faire. Après, la mettre debout a consisté en un challenge plus trapu. Et ses pantoufles avaient disparu, à force d'inutilité...

Il l'a trouvée petite, toute petite et si légère. Il a refermé les bras sur elle, en prenant soin de bien croiser dans son dos la chemise ouverte pour qu'elle n'ait pas froid. Il a prévenu aussi :

— Je ne peux pas danser avec le pantalon aux genoux. Je suis obligé de planquer monsieur Rudolf.

— Je sais qu'il est là, c'est le principal, a dit Geneviève.

Ils ont remis le baladeur en marche, chacun un écouteur, et le petit moteur au milieu d'eux, dans la poche de Lucien, comme un seul cœur pour deux. Elle avait le vertige. Elle a posé ses pieds nus sur les chaussons nylon de son grand bêta de renne, et il a esquissé les pas précautionneux du mambo miraculeux. Sous sa bouche, les mèches appauvries de Geneviève sentaient la teinture d'iode.

— Tu sens bon, toi, lui a-t-elle déclaré, d'en bas.

Une grande bouffée de tendresse a envahi Lucien,

il a serré sa merveilleuse petite femme à l'étouffer.

— Ma Brindille !

C'était un vieux, vieux mot de leurs premières années. Déjà, à l'époque, il avait peur de la casser. Il a passé sa main droite sous la chemise ouverte, dans le dos de Geneviève. Sa peau était douce, comme avant, et ses fesses existaient toujours, même discrètement.

— Dis donc... a soupiré la Brindille, plaquée contre lui, et à bout de force.

— Oui, mon amour, a-t-il reconnu.

— Ce renne, il s'appelle Rudolf ou Pinocchio ?...

— Il est fou de toi, ce renne, ma Brindille ! S'il s'écoutait...

— Non, non. Attends ! Qu'il attende ! Attendez-moi... Bientôt ! Mais là, recouche-moi, Lucien, je vais m'évanouir.

*

* *

Le plus beau Noël de sa vie ! Parce que, une fois recouchée et bordée, elle souriait encore, la Brindille, avec sa petite figure jaune et aiguë comme un citron, et tellement d'amour dans ses yeux fatigués... Il lui a dit :

— Je vais te laisser ma chérie, je mange chez Sissi, ce soir. Demain, nous viendrons te voir à tour de rôle.

Elle a supplié :

— Oh ! Avant de partir, je t'en prie, remontre-le moi !

Le clou de Noël, ça été là. H a une fois de plus remonté la blouse blanche, ouvert son pantalon. Le vêtement est tombé sur ses genoux, avec le caleçon. Et il s'est mis à se tortiller en chantant *Rudolf the red nosed reindeer... had a very shiny nose...* Et Geneviève cette fois, a vraiment, vraiment éclaté de rire, d'un beau rire franc et généreux, qui mouillait ses yeux, soulevait sa poitrine, débordait sa gorge en cascades fraîches. Lui, au comble de la gratitude et du bonheur, en rajoutait, ondoyait des hanches, imprimait au nez de Rudolf des balancements de

métronome, sans remarquer l'infirmière qui le contemplait, ahurie, du pas de la porte. Geneviève, elle, l'avait très bien vue entrer, et se régala du double spectacle de l'exhibition de l'un et de la surprise effarée de l'autre...

Quand Lucien quitta l'hôpital, Noël carillonnait dans sa tête, sur l'air de *Rudolf le p'tit renne au nez rouge*, rythmé par les magnifiques coups de cymbale du rire de sa Brindille... Chez Sissi, l'ambiance était

au bonheur également.

— Joyeux Noël, Papa ! lui dit sa fille. Adeline a fait ce soir ses premiers pas !

— Ta mère aussi, répondit-il.

MON BEAU SAPIN

Le docteur Falcon était un salopard et un tordu. Et il le savait. Ça lui plaisait de se dire : « Je suis un salopard et un tordu ». C'était par là que commençait le rituel, cette profession de foi *in petto*. Tout de suite, il bandait. La patiente était sur la table, devant lui, grande ouverte. Il avait sous les yeux, sous le nez, le moindre repli de sa vulve écarquillée, il aurait pu observer des heures les moirures concentriques de ses muqueuses offertes, leurs tons variables, rouge violacé ou rose plus carmin, de chiffonnades charcutières, ça l'aurait laissé de bois. Mais il suffisait qu'il se dise : « Je suis un salopard et un tordu », et c'était parti. Une gaule à déchirer sa blouse. Heureusement, il était assis sur son tabouret plus bas que la table, et le relief extravagant qu'il devait à son credo intérieur demeurait clandestin. Après, il fallait aller vite, très vite. Pour deux raisons. D'abord l'urgence de son élan, qu'il n'était pas sûr de pouvoir différer au-delà des quelques minutes qu'il avait toujours mises à se satisfaire. Et puis la dose qu'il administrait à sa victime devait, par mesure de prudence, se réduire au minimum. Quelques millilitres

d'anesthésique dans la seringue entraînaient une inconscience si brève qu'aucune patiente, jusque-là, n'avait paru s'en apercevoir...

Bien sûr, il ne violait pas toutes celles qui montaient sur la table ! Il ne les choisissait pas non plus. L'impulsion qui lui venait était capricieuse, sans relation avec la bonne femme ni avec un quelconque rythme personnel. Il pouvait rester des semaines sans procéder au cérémonial, et céder deux fois à son appel dans la même journée. C'était absolument incontrôlable, et il n'y avait aucun signe précurseur. Certaines patientes qu'il suivait y avaient eu droit une fois, d'autres deux ou trois, d'autres encore, pas du tout ! Rien dans leur dossier, dans leurs façons, dans leur discours, dans leur apparence, ne laissait présager le déclic erratique et absurde qui pouvait se produire dès qu'un examen commençait. « Je suis un salopard et un tordu ». La petite phrase lui explosait dans la tête, incongrûment, et c'en était fait. Il triquait comme un âne, jusqu'à la douleur. Alors il déclarait :

— Hum Hum !... Je vais devoir un peu insister sur votre col, madame, j'ai peur que ça ne soit douloureux. À moins d'une anesthésie locale ! Je pique à peine, vous ne sentirez rien, rien du tout.

Il ne leur laissait pas le choix, armait la seringue avec diligence, leur plantait l'aiguille dans le périnée, n'avait qu'à tendre le bras pour attraper, à portée de main, un préservatif dans la boîte. Il s'encapuchonnait la queue avec une dextérité et une célérité dignes d'un prestidigitateur, de son doigt ganté, il lubrifiait le trou du cul de l'endormie, se levait, se hissait à la bonne hauteur et l'enfilait à fond. Les spasmes arrivaient tout de suite, il pantelait comme un guignol

électrocuté entre les cuisses de sa proie inconsciente, se retirait, s'arrachait la capote pleine, la roulait en boule, s'en débarrassait dans la poubelle métallique et avait juste le temps de se rajuster que la patiente revenait à elle sans se rendre compte de sa brève absence.

Cela durait depuis plusieurs années. Pas depuis ses débuts dans la carrière, cependant. Mais il n'aurait pas su dire à quelle date exacte remontait le premier de ses viols ni comment l'idée lui en était venue ; aucun facteur déclenchant dans sa vie privée, aucun traumatisme, aucune lassitude non plus, aucune obsession pour la sodomie, aucun dégoût pour la baise bien classique, il honorait sa femme raisonnablement, lui faisait le broute-minou dans les grandes occasions, s'il avait quelque chose à se faire pardonner par exemple, et, dans le cas inverse, si c'était elle qui cherchait la réconciliation, elle se laissait prendre par-derrière sans trop de façons. Il en tirait une satisfaction convenable, sans commune mesure avec la tornade éclair qui lui illuminait le scrotum quand il forçait une patiente. Il lui avait fallu du temps pour admettre l'importance et même la nécessité de la petite phrase, véritable sésame de son désir et de son plaisir : « Je suis un salopard et un tordu » qui résonnait dans sa tête avant la ruée frauduleuse. Il avait essayé avec Christiane : « Je suis un salopard et un tordu. » Ça ne lui avait fait aucun effet, il était demeuré mou et sceptique, et pas plus motivé que ça par l'idée d'une enculade conjugale ni même d'un radada plus ordinaire.

Il avait réfléchi, moins tourmenté qu'intrigué par le drôle de mécanisme qu'il subissait plutôt qu'il

ne le gouvernait. Il lui était apparu que sans doute la clandestinité et l'interdit entraient de façon conséquente dans son exaltation et galvanisaient ses pulsions. Mais sur qui, comment, appesantir son observation ? Ces instants fulgurants, vécus à leur insu avec les patientes, ne suffisaient pas à une étude méthodique du processus. Il

ne pouvait pas, ne s'en sentait ni le courage ni l'envie, violer quelqu'un (quelqu'une) de plus durablement endormi à la faveur d'une opération, peut-être, et encore moins quelqu'un de conscient.

C'est alors qu'il pensa à Cyril.

Cyril était un adorable petit caniche qu'il avait offert à ses enfants. La bestiole présentait pour son expérience de multiples avantages : elle était munie d'un anus, ce qui lui semblait être une condition *sine qua non* pour lui inspirer l'impulsion qu'il voulait analyser, mais aussi point n'était besoin de l'endormir, le test pouvait se prolonger, se répéter, Cyril n'irait pas se plaindre. De plus, il manifestait en toute circonstance une docilité idéale et une totale inaptitude à l'agressivité.

Un week-end où sa femme et ses enfants étaient absents offrit à Falcon l'opportunité de son essai. Pour mieux recréer les circonstances habituelles de ses emportements, il amena Cyril au cabinet, l'installa sur la table, l'y maintint de quelques caresses et paroles gentilles, tout en lui lorgnant la pastille. Cyril, inconscient du sort qui l'attendait, remuait amicalement sa petite queue, sous laquelle l'œillet froncé de son trou de cul, innocemment exposé, semblait appeler au crime.

Une donnée de taille cependant faussait l'expérimentation, c'est qu'elle était délibérément organisée. Pour Falcon, le fait d'attendre que la petite phrase catalyseur de pulsion s'impose à lui était déjà une tricherie, et il avait beau essayer de n'y pas penser, de tourner autour sans la cerner plus directement, sans la prononcer intérieurement, refuser de se la formuler était déjà une formulation...

Tant bien que mal, il finit par s'entendre penser, pas si spontanément qu'il l'eût souhaité mais avec une louable conviction : « Je suis un salopard et un tordu ». Le principe du réflexe conditionné joua et il sentit son sexe réagir. Il lui fallut de l'organisation pour tout gérer à la fois : continuer de caresser Cyril, se caparaçonner pour l'abordage et oindre l'orifice du toutou, car pour être un salopard et un tordu, Falcon n'en était pas moins humain. Comme il disposait de plus de temps, il fut plus maladroit. Et l'introduction s'avéra assez hésitante. Cyril, étonné, tâchait de se retourner, et poussait de petits jappements, et lui, impressionné malgré tout, ne trouvait pas l'enthousiasme nécessaire pour embrocher l'animal d'un seul et profond coup de plantoir. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois, Cyril se plaignait plus fort, finalement, il réussit à l'enfiler à fond, mais la victoire fut de courte durée, parce qu'il débanda illico sans l'ombre d'un orgasme. Cyril, qui tricotait follement des pattes avant, finit par trouver dans une reptation suprême la force de lui échapper, et Falcon fut éjecté dans un « plop » sans gloire qui libéra la bête mais confisqua

au passage le préservatif.

Abasourdi, il considéra un instant sa bite ramollie, ratatinée et toute nue, puis se mit en devoir de rat-

traper Cyril qui avait sauté à terre et s'ébrouait comme après un bain.

Il dut rendormir pour lui fouiller le trou de balle, en pure perte. À croire que le cabot avait digéré le latex fugeur. Il usa de son spéculum, de forceps, de pinces, aventura un, deux, trois doigts, scruta, tâta, palpa, sonda, il ne retrouva pas la facétieuse gabardine.

L'heure avançait, le derrière de Cyril commençait à accuser l'inflammation due à ses recherches fastidieuses. .. Il fallut renoncer, piquer une nouvelle fois le chien pour le ranimer, et l'embarquer encore tout chancelant, pour le déposer dans son panier avant le retour des gosses. Mais comme il le tenait sous son bras tandis qu'il fermait la porte du cabinet à clef, Cyril s'échappa, dévala l'escalier, profita du passage d'un habitant de l'immeuble pour franchir le seuil du hall et disparut dans la rue... Cette fuite, absolument inédite dans la vie de l'animal, en disait long sur son ressenti...

Quand la SPA téléphona pur dire qu'il avait été retrouvé, par chance, Falcon était seul à la maison. Il n'eut pas le courage de revoir l'animal, d'affronter son regard.

— Non dit-il, je ne le reprends pas. Gardez-le, proposez-le à l'adoption. Il s'est enfui parce que ma femme le maltraite... D'ailleurs... vous n'avez rien trouvé sur lui ? Des coups, des plaies, des traces suspectes ?...

On lui affirma qu'il semblait bien portant, hormis une difficulté flagrante à l'exonération.

— C'est un conditionnement, dit Falcon. Ma femme l'a battu une fois ou deux parce qu'il s'était oublié sur le tapis...

Ce salopard et tordu de Falcon formula quelques prières pour que la pauvre bestiole finisse par expulser l'encombrant souvenir de son lamentable dérapage, ou du moins, qu'elle ne déclare jamais d'infection, d'occlusion ou autre conséquence possible de son aveugle et égoïste expérience.

Et ce salopard et tordu de Falcon commença, doucement, à développer, en souvenir des sévices imposés à Cyril, une culpabilité

qu'il n'avait jamais ressentie à l'égard de ses patientes abusées.

Partant, pendant quelque temps, il n'éprouva plus la fautive impulsion qui le précipitait sur l'anesthésiant et la boîte de capotes, et il exerça son art avec une conscience, un soin, un dévouement qui cherchaient, sans qu'il se l'avouât, à racheter son ignominie zoophile.

Et puis un jour, malgré lui, il entendit la maudite phrase résonner dans sa tête : « Je suis un salopard et un tordu ». Mais au lieu de paraître une revendication provocante et glorieuse, elle n'était plus qu'un aveu misérable, émis sur le ton de la repentance la plus contrite... Plus rien d'allègre, de joyeux, d'insolent dans le credo, seulement un constat désolé et très morne... N'empêche qu'il banda, avec une ferveur qui lui arracha presque un cri. Madame Blisson souleva la tête, il vit son visage inquiet entre ses genoux ouverts :

— Quelque chose ne va pas ?

— Rien de grave, madame, dit-il, mais je vais appuyer sur votre col. Donc, je l'endors un peu...

Il piqua, se houssa la bite, graissa le trou ; entra. Mais au lieu de l'explosion attendue, c'est une affreuse tristesse qui lui plomba le ventre. Il venait

de revoir Cyril, sa tête tournée vers lui, ses yeux éplorés, ses gémissements... Le drame se noua en une fraction de seconde : il perdit sa foi, sa vigueur et la capote du même coup. Eu égard à la dose minimale d'anesthésiant administré, la patiente, déjà, reprenait la parole :

— Alors ? Qu'est-ce qu'il a mon col ?

Il dut la laisser se relever sans rien tenter pour lui arracher la preuve de son crime... Elle repartit donc, le rectum chargé, à son insu, d'un petit sac de caoutchouc intrus, et laissa en échange, sur le cœur du docteur, l'énorme poids d'une noire inquiétude.

* * *

Les choses virèrent à la tragédie, bien sûr, mais par des voies que nul n'aurait soupçonnées.

La patiente, colporteuse involontaire d'une capote demeurée vide, ne s'en trouva pas plus mal que ça. Simplement, le lendemain, après son café matinal et la selle qui ne manquait pas de le ponctuer, car elle était, selon ses propres dires, « réglée comme du papier à musique

», elle revint à la cuisine, attendit que les enfants aient déserté la table du petit déjeuner et s'en prit à son homme :

— Bernard, faut plus qu'on baise quand on est bourrés comme hier soir ! Il va nous arriver des bri coles un de ces quatre ! Et comme il la regardait sans comprendre : Tu m'obliges à te faire des pipes avec la capote, ce qui est déjà franchement dégueulasse, et puis très con, parce qu'on n'en met pas pour le

reste. Et enfin, dangereux, parce que figure-toi que je l'ai avalée sans m'en apercevoir !

Bernard ouvrit des yeux comme des assiettes, péta des lèvres pour signifier qu'elle perdait la boule.

— Oui, mon gars ! Je l'ai avalée ! Et je peux te la montrer, si tu veux ! Je l'ai refaite ce matin !

* * *

Falcon ne pouvait pas savoir que ce qui avait embarrassé et peut-être rendu malade Cyril, avait au contraire déserté sans problème sa victime la plus récente. Une angoisse aux limites du supportable lui nouait les tripes, dès que le téléphone sonnait, au secrétariat du cabinet, il avait des suées, il redoutait qu'on trouve et qu'on ne trouve pas la capote, dans les deux cas, c'était grave, il serait de suite incriminé dans le premier, et seulement plus tard, dans le deuxième, après l'opération en urgence ou la mort de la receleuse. D s'inventait des scénarios horri-fiques à base de péritonite aiguë, d'infection gravis-sime, d'occlusion fatale. Son nom s'étalerait dans le journal, le scandale éclaterait, comme l'intestin de madame Blisson, et il ne pouvait rien faire pour l'éviter. Il ne se voyait pas appeler la patiente et dire : « Revenez me voir, je crois que j'ai oublié par étour-derie une capote dans votre anus... », ni même ne serait-ce que prendre de ses nouvelles, en passant, mine de rien... Ce serait pire qu'un aveu...

On arrivait à Noël, et la secrétaire faisait un sapin dans la salle d'attente. Elle lui demanda son avis sur

le résultat obtenu. C'est à peine s'il eut un regard vers l'arbre avant de répondre, machinalement :

— Oui, oui, très bien...

S'il avait su... S'il avait su que cet arbre signerait son arrêt de mort

!...

* * *

Le cabinet fut cambriolé dans la nuit du 15 au 16 décembre. Des petits rigolos qui forcèrent la porte, s'emparèrent de tout le matériel informatique, et s'amusèrent beaucoup avec les accessoires du docteur. Quand il arriva sur les lieux de son travail au matin du saccage, Falcon n'eut pas d'yeux pour les prises arrachées, les étagères vidées, les pupitres veufs de leurs écrans et claviers, le bureau de la secrétaire vandalisé. La chose qui retint son attention fut ce fléchage au sol, depuis sa table d'examen jusqu'à la salle d'attente : on avait éventré la boîte de préservatifs, sorti chacun de sa petite enveloppe d'aluminium, et tracé un chemin de capotes jusqu'au sapin, qu'on avait largement garni : des caoutchoucs blancs pendaient en abondance à toutes les branches, supplantaient les dorures, masquaient les guirlandes... Un arbre entier de reproches et de menaces ! Falcon crut y lire un marché monstrueux, l'annonce d'un chantage qui anéantirait sa vie.

— Je suis foutu, murmura-t-il, devant le sapin de la honte.

Sa secrétaire, très chagrinée elle-même, pensa que, sous le choc, il ne savait plus relativiser les dommages et hiérarchiser les dégâts. Il pleurait, visible-

ment, parce que certaines boules de Noël avaient été pulvérisées. Elle posa une main amicale sur son bras.

— On en rachètera ! dit-elle. Ça, ce sera vite remplacé !

— Non, répondit-il absurdement. Plus jamais. Plus jamais de capotes !

Le lendemain, on le trouva pendu à une poutre de son grenier. Il portait un grand écriteau autour du cou : *Je suis un salopard et un tordu.*

I'LL BE HOME FOR CHRISTMAS

Ils venaient de déposer Roberte. La nuit était si froide que l'habitable se réchauffait à peine, après un quart d'heure de circulation dans la ville quasiment déserte. Hortense tenait frileusement relevé le col de sa fourrure d'une main et mordillait l'ongle du pouce de son autre main. Toute la soirée, elle avait été ainsi pensive, absente, avec de temps en temps une sorte de sursaut qui la secouait et ramenait ses yeux lointains sur la table disparate. Et puis elle s'était absorbée, aussi, dans la découverte de son nouveau portable, qu'André lui avait offert pour Noël, puisqu'elle se désolait d'avoir perdu l'autre. À présent, elle se taisait et fermait les yeux, mais André savait qu'elle ne dormait pas. Elle laissa échapper un soupir.

— Fatiguée ? lui demanda-t-il.

Sans ouvrir les yeux, elle répondit, morose, sur un ton de regret qui ne lui ressemblait pas.

— Même pas...

— Tu t'es ennuyée ce soir ?

— Sûrement pas autant que toi !

Depuis quelque temps, elle avait changé. Quelque chose d'un peu plus vif, d'un peu plus mordant dans

ses reparties, un rien de révolte permanente. Non. Pas de révolte, le terme était trop fort. Une espèce de réceptivité accrue, avec des réactions déconcertantes. Parfois de longs mutismes, mais André ne la sentait plus si vide que lorsqu'il l'avait rencontrée, à l'époque où elle

parlait peu parce qu'elle n'avait rien à dire ; aujourd'hui, ses silences étaient un langage, il en était sûr, et il n'avait pas encore trouvé le moyen de le décrypter. Parfois aussi, de courtes phrases, surprenantes de sa part par leur fermeté, qui pouvaient aller jusqu'à l'incisif. Il chercha d'abord à lier la conversation, à susciter la confiance.

— Tu te fais du souci pour ta sœur ?

— Oui, dit-elle. Je sens qu'elle va craquer.

— Dépression, tu crois ?

Elle haussa une épaule agacée, comme pour le traiter d'imbécile.

— Mais non ! Craquer... Se faire avoir, se remettre avec Gérard !...

— Et alors ? demanda André. Où est le problème ?

— C'est un couple mal assorti, dit-elle. Et, au bout d'un moment, elle ajouta : Un de plus !

À n'en pas douter, il y avait de l'aigreur dans la remarque d'Hortense. André jugea prudent de ne pas rebondir. Il était tard et la nuit de Noël ne lui semblait pas le moment le plus opportun pour s'aventurer vers des thèmes délicats. U se concentra sur un virage à angle droit compliqué par une voiture mal garée.

— Pourquoi passes-tu par là ? réagit Hortense qui, quelques semaines auparavant, se serait laissé conduire sans l'ombre d'un intérêt pour le trajet, ni d'une curiosité pour ses variantes.

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je fais un saut chez Julien déposer la carabine de Guillaume, pour qu'il la trouve demain sous le sapin. Je n'ai pas eu le temps de la leur apporter avant.

— Pourquoi ne l'as-tu pas confiée à Georgette tout à l'heure ?

André freina, se tourna vers elle. Elle se mordait toujours le pouce, les yeux ouverts à présent et rivés sur le pare-brise. Il ne chercha pas à biaiser, se gara pour aborder plus commodément la question qui semblait la préoccuper.

— Tu l'as vue ? Tu lui as parlé ?

— Non. Oui. Non, je ne l'ai pas vue, oui je lui ai parlé, au téléphone. Comme l'année dernière, comme l'année d'avant, et comme, entre ces trois Noël, quelquefois encore.

— Tu es au courant depuis quand ?

— Depuis le début. J'ai compris le stratagème la première fois, et depuis je reconnais sa voix à tous les coups.

— Et pourquoi ne m'en parles-tu qu'aujourd'hui ?

— Nous sommes un couple étrange, André. Tu le sais. Tout le monde le sait. Et moi la première. Un couple improbable...

Il y avait seulement deux mois, elle n'aurait pas employé ce terme « improbable ». Quel déclic inconnu, quel ressort bizarre ouvrait son être aux subtilités des mots, enrichissait son vocabulaire, conférait à son âme cette lucidité nouvelle ?

— Alors, poursuivit-elle, si ce couple improbable se voit en plus miné par la tromperie...

Il n'avait pas arrêté le moteur, et la voiture se réchauffait agréablement. Mais la main d'Hortense restait glacée sous les doigts d'André.

— Écoute, commença-t-il doucement. Je sais que ça peut sembler difficile à admettre, mais je ne crois pas qu'on puisse appeler ça de la tromperie. Parce que Georgette...

Elle retira sa main de celle de son mari, le regarda avec une intensité presque dure.

— Je ne te parle pas de Georgette, André. Ses petites visites à ton cabinet, c'est de l'usufruit à peu près légitime en somme. Je ne te parle pas non plus des bobards que tu m'as racontés sur ta mère morte en couches... Ça, c'était une élégance pour me faire avaler ton désir de rachat. Non, quand je dis tromperie, je pèse mes mots. Il ne s'agit ni des miettes que tu consens à ton ex ni de mensonges pieux...

— Mais alors, Hortense, qu'est-ce que tu me reproches ?

— Je ne te reproche rien, André. C'est moi qui te trompe.

* * *

Il venait de redémarrer, mais il s'arrêta à peine quelques centaines de mètres plus loin, parce qu'elle se tortillait si fort qu'il crut à un malaise.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas bien ?

Elle avait soulevé son manteau, sa jupe, semblait

vouloir arracher ses sous-vêtements à deux mains. Il pensa qu'elle étouffait sous une ceinture ou un élastique trop serré.

— Je sens que tu ne me crois pas ! dit-elle. Tu ne veux pas me le montrer pour ne pas me blesser. Tu es si délicat, toujours si irréfutable ! Alors, je vais te faire voir quelque chose.

Elle avait passé la main entre ses jambes, qu'elle écartait trivialement. Il se demanda si elle ne perdait pas la tête. Finalement, au bout d'une courte lutte qui lui fit décoller les fesses du siège, bomber le ventre et ouvrir les genoux, elle ramena à la surface le résultat de ses fouilles, qu'elle exhiba sur sa paume dans le clair-obscur de la voiture.

André mit un moment à reconnaître le téléphone portable qu'elle prétendait avoir perdu. Son inquiétude s'accrut. Quelle lubie, quelle névrose l'avait poussée à le cacher ?

— Je ne le cachais pas, dit-elle. J'étais branchée, à l'écoute avec ce truc entre les fesses. Mon amant m'a envoyée des messages toute la soirée, les vibrations m'excitent terriblement, j'ai failli jouir plusieurs fois... Tu vois, André, tu es spécialiste des sensations des femmes, mais je suis sûre que tu n'avais jamais pensé à ça, planquer un portable dans la culotte de tes conquêtes et les chatouiller à dis tance !

Il y avait dans le discours d'Hortense quelque chose de grinçant, de presque méchant. André ne répondit pas, mais la considéra avec une attention, un sérieux qui omettait de se scandaliser. Elle poursuivit :

— C'est pour ça que j'avais besoin d'un deuxième téléphone. Le premier est un récepteur. Avec le deuxième, moi aussi je peux titiller l'autre. Il adore. Lui, il se le met sous les couilles, son vibreur.

Après « improbable », les « couilles » ! Deux registres extrêmes où Hortense ne puisait jamais jusque-là. Décidément, son glossaire s'était enrichi ! Et son langage, comme son attitude, évoluait de façon surprenante... À la faveur de quel genre d'événement ?

En homme de l'art, André fut tenté d'incriminer un problème de santé, un déséquilibre hormonal, une tumeur naissante, ou tout autre cause pathologique susceptible de générer un changement de comportement et une déshinhibition. Comme si elle entendait penser, Hortense ajouta :

— Pardon si je te choque, mais tu ne peux pas savoir à quel point

certains mots me font du bien ! Et ne crois pas que j'ai pris un coup sur la tête ! C'est comme ça depuis... Depuis que je l'ai rencontré.

— Rencontré qui ? demanda André.

— Mais... lui ! Mon amour !

Il s'appliqua à la regarder d'un œil absolument objectif. Elle allait régulièrement chez le coiffeur à présent et arborait un brushing parfait, bien lissé, des mèches savamment colorées. Mais là-dessous, son visage épais gardait ses disgrâces, malgré des efforts de maquillage et le port de lentilles qui avaient remplacé ses grosses lunettes. Quant à son corps, encore alourdi par la fourrure, il n'inspirait guère le rêve d'aventures torrides.

André demanda seulement.

— Et... tu l'as rencontré où ?

Elle avait visiblement très envie d'en parler. Elle se lança dans une confession pour le moins inattendue avec un enthousiasme qui dépassait de loin tous ceux assez pâles qu'elle avait pu manifester jusque-

là. Et André, grand connaisseur des femmes devant l'Étemel, prit la plus belle leçon de toute sa carrière.

*

* *

La plus ébahissante découverte que réservait à Hortense sa nouvelle vie n'avait pas été, contrairement à ce que le naïf orgueil d'André Giroton pouvait lui laisser croire, celle du plaisir. Certes, s'abandonner aux caresses de son mentor, à ses soins et attentions, et profiter de son immense bonne volonté, de son immense savoir-faire, était un bonheur inédit pour elle, et plus qu'inédit, inespéré. Mais elle connut un bonheur bien supérieur encore en réalisant que désormais sa vie ne serait constituée que d'une succession de loisirs. André gagnait suffisamment d'argent pour l'entretenir, lui offrir un bel appartement, les services d'une femme de ménage, de jolies vacances et une kyrielle d'à-côtés plaisants qu'elle n'avait même jamais eu l'idée de désirer. Elle ne se montra cependant pas très exigeante, ne se passionna ni pour les salons de beauté ni pour les magasins de luxe, ne changea sa coiffure et sa garde-robe que lentement et comme à regret. Les petites joies de la gourmandise non plus ne la tentèrent pas au-delà du raisonnable. Lui restait l'oisiveté vraie, à base de grasses matinées et de longues rêveries qu'elle prit peu à peu l'habitude d'alimenter grâce à ce

matériel informatique dont André avait équipé une pièce qu'il lui réservait et qu'il appelait pompeusement « son bureau ». Si quelqu'un n'avait pas besoin de bureau, c'était bien Hortense, qui ne lisait pas, écrivait peu

et manifestait un intérêt plus que modéré pour les occupations intellectuelles. Mais enfin, elle apprit assez vite à domestiquer les appareils sophistiqués qu'on avait mis à sa disposition, et se connecta par jeu sur des sites de rencontres et d'échanges qui lui ouvrirent quelques horizons...

C'est ainsi qu'elle fit la connaissance toute virtuelle de Crépin. Parmi d'autres internautes, ce « Crépin » retint son attention par des propos d'une liberté qui bouscula en elle toutes les retenues dues à une éducation prude, prolongée d'une absence totale d'expérience. D'abord il se présenta sous les traits d'une victime qu'un drame personnel isolait dans une douloureuse quarantaine.

Ma queue est si grosse, écrivait-il, qu'elle n'a jamais pu entrer dans le con d'une femme. J'ai tout essayé, leur graisser la chatte, y aller le plus doucement possible, le bout de mon gland à lui seul leur arrache déjà des cris de souffrance...

Hortense éprouva, à lire les mots «queue», « gland » et « chatte » un étrange frisson. Quant à « con », dont elle ignorait le sens anatomique, il lui procura le double plaisir d'une recherche sémantique et d'une trouvaille troublante. Elle pensa toute la journée à ce Crépin, à son message, et chaque fois qu'elle s'en repassait la teneur, elle éprouvait le délicieux choc de sa pudeur chamboulée, et la suffocation qu'occasionnerait un courant d'air du grand large aux poumons d'une recluse. La fenêtre qui venait de s'entrouvrir sur l'inconnu de cet univers vaste et vivifiant l'attirait si fort qu'elle revint y respirer, et se permit une réponse.

Avez-vous passé des annonces pour trouver chaussure à votre pied ? demanda-t-elle par écran interposé, et, sans réfléchir, elle signa « Cendrillon », Crépin réagit par retour de mail :

Cendrillon, d'abord tu me tutoies, parce que je ne me vois pas parler de ma queue (et de mes couilles aussi, qui vont de pair c'est le cas de le dire, avec le monstre) à quelqu'un qui me dit « vous ». Ensuite, je te l'affirme, oui, j'ai passé des annonces, et j'ai toujours été déçu par des menteuses qui prétendaient avoir un gouffre entre les cuisses, et quand je voulais y carrer mon anaconda, ça minaудait et ça gueulait à la déchirure. Depuis, j'ai renoncé. Des chattes assez voraces pour mon bazooka, il n'y en a pas. J'en ai pris mon parti. Alors je surfe, je tchate, je raconte mon anomalie, et

quand ça intéresse, on échange un peu. Des fois, je me paluche à deux mains, mais je suis obligé de lâcher le clavier. Même comme ça, je trouve le moyen de me sentir frustré : soit je ne me branle qu'à moitié, parce que je ne suis pas aussi surdimensionné de la paume que de la bite, soit je dois arrêter la conversation pour me polir plus complètement le sumo.

Hortense, à son tour, riposta sur-le-champ :

Ce qui t'excite, c'est donc ce que tu écris ? Pas ce que tu lis ? Parce que, pour lire, tu as moins besoin de tes mains. Tu pourrais concilier les deux voluptés, lecture et masturbation...

Réponse de l'invisible suréquipé :

C'est pas souvent qu'on m'adresse des messages dignes d'une bonne pognette. Essaie donc, toi, parle-moi de ta chatte !

*

* *

Ce défi à sa réserve déclencha chez Hortense un fourmillement d'envies contradictoires. Se plaindre à son tour de son propre tourment, tenter de consoler l'autre en lui confiant son infirmité, l'ébahir au contraire d'un mensonge étincelant, se présenter sous les traits d'une croqueuse d'hommes expérimentée ou blasée, entretenir un mystère en choisissant des mots évasifs et abstraits, se déchaîner, à l'abri de l'incognito, et user de vulgarités jusque-là prohibées ?... Elle hésitait au bord de ce choix difficile auquel sa culture et son mode de vie ne l'avaient pas préparée. Même les pratiques délicates et efficaces d'André l'avaient préservée, et tenue loin du verbe, de son emprise magnifique, de son paradoxal pouvoir libérateur. À aucun moment cependant, Hortense n'envisagea qu'elle pouvait garder le silence, ignorer puis oublier son interlocuteur. Un voyage avait commencé, qu'elle entendait mener à son terme et dont elle espérait le bénéfice qu'on attend rituellement d'une initiation, et la métamorphose que promet toute puberté.

Elle faillit taper : *Moi je suis ainsi faite, à la suite d'une grave erreur médicale, que je pourrais sans nul doute accueillir ton anaconda SDF. Mais l'abri que je lui offrirais n'a rien d'un palace, c'est un vaste hangar déglingué sans porte ni volet... Et je peux te jurer que je ne hurlerais pas de douleur sous l'invasion, car je ne sentirais absolument rien, je suis totalement frigide de ce côté-là du bâtiment, totalement et irrémédiablement insensible. Moi, si je veux*

avoir des sensations, c'est par l'entrée des artistes qu'il faut venir me visiter, et ce chemin, même assoupli par mes habitudes, n'est pas pour ta superstar à grosse tête.

Elle relut plusieurs fois son texte libellé au crayon sur une feuille de brouillon. Il lui avait demandé quelques heures de recherche, de piétinement, elle avait gommé, recommencé dix fois. Quand elle estima qu'il avait acquis sa forme définitive, elle savoura une satisfaction inédite. Elle estimait avoir réussi à dire son mal en des termes à la fois sincères et imagés, loin du drame, presque voisins au contraire de l'humour. Mais elle ne se décida pas à l'envoyer. Elle le garda dans un cahier qu'elle inaugura ce jour-là, et dans lequel elle consignerait désormais toutes les réflexions que pouvaient lui inspirer son état. Une grande révolution venait de commencer.

La quête des mots et la découverte de leurs infinis chatoiements occupèrent à partir de là la majeure partie de son temps. Elle se mit à lire tout et n'importe quoi, et surtout les dictionnaires. Mais peu d'articles ou de chapitres lui occasionnaient le frisson ébahi, la secousse délicate éprouvée au déchiffrement du premier message de Crépin. Elle comprit progressivement que la puissance de ses textes n'émanaient pas seulement du type de vocabulaire choisi, du sujet abordé, mais de leur combinaison avec la bouleversante conviction qu'il s'agissait de communications équivoques, dont Fauteur était à la fois vivant, contemporain, et totalement abstrait, presque idéal. À l'affût d'une réponse à laquelle il ne manquerait pas de réagir, donc bien réel, bien ancré dans notre système, mais dépourvu en même temps de contours

nets, de poids, d'épaisseur, de couleur... Un compromis parfait entre la vie et le rêve. Il existait quelque part, prêt à recevoir un signe, mais demeurait inconnu. Et elle, Hortense, lui resterait inconnue de même, sauf à travers ce qu'elle voudrait bien dire, et qui n'avait aucun poids moral, qui n'engageait à rien, qui n'était passible d'aucun jugement, d'aucune sanction... La pesanteur absolue, et la liberté de devenir autre...

Elle opta enfin pour l'ivresse d'un rôle de composition, à inconsciente visée thérapeutique.

* * *

Je veux bien te parler de ma chatte que j'adore regarder de longs moments devant la glace. J'en suis si amoureuse que je ne la prête pas volontiers. D'ailleurs, que les choses soient bien claires tout de suite entre nous : hors de question de tenter un quelconque rapprochement entre ton monstre du Loch Ness et la petite gueule raffinée de ma chérie bouclée ! Un

accident est si vite arrivé, je ne voudrais pas risquer de la défigurer sous les assauts aveugles d'un bélier fou.

Car je suis sûre qu'il en serait fou tout de suite, ton boutoir colossal. Quand je m'installe sur une chaise devant mon armoire et que j'écarte les jambes, voici ce que je vois : d'abord sa crinière. Brune et abondante, une chevelure ondulante d'algues noires qui couvre tout le bas de mon ventre et les deux sillons de mes cuisses. Avec des reflets un peu bleus, des luisances, qui appellent la caresse, et des moutonne-

ments si voluptueux qu'on a envie d'y fourrager à pleins doigts. Ça, c'est l'extérieur; rideaux encore fermés, quand je n'ai ouvert que modérément les cuisses. Si je sépare plus radicalement mes genoux, la mer noire se fissure, et apparaît à peine ma fente rose vif comme un intérieur de pastèque. Il faut que je m'applique beaucoup pour tout offrir à la vue, car j'ai de très grosses lèvres, pulpeuses, charnues et ombragées presque jusqu'à l'intérieur par mon crin dru. De lui-même, mon sexe est aussi hermétique qu'un grain de café. Tu imagines cela ? Les deux côtés noirs, renflés du grain, partagés d'une raie qu'on croirait superficielle ? Voilà à quoi ressemble ma chatte si je ne la force pas à s'entrebâiller. Ma seule gymnastique des jambes n'y suffit pas, je dois y mettre les mains pour distendre les valves de mon coquillage. Les deux mains. Une de chaque côté, avoir une prise bien ferme, comme si j'attrapais un accordéon pour attaquer un morceau. Si j'élargis l'instrument, on voit les soufflets se déplier. À l'intérieur de ces grandes, grosses et grasses lèvres, les petites, à peine plus menues. J'ai l'impression d'être une poupée russe du feuilletage, d'y loger un papillon multiple. Et figure-toi que ce papillon aux ailes lourdes et gorgées possède une particularité très curieuse. Sais-tu ce qu'est une tribade ? Mon papillon fait de moi une tribade par la longueur, l'envergure et la mobilité de sa trompe... As-tu saisi ? Mon clitoris est, proportionnellement, la réplique de ton titan. Et aucun homme, jamais, n'a pu me faire l'amour à cause de cette drôle de queue qui se met à bander éperdument dès que je ressens une émotion sexuelle. Ainsi, devant ma glace, crois-moi, le spec-

tacle de ma propre anatomie me troublant beaucoup, mon orvet rose se dresse d'entre ses courtines dodues, allonge son cou, déplie son capuchon... C'est follement excitant, si toi tu ne peux te branler qu'à deux mains, pour moi les deux doigts qu'on utilise à tenir une cigarette me suffisent, je m'incendie la tige rien qu'en la serrant entre l'index et le majeur, et si je pouvais, crois-moi que j'y porterais la bouche pour en tirer quelques bouffées délirantes... Mais je te le promets, jamais un homme n'a eu ce réflexe, me voyant brandir l'incandescence de ma gauloise personnelle, de la fumer. Au contraire. Ça leur fait peur à ces bêtas, et si l'un d'entre eux, passant outre, a tenté de me chevaucher, le frottement de mon appendice

sur son pelvis effaré a tôt fait de lui flapir l'enthousiasme. Tu admettras que toi et moi sommes un peu jumeaux par ce côté extraordinaire, et du coup antisocial, de notre physiologie. J'espère que la description de mon dard ne t'a pas écoeuré, je me suis laissé emporter, tu m'avais invitée à te parler de ma chatte pour tâcher d'en tirer un profit sensuel, et j'ai l'impression de f avoir plutôt décrit un phénomène de foire. Mais je t'assure que c'est l'animal le plus gentil du monde, je ne t'ai pas encore décrit sa petite bouche douce, inoffensive, toute rouge d'émoi quand on lui chatouille les gencives, et avide comme celle d'un bébé qui tête tout ce qu'on lui présente. Voici donc encore ce que je vois quand j'oblige l'accordéon à une inspiration extrême : l'ovale nacré de mon con tapi sous la trompe du papillon, et qui fait des oh ! naïfs de bambin ébaubi.

Beaucoup plus loin, entre mes fesses, il y a d'autres moirures, mais je t'en toucherai deux mots la prochaine fois, si tu me le demandes. J'espère que je t'ai, sinon émoustillé, du moins intéressé. J'aimerais bien, moi aussi, avoir un portrait détaillé du sumo... Et peut-être de ses petits sœurs.

À bientôt, j'espère.

Cendrillon

Crépin accusa réception du long communiqué qu'il taxa de « roman ». Mais visiblement, le contenu ne lui en avait pas déplu. Le descriptif pittoresque qu'il offrit en retour présentait ses parties génitales avec davantage de détails que la première fois.

Mon sumo est parfaitement cylindrique, du pied à la tête, un vrai lutteur trapu qui n'a pas l'occiput en ogive. Son crâne rond et large présente une crevasse profonde qu'on peut sonder en l'écarquillant entre deux phalanges. J'y ai déjà mis des allumettes, des crayons, des baguettes chinoises. Il mouille pour un rien, je l'appelle « Larme à l'œil ». Au moment où je te parle, il se dresse devant le clavier comme pour participer et ruisselle comme une source. Le filet qui s'en échappe est encore clair quoique gluant. Si je continue à te parler de lui, il va danser comme s'il était monté sur ressort, et il suffira que je lui serre le kiki à deux mains pour qu'il crache. Mon foutre est épais, abondant, plutôt crème que blanc, il sent très fort un mélange d'eau de Javel, d'iode et de fleur de marronnier. J'en ai toujours sur moi une bonne quantité, que je transporte dans des outres taillées pour. Ce sont les « petites sœurs » que tu évoques. Pas les petites sœurs du pauvre, crois-moi. Deux

bonnes grosses frangines ventruées, poilues comme des oursins, et que tu ne tiendrais pas dans une seule de tes menottes, Cendrillon... A toi, fais-moi visiter tes moirures arrière...

Le dialogue avait continué ainsi plusieurs mois. Ses deux auteurs se donnaient la réplique avec un évident bonheur et demeuraient intarissables. Leurs confidences, de plus en plus poussées, concernaient leurs organes, leur façon de jouir, leurs fonctions intimes, leurs fantasmes, mais jamais leurs sentiments, leur entourage, ni leur situation. Puis ils avaient échangé des caresses virtuelles qui les avaient amenés, selon leur propre aveu, à de puissants orgasmes, mais aucun des deux ne manifesta jamais le désir d'une rencontre plus matérielle, et la seule véritable étape charnelle de leur histoire fut cette idée du téléphone porté à même leurs replis secrets et vibrant ses appels malicieux...

La voiture était garée devant chez Julien, où l'on voyait encore de la lumière. Mais André ne se décidait pas à en descendre pour livrer la fameuse carabine. Le long récit d'Hortense n'avait épargné aucun détail, et la révélation de sa métamorphose le tenait là, sidéré, incapable de juger s'il s'agissait d'une magnifique renaissance ou d'un terrible avatar. Ce qui lui échappait surtout, c'était la logique qui avait présidé à l'enchaînement des faits, jusqu'à l'aveu impromptu de ce soir de Noël.

— Pourquoi me racontes-tu tout cela ? demanda-t-il à sa femme. Et pourquoi ce soir ?

— Parce que je n'en peux plus de ma double vie. Parce que ce soir, ce soir de Noël, j'ai réalisé que nous n'étions pas à notre place dans cette fausse famille, avec mes neveux qui se moquent de nous comme de l'an 40, et ma sœur esseulée qui avait aussi atterri là malgré elle. Noël, ce n'est pas cela. Une fête de famille, ce n'est pas cela. Notre comédie à tous les deux a contribué à la mascarade...

— Mais Hortense, tu me parles de vie, de double vie... Tu me parles de fête de famille. Ton... Ton...

— Mon amant ?

— Oui, celui que tu appelles ton amant alors que tu n'as jamais eu l'ombre d'une relation avec lui, c'est un fantôme ! Tu ne peux pas parler de vie avec lui, de famille avec lui ! Tu vas le rencontrer ? Es-tu sûre qu'il te plaira ? Que tu lui plaisas ? Que vous construirez quelque chose ensemble ?

— Mais jamais ! Jamais nous ne nous rencontrerons ! Tu n'as rien compris, André ! Je ne veux pas le rencontrer !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me plaît tel qu'il est, ou n'est pas. Peu importe. Il a sans doute menti, comme moi, dans la présentation de ses attributs, de son corps. Je ne veux pas le découvrir autre que ce qu'il m'a décrit, je ne veux pas me montrer non plus. Notre histoire me va très bien comme ça.

— Hortense ! C'est impensable ! On ne fait pas sa vie avec un correspondant abstrait ! Ce n'est pas épanouissant, ce n'est pas sain, ce n'est pas...

— Toi, tu penses que ce n'est pas épanouissant. Moi, je sais ce qu'il m'apporte, que, malgré tes

bontés, tes générosités, tes attentions, toute ta technique amoureuse, tu ne m'as jamais apporté.

— C'est-à-dire ?

— Le rêve, André ! Les grandes ailes du rêve, le voyage sur ses ailes. Tous ces mots qu'il m'a appris. Même pas appris. Qu'il a débusqués, libérés en moi... Toi, tu avais des mains, une bouche, un sexe, un corps, un vrai beau corps d'homme, sain et bien entretenu, mais pas de mots. Ou alors si... policés. Si aseptisés ! Des mots tendres, des mots poétiques, des mots élégants... Mais ses mots à lui, André...

— D'après ce que tu m'as dit, ce ne sont que des mots vulgaires !

— Ce sont des mots charnus, juteux, des mots pleins, des mots crus, j'en ai besoin. Toi, tu es toujours si parfait !... Si... Même nu, on dirait que tu es habillé. Ton vocabulaire, c'est pareil. Il n'a pas de nudité ! Et ton âme... Ton âme, excuse-moi, André, elle se croit noble, elle se croit grande, tu m'as épousée ainsi, par noblesse et grandeur, mais elle est étriquée. Elle pense plus vulgairement que tu ne parles. Elle proteste : « Ce n'est pas ton amant, parce que tu ne couches pas avec ». Tu vois le paradoxe ? Tu trouves nos mots vulgaires, et tu ne comprends pas la beauté de notre histoire parce que ce n'est pas une coucherie ! Mais le sexe, André, ce n'est pas que la peau. C'est la tête aussi ! Et pour faire jouir la tête, il faut des mots !

André hocha le menton, plusieurs fois, gravement. Assurément, s'il avait su éveiller la chair d'Hortense à force de patience et de délicatesse, un autre avait su éveiller avec des moyens inattendus son esprit... Patience et délicatesse n'étaient plus de mise, non

plus que sollicitude. Un caractère ferme, entier et subtil était né, qui forçait le respect.

— Alors, Hortense ? Que proposes-tu ? Qu'attends-tu de moi ? Que je t'invente des paillardises ? Ou que je m'efface de ton horizon désormais peuplé de virtuelles émotions ?

— Il y a quatre ans, le soir du 24 décembre, tu débarquais chez moi pour constater les dégâts irrémédiables causés par l'intervention de ton hasardeux confrère. Il y a trois ans, le matin de Noël, tu me demandais en mariage. Il y a deux ans, tu m'as fait jouir pour la première fois, l'année dernière, tu m'as offert un ordinateur, un abonnement Internet et des cours particuliers pour savoir en profiter...

— Et cette année, coupa-t-il, oui, je sais, un nouveau téléphone portable... Point d'orgue de la reconstruction, ajouta-t-il sombrement.

— Cette année, je voudrais te faire moi aussi un beau cadeau. Elle montra du doigt les fenêtres éclairées de Julien, derrière lesquelles passaient des silhouettes. Ta place est là-bas, dit-elle. Retournes-y. Je rends à ta femme ce que je n'ai fait qu'emprunter, un peu malgré moi. Je suis sûre qu'elle t'aime assez pour accepter ton retour, et même le bénir. Et toi aussi, je sais qu'elle te manque, que...

Il redressa la tête, vivement.

— Mais toi, Hortense ? Toi ! Que vas-tu devenir ? Tu penses qu'une pension alimentaire et des échanges sur écran suffiront à te faire vivre ?

— Oh ! Arrête, André ! Arrête de te croire indispensable dans mon existence ! Je gagnais ma vie avant de te connaître, tu te souviens ?

— Tu as goûté à la facilité, Hortense. Ce sera dur de reprendre un travail de caissière !

— Mais je ne reprendrai pas un travail de caissière. J'ai trouvé un job qui me plaît beaucoup plus. Hôtesse téléphonique. Tu ne peux pas savoir ce que je m'éclate !

André la considéra. Elle ne mentait pas, une étincelle d'authentique plaisir illuminait son œil.

— Soit ! fit-il. Que dire ? Bonne chance ! Bonne chance sur ta nouvelle route et avec ce... « Crépin » ! Il avait volontairement détaché l'insolite prénom, ostensiblement hésité à sa prononciation.

— Oui, je sais, admit-elle. Crépin, ça fait crétin. Je lui ai même demandé si son pseudo avait un rapport avec la saucisse, tu vois, la crépinette.

— M'étonnerait, dit André sur un ton comique-ment lugubre. La crépinette est une saucisse plate !

Elle rit.

— Il ignore en fait pourquoi il a choisi ce nom. Un truc spontané, comme moi, qui ai signé « Cen-drillon », après lui avoir conseillé de passer une annonce pour trouver chaussure à son pied. Mais depuis, j'ai compris. Le destin ! Parce que Crépin, c'est le patron des cordonniers ! Comme quoi, tu vois, les mots !...

* * *

Hortense avait appelé un taxi pour rentrer seule. André se tenait dans le vestibule de la maison de Julien, gêné comme un collégien. Georgette le considérait avec des yeux surpris, et un sourire radieux.

— Tu ne vas pas entrer une minute ? Guillaume est couché, on pourra poser la carabine sous le sapin !

Il tenait le paquet d'une main. Il avança l'autre, s'empara du poignet de Georgette.

— Georgette ? J'ai eu un doute, ce soir...

— Oui ?

— Je me suis demandé si je n'étais pas toujours un peu trop guindé ?

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas, mon attitude, mes paroles... Par déformation professionnelle, tu vois, toujours décalé, en retrait... Enfin, pas assez spontané.

— Vraiment ? Ce soir ? Tu t'es demandé ça ?

— Oui. Pas assez vulgaire...

Elle pensa sans doute qu'il avait un peu bu. Elle éclata de rire.

— Toi ! Vulgaire !

— Enfin, vulgaire... Paillard, quoi, un peu gaulois, un peu... cochon !

— Qu'est-ce qui te prend ? Elle riait toujours.

— Réponds : Tu aimerais, si ça m'arrivait ?

— Mais tu en es incapable ! Je n' imagine pas une seconde !

— Tu aimerais ?

— Non, André, je détesterais !

Il lâcha la carabine pour la prendre dans ses bras.

— Tu es vraiment la femme de ma vie, Georgette !

Julien les surprit en plein baiser.

— Joyeux Noël, papa ! s'exclama-t-il.

— Oh ! Oui ! Mon fils ! Joyeux, très joyeux Noël !

CHAPITRE 12 OU TROIS ÉPILOGUES

- 1 -

La scène se passe le matin de Noël dans la paille d'une étable.

— Fatiguée, ma chérie ?

— Crevée !

— Mais toujours aussi belle !

— Oh ! Toi... Je te vois venir ! Alors c'est non ! Non et non !

— Une toute petite fois ?...

— Écoute, après la nuit qu'on vient de passer ! J'ai besoin de dormir, moi !

— Tu dormiras mieux après, tu verras !

— Je ne verrai rien du tout, je dors déjà.

— Alors je te prends comme ça, dans ton sommeil, ma belle endormie.

— Arrête ! Arrête de me mordre le cou ! Tu vas me faire un nœud de nerfs !

- Boude pas ton plaisir, ma biche ! Tu adores ça, d'habitude, te faire sauvager les touffes de la nuque !
- Aïe ! Brute ! Je n'ai pas la tête à ça. Tu n'as donc aucun empire sur tes sens ! Aucun respect !
- Respect ? Respect de quoi ?
- Je te signale qu'aujourd'hui, c'est Noël !
- Et alors ? Noël sera toujours la fête de l'amour !
- Ne joue pas sur les mots ! Tu appelles ça de l'amour, toi ?
- Et toi, comment tu appelles ça ? Tu sens, tu sens ce que je frotte sur tes fesses ? Comment tu appelles ça ?
- Chut ! Tu vas Le réveiller !
- Mais non ! Il dort à poings fermés ! Et puis, même s'il nous entend, qu'est-ce que ça peut faire ?
- Ça me gêne beaucoup. J'ai ma pudeur, quand même.
- Alors je fais tout doucement. Hein ? En chuchotant?... Allez, lève-toi, ma biche ! Viens vers moi, de dos ! Tu sais que ça me rend fou... Oui, ton joli cul contre ma hampe ! Trémousse-toi un peu ! Balance tes hanches ! À droite, à gauche, oui, ouvre-toi l'ornière, que je te renifle, que tes fumets montent jusqu'à moi ! Hum ! Rien qu'à l'odeur, je te devine profonde, bien offerte, réceptive ! Tu commences à mouiller, non ? Ne dis pas le contraire, je te connais trop. Je suis en train d'attraper une perche, biquette, un vrai tronc d'arbre, noueux et dur. J'ai la sève qui lance. Tu la veux ? Non ? Pas encore ? Pas prête ? Moi j'explose ! Je vais pas tenir longtemps, tu sais, je vais pas frayer comme ça sur ta croupe brûlante sans te planter mon merrain dans le fourré ! Je...
- Arrête de bramer, on a dit « en chuchotant » !
- C'est plus fort que moi, ma chevrette, tu me fais raire ! J'ai trop envie ! Laisse-moi viander dans tes pâtures !
- Toi et les préliminaires ! Ça n'a jamais été ton fort, c'est tout, tout de suite ! Un ou deux frôlements de l'andouiller, et tu t'imagines que je suis sur orbite...
- Tu veux quoi ? Ma langue ?

— Oui, par exemple, et tes dents aussi, délicatement, si possible. Tu fais le ronge dans mon crin, au bord du trou, tu mâchouilles un peu. J'adore !

— Oh ! Ma salope ! Ce que j'aime tes exigences ! Tu veux que je te broute le lichen, c'est ça ?

— Ben oui...

— Alors demande-le-moi encore, ça m'électrocute les amourettes, de t'entendre délirer.

— Broute-moi le lichen !

— Dis « S'il te plaît » !

— S'il te plaît.

— Avec le ton ! J'ai l'impression que tu récites, là.

— Mum ! Ah ! Aoooh ! Broute-moi le lichen, s'il te plaît ! Tiraille-moi les mousses, à pleines babines, laboure-moi la toundra, avec tes incisives de canasson gourmand, et la steppe, tu me la lèches ? Avec ta grosse langue râpeuse et chaude, chaude, que ça me fait gonfler le terreau et dégorger l'humus !... Tu sens comme mon sillon devient accueillant, t'arrête pas, pas encore, prépare bien le terrain pour le coup de plantoir, j'ai le sous-bois qui fourmille, la glèbe qui t'appelle, la motte qui gonfle...

— Oh ! J'en peux plus là ! Laisse-moi me rem-
bûcher, Bambinette ! J'ai les sacoches qui débordent !
— Tu pars toujours comme un brocard, aussi ! Attends-moi !
— Trop tard, trop tard, tu m'as trop chauffé ! On joue pas comme ça avec le feu, Comète !
— Oh ! Mon cochon ! Je t'avais rien demandé, moi ! J'essaie de me motiver un peu, et total, je suis de la revue !

— T'as pas joui ?

— Non, figure-toi. Tu as oublié quelque chose...

— Ah ! Les coups de sabots sur les reins !... Mais pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Tu es désespérant, Fringant ! Il faut que je te le dise chaque fois ?

— Pourquoi pas ? Tu m'as bien parlé de ta steppe, de ta toundra et je ne sais quoi...

— C'était pour te faire plaisir... Je m'en fous de tout ça. Tout ce que j'aime, c'est que tu me martèles les côtes et les lombaires avec tes sabots.

— Alors, ton exaltation, c'était du chiqué ? Tu simules ?

— Oui!

— Ah ! Ma garce ! Je m'en souviendrai. Tu viens de me décevoir, là. Merci. Pour un cadeau de Noël ! Maintenant, chaque fois que je te grimperai, je penserai que tu bronches pour de faux ! Ça va me la ratatiner, crois-moi. Pour le coup, là, oui, tu seras de la revue.

— Eh bien je m'en tape, tu te la gardes ! J'aurai toujours le vieux pour me fouetter le cul !

— Et après, tu crois qu'il te la mettra ?

— Mais bien sûr ! Et ce ne sera pas la première fois !

— Non ? Tu t'es fait saillir par le vieux shnock ?

— Et comment !

— Mais cette nuit encore tu me jurais...

— Pieux mensonge, mon petit Lapon. Le Père Noël et moi, c'est une histoire qui dure depuis belle lurette !

— Et je suppose que toute la harde est au courant?

— Qu'est-ce que ça peut fiche ?

— Ça fiche que j'ai la ramure qui vient d'en prendre un coup, et que si je sais qu'on sait, je ne pourrai plus relever la tête !...

— Allez ! C'est bien les mâles, ça ! Tu dénonces un problème» un vrai problème conjugal, un problème de fond, et ils ne pensent qu'à leur image. À leur fierté ! À ce qu'on va dire ou penser d'eux.

— « Un problème de couple ». Et voilà les femelles ! Quand elles ont le feu au cul, ça devient de ta faute.

— Tu renies tes responsabilités en plus. Bien sûr ! J'ai le feu, et toi tu ne sais pas te servir d'un extincteur. Mais on ne doit pas le dire ! Chut, silence, top secret ! On encaisse, on ne se plaint pas, on fait semblant : « Merci mon chéri, tu es le plus beau, le plus fort !... »

— Tu parles, « Silence ! Top secret ! ». Faut pas trop vous en demander !

— Quoi ? Tu aurais préféré ne rien savoir ? Tu ne supportes pas que j'attrape le taureau par les cornes ?

— Rajoutes-en !... Non ! ! ! Le vieux ! ! ! Je rêve !...

Tu ne vas pas me dire que tu prends ton paturon avec son sucre d'orge de contrebande ?

— La jalousie te rend mesquin.

— Un sucre d'orge, parfaitement, je l'ai vu pisser. Avec deux papillotes vétustés pour pendeloques.

— N'empêche qu'il cravache bien !

— Je vais aller lui caramboler sa mémère, moi, tu vas voir ! Ça lui apprendra à venir marcher sur mes brisées.

— Je te crois ! Tu vas frayer avec la patronne ?

— Et pourquoi pas ? Depuis le temps qu'elle me cherche !

— Elle te cherche ?

— Et comment ! Pas un bouchonnage sans qu'elle me touche les bijoux de famille !

— Elle est mirande, la Mère Noël, ça m'étonnerait qu'elle le fasse exprès !

— Qu'est-ce que t'insinues ? Que j'ai la joaillerie exigüe ?

— Non, mais qu'elle s'y égare par hasard.

— Hasard ! Avec ses gestes de cueilleuse de pommes ! La paume creusée comme pour me les soupeser et le pouce caressant qui me les lustre !

— C'est carrément dégueulasse ! Tu ne vas pas me dire que ça t'excite ?

— Si, j'aime bien ses cals, la peau parcheminée de ses mains... Et puis, elle tremble un peu ! Tiens ! Regarde donc ! Hein ? Rien que d'en parler !... Si tu veux profiter de l'aubaine et prendre ta revanche ?

— Merci bien, je ne vais pas essayer les émois qui te viennent au souvenir de ta vieille tâteuse de glos zoophile !

— Eh bien reste ! Bonne nuit !

— Bonne nuit ? À l'heure qu'il est ? Maintenant que tu m'as bien énervée ? Mais je n'ai plus sommeil du tout, moi !

— Alors ? Qu'est-ce que tu veux ? Qu'on se dispute toute la journée de Noël ?

— Je veux qu'on reprenne tout à zéro, que tu t'occupes de moi pour de bon, sans arrière-pensée personnelle et sans précipitation, que tu débusses mes fantasmes, que tu les flattes et que tu m'inspires une vraie, profonde, irrésistible envie de faire l'amour...

— Rien que ça ?

— C'est Noël !

— Alors, ma petite biche, ferme les yeux et oublie-moi. Ce que je promène sur le renflement de ton magnifique arrière-train, ce n'est plus la corne puissante de ton mâle, c'est le sucre d'orge du vieux...

— Oh! Non!...

— Si ! Son petit sucre d'orge mince, mais veiné de bleu, bien tendu, et tu meurs d'envie de le sucer, parce que tu aimes les douceurs, ma garce, alors tu espères qu'il va comprendre tes tortillements, tu tournes le museau vers lui. Tourne le museau ! Mais garde les yeux fermés, si tu veux continuer le rêve. Parce que moi, côté confiserie, je fais plutôt dans le pain de sucre... Donc tu tournes le museau, tu ouvres la bouche, tu lui fais des appels de langue... Bien sortie, la langue, bien souple et mobile, à te lécher les babines très loin, jusqu'au larmier, à t'inonder la ganache, te tremper le mufle. Mais le vieux ne comprend pas, il se contente de te tamponner les giges au hasard, avec son petit bâton de fête foraine, de

t'en titiller le quasi, de t'écraser ses bonbons sur la culotte, à la recherche de la bonne posture, de l'angle idéal pour te fourrer son berlingot entre les cuisseaux, et il s'affole, dérape, se juche, se penche, se perd, ripe sur tes jambons, redescend à tes jarrets, s'énervé, s'affole, s'enflamme, et le voilà qui dresse enfin une arme digne de ton abordage, ma gazelle fiévreuse, un ersatz à la hauteur de tes attentes, son fouet épais, long et dur comme tu aimes, avec son manche enflé et les fusées projetées, sifflantes, de ses lanières autour de toi, puis, plus précises, sur ton échine, et tes flancs !... Salope ! Tu aimes mes coups ? Mes sabots qui te labourent les côtelettes ?... Oui ? Oui ? Non ! Non, pas mes sabots, le knout du vieux, qui scande ta montée au septième ciel, et vous vous croisez, lui, il descend, il descend, il vise ta cheminée, remplit ton soulier, oui, ma cochonne, tu as la pantoufle tellement accueillante, il y fourre à l'aveuglette sa sucette et ses caramels, et toutes les carottes trouvées sur la route, et il nage encore, le barbu, il déplore la petitesse de son biscuit, le riquiqui de ses

pralines, une bonbonnaïlle si dérisoire sous sa grosse bedaine, si insuffisante à combler ton gouffre, ma princesse, un seul moyen de le rétrécir, de l'ajuster, de resserrer ton accueil, de constricter ta béance, cogner, cogner encore et toujours, un coup ici, et là, het un autre, plus fort, et je te cingle la noix, et je te fouaille l'aloyau, et je te flagelle le rumsteck, et je te hache le beefsteak, et je te sangle le filet, et je t'assaisonne l'escalope... Ah ! ça te plaît ? Hein, tu aimes te faire braiser la bidoche, passer les rognons à F attendrisseur ?... Alors ?... Tu as joui, cette fois ? — Extra... Le pied intégral ! Canon et Boulet !

— Et qui c'est qui t'excite le mieux ? Papy Sucre d'orge ou Fringant du Braquemard ?

— Fringant ! Fringant !

— Qui c'est qui cogne le plus juste ?

— Fringant !

— Qui te mord la crinière ? Te mâche les cervicales ? Te martèle les reins ? Te déchaîne le fantasme ? T'affole les fesses ? Te creuse la fignole ? Te réjouit le ventre ?

— Oh ! Fringant ! C'est toi !

— Sûr ?

— Promis. Juré.

— Tu seras sage, alors, maintenant ? Docile, respectueuse ? Une bonne petite fille ?

— Oui.

— Bon, je vais remplir ta chaussette, ma chérie ! Le vrai Père Noël, c'est moi. Je vais te placer ma botte secrète, ouvre bien grand !

— Oh ! Fringant !

— Hein ? Ça c'est de la bûche, non ? Autre chose que de la guimauve pour gencives de bébé !

— Oh ! Fringant ! Oh ! Oh ! Fringant !

— Laisse-toi aller, va ! C'est pas tes cris de rut qui vont le réveiller, après tout le rhum qu'il a bu. Et s'il se réveille, tant mieux. Qu'il t'entende, le vieux bougre ! Qu'il comprenne sa petitesse, son ridicule,

rien qu'à l'ampleur de ton brame !

— Et toi, Fringant, fais claquer tes pommes d'amour sur mes gigots, que la mémère sache bien où va leur préférence...

— Oh ! Ma jalouse, que j'aime te fesser à coups de balustrines !...

— Ce sont les plus merveilleuses claques de toute ma vie, Fringant !

— Comète, mon amour, pourquoi on se dispute parfois, alors qu'on s'aime si fort ?

— Pour se réconcilier à Noël, Fringant. Pour faire la paix, la fête, l'amour...

— Joyeux Noël, ma petite renne !

— Joyeux Noël, Caribou de mon cœur !

_ 2-

La scène se passe le matin de Noël dans un jardin sous la Lune. Deux fantômes s'agitent en silence. Parfois, cependant le petit rire de l'un, vite conjuré par le « chut » de l'autre...

Georgette s'est réveillée heureuse dans la maison de son fils. C'est l'euphorie qui Fa tirée du sommeil, bien avant l'aube. Et puis, la drôle de clarté qui entrait par la fenêtre, puisque ni André ni elle n'avaient eu l'idée de fermer les volets. La pleine Lune seule n'expliquait pas cette luminosité surnaturelle. Elle s'est levée doucement, a soulevé le rideau, et là, le front à la vitre, elle a compris que le bonheur était vraiment revenu.

Penchée sur son compagnon, elle le secoue en chuchotant :

— André ! Viens voir !

Il a eu le même plaisir qu'elle à découvrir la belle surprise de cette nuit de Noël. Il a neigé tellement fort qu'on ne distingue plus aucun contour précis dans le jardin. Le cyprès ressemble à une barbe à papa géante, les massifs sont de gros choux-fleurs

approximatifs, et la voiture qu'André a laissée garée sur le gravier de l'allée disparaît sous une courtine épaisse et immaculée qui la déguise en énorme coussin blanc.

André a d'abord voulu la retenir. Il avait peur qu'elle ne prenne froid, avec ses jolis petits escarpins.,,

— Mais j'ai mon manteau ! a protesté Georgette, et, pour les escarpins, un raid clandestin à la cuisine l'a munie de sachets en plastique dont elle a recouvert ses mignonnes chaussures de ville.

Alors André s'est habillé aussi, s'est caparaçonné les pieds avec deux sacs Monoprix, et les voilà dehors tous les deux, muets comme des cambrioleurs, et comme eux agiles, précis, actifs.

Le bonhomme prend forme. De temps en temps, André saisit les mains de Georgette dans les siennes, les frictionne, les porte à sa bouche, souffle dessus, les embrasse.

— Je t'aime, Georgette !

Et elle, préoccupée, excitée, ravie, s'échappe :

— Moi aussi, André, mais vite ! Vite ! Il faut que Guigui le trouve fini en se levant !

Leur œuvre a déjà un corps trapu, une tête bien sphérique, les deux compères essoufflés se figent un instant pour la contempler.

— Et pour les accessoires ? demande Georgette en coulant autour d'elle des regards perplexes.

La neige a tout recouvert, pas le moindre caillou, la moindre pomme de pin qui pourrait figurer les yeux ou les boutons.

— Il va falloir entrer dans la maison, répond André. Ici, il n'y a rien...

— On peut sculpter ! déclare Georgette, qui renonce à l'idée de rouvrir la porte et de faire du bruit à l'intérieur.

Elle s'est attaquée aux orbites, qu'elle a creusées, au nez, qu'elle modèle, à la bouche, à qui elle imprime un sourire d'un index excavateur.

— Voilà ! fait-elle. Ça va, non ?

Mais André, facétieux, s'approche, une grosse poignée de neige à la main.

— Non ! Il manque quelque chose ! Quelque chose d'essentiel !

Georgette pouffe comme une gamine parce qu'il vient d'attaquer la moulure d'un sexe au bas du ventre de leur créature.

— Arrête ! chuchote-t-elle sans conviction.

— J'ai bientôt fini ! Là ! C'est mieux, maintenant. Maintenant, c'est vraiment un bonhomme !

Georgette fait la moue en se frottant les mains.

— Pas très avantage, ton bonhomme !

Et elle s'avance à son tour, rassemble un conglomérat conséquent de matière première pour étoffer l'embryon de virilité, trop modeste à son goût, façonné par André. Du même coup, elle redresse son sujet, lui confère une posture arrogante, le nantit de deux ornements volumineux qu'elle arrondit et polit de paumes perfectionnistes, puis c'est encore la colonne elle-même qu'elle parfait, renfle, cisèle, jusqu'au réalisme le plus confondant. André ébahi la regarde façonner le bourrelet du prépuce roulé, le dôme oblong et fendu du gland, et jusqu'au relief d'une veine qui parcourt le fût avec une vraisemblance troublante. Derrière ce magnifique totem, le bonhomme a l'air d'un gros tas informe.

— Dis donc, Camille Claudel, tu m'avais caché tes talents artistiques !

— Moi, je n'ai rien fait, plaisante-t-elle. À peine touché, comme ça, et c'est lui qui a pris forme !

Tout en parlant, elle continue à caresser sa réalisation, passe un doigt ici, dans le sillon du sommet, là, autour du col épais, plus bas elle flatte les bourses rondes.

— Je le comprends ! déclare André. Rien que de te voir à l'œuvre ! Et moi je ne suis pas de glace, alors ! Tiens, regarde !

Et là, sous la Lune, au beau milieu du jardin enneigé où le jour à peine commençait à poindre, André a pointé vers Georgette la réplique exacte, vivante, de la figure qu'elle venait de pétrir. « Oh ! » Georgette a salué l'exhibition d'une exclamation étonnée, et plus amusée que choquée. « Le monde à l'envers ! » a-t-elle dit. C'est la statue qui sert de modèle !

— Oui, mais moi, j'ai plusieurs avantages sur le modèle, ma chérie ! a protesté André. D'abord, je

suis chaud. Et ensuite, je bouge !

Et il l'a prise par le poignet, fermement. Elle glissait dans la neige, avec ses protections de nylon improvisées.

— Où tu m'emmènes ?

— Viens, tu vas voir !

Dans la voiture, c'était féérique. Une bulle assourdie, presque tiède et éclairée par la blancheur opaque de la neige qui occultait les pare-brise et les vitres. André avait entraîné Georgette à F arrière, elle s'était laissé faire en riant comme une collégienne. Maintenant, il était là, scandaleusement déboutonné, la

tête renversée au dossier, et son sexe dansait dans la lumière laiteuse.

— Viens sur moi, dit-il. Elle hésita une seconde :

— Comme ça ? Tout de suite ?...

Il hocha la tête, plusieurs fois, très vite.

— J'ai une folle envie de toi, j'ai envie de sentir ta petite chatte autour de ma queue, qu'elle me la pompe...

C'était la première fois qu'il se permettait ce genre de langage, la première fois qu'il exprimait un désir personnel et qu'il en demandait la réalisation expé-ditive et brutale, sans caresse ni préliminaire d'aucune sorte. Georgette n'y vit qu'une perle de plus dans la parure insolite que venait de lui offrir ce Noël extraordinaire. Elle se résigna sans état d'âme à accéder à la prière d'André, prête à l'insignifiant sacrifice de ses propres émotions sur l'autel de leurs merveilleuses secondes noces. Elle laissa tomber son manteau de fourrure.

— Tu étais toute nue là-dessous ! s'extasia André qui refermait des bras aveugles sur elle.

Et tout de suite, il sentit qu'elle le coiffait d'une ventouse lisse et chaude, puis qu'elle le gobait doucement, descendant progressivement sur son dard enflammé, consentant à la brûlure avec une patience de martyr.

Il lui prit les seins, les froissa presque méchamment

— Ce qu'ils me font bander, ces deux-là ! sou-pira-t-il. Georgette ! Tu me coules du béton dans la queue !

— Oh ! André ! C'est vrai que tu es dur ! Et gros !

Tu cognes au fond de mon ventre ! Tu sens ! Tu sens comme tu...
Comme tu... Comme tu me remplis la chatte ?

Et soudain, ce fut plus fort qu'elle. Une cavalcade de chevaux de bois fous remporta, elle se mit à galoper sur André en criant ;

— Je t'aime ! Je t'aime ! J'aime ta queue !

Et la jouissance les unit, dans cette voiture de conte de fées, improbable carrosse d'hermine où le cristal brut des mots venait d'éblouir leurs retrouvailles d'un nouvel et magique éclat.

- 3 -

La scène se passe le matin de Noël dans la chambre d'amis.

— Quel drôle de rêve j'ai fait ! dit Geneviève en s'éveillant.

Elle a encore les yeux clos, mais tout son corps est à l'affût de la moindre parcelle de cette vie qui fourmille miraculeusement en elle. Le sang dans ses oreilles fait un petit brait régulier, son cœur l'accompagne d'un battement bien rodé, ses pieds se caressent à la douceur du drap, une odeur de café chatouille ses narines, et, à son côté, la bonne chaleur de Lucien, immobile, irradie en lui procurant un bien-être profond. Elle ne le touche pas, pas du tout, mais elle sait qu'il est là, qu'il ne dort plus, qu'il l'écoute respirer. Et c'est une grosse bouffée d'amour et de bonheur qui lui gonfle la poitrine.

— Quel rêve ? demande-t-il, sans bouger d'avantage.

— Un rêve erotique !

— Oh ! Oh ! Raconte ?

— Difficile de raconter. C'était fumeux... Une histoire de rennes...

— De reine ?

— Oui, les rennes du Père Noël. Il y avait un mâle et une femelle, et ils se parlaient, ils se disaient des choses très... très crues, et ils s'accouplaient... Ça m'a troublée.

— Troublée comment ?

— Comme ça !

Elle a saisi la main de Lucien, l'a invitée à un contrôle des plus intimes.

— Oh ! Mais c'est vrai qu'elle est troublée, ma Brindille, s'est-il extasié. Toute emperlée de rosée matinale !

— C'est le meilleur moment pour biner, tu sais !...
Elle l'entend soupirer. Il ne se tourne toujours pas

vers elle, demeure bien à plat, parallèle, comme un gisant définitif.

— Oh ! Ma belle ! Tu sais que la bine est hors d'usage, sans son antirouille !

— J'ai cherché partout hier soir, Lucien. Tu es sûr d'avoir emporté ton Viagra ?

— J'aurais juré avoir posé les pilules sur la table de nuit. Mais je n'en suis plus si sûr...

— Oh ! là, là ! mon chéri ! C'est surtout de la tête que tu ramollis !

Il a fait un saut de carpe dans le lit.

— Dis donc ! Je vais t'en faire voir, moi, du ramollissement !

Et il a avancé vers elle la menace de doigts grouillants qui, à peine à l'œuvre sur les côtes chatouil-

leuses de Geneviève, lui arrachent des éclats de rire étouffés.

— Arrête ! Arrête ! Les enfants vont nous entendre !

— Tant mieux ! Ils ne penseront pas que je suis ramolli, eux ! Hein ? Hein ? C'est ramolli, ça ? Et ça ? C'est ramolli ?

Il lui enfonce ses phalanges facétieuses au creux de la taille et sous les bras, et elle se tortille, la tête sous les draps.

— Non ! Non ! Pitié ! C'est bon ! C'est pas ramolli ! Pas ramolli du tout !

Et, comme il lui octroie une trêve, elle en profite pour souffler :

— D'ailleurs, ça me suffirait, en fait, pour le jardinage du matin ! Pas besoin de bine, un petit coup de râteau... Non ? Tu veux pas lui ratisser le gazon, à ta Brindille ?

Il a pris l'habitude de la caresser à l'hôpital. À partir de cette fameuse résurrection du soir de Noël. Il croit, ils croient tous les deux sans jamais en avoir parlé, que ces caresses ont largement contribué à l'amélioration de la santé de Geneviève. Il s'asseyait à côté d'elle, au bord du lit, il promenait ses mains sur tout son corps amaigri, à travers les couvertures, comme s'il le redessinait. Un jour, il l'a sentie réagir. Elle s'est mise à ondoyer comme une algue, à soulever le bassin, à bourdonner une petite chanson heureuse, à bouche close. Sous les draps, il a trouvé le chemin de son plaisir, débusqué la source. Bien sûr qu'il l'avait déjà câlinée ainsi, avant, et frôlée, peignée, pétrie, séparée... Mais c'était au temps où il ne faisait que préparer leur étreinte, que la jalonner

de frissons, d'incomplètes voluptés et d'attentes. À l'hôpital, il a appris à faire un don plus total. Il s'est oublié, il n'a octroyé la caresse que pour elle-même, et de moyen, l'a muée en fin magnifique. Les premières fois où Geneviève a joui de ses mains attentives et diligentes lui ont coulé dans le cœur une allégresse, une gratitude folle, et une fierté sans nom. Fa envahi, comme si, de n'avoir pas usé ordinairement de sa virilité, elle s'en était trouvée anoblie, et décuplée.

Il est devenu très vite maître en l'art de susciter la joie de Geneviève, comme un qui se serait découvert sur le tard un don pour la musique et aurait, pour apprivoiser son instrument, grillé les étapes.

Geneviève a quitté sa bulle septique ; Lucien a pu la voir dans une chambre plus opaque, plus discrète, et ses pratiques s'en sont trouvées encore affinées. Peu à peu, Geneviève a guéri, et Lucien avait l'impression d'être l'artisan de cette guérison, comme si les caresses prodiguées avaient été autant d'imposition des mains, autant de gestes initiés, efficaces, de rebouteux... Quand elle est rentrée à la maison, il a fallu réapprendre à faire l'amour à deux. Elle n'avait pas trop oublié. C'est lui qui ne bandait plus.

Ce matin encore, il lui offre l'habileté désintéressée de ses phalanges d'homme amoureux. Entre deux doigts très doux, il a saisi la perle qu'il fait rouler délicatement. C'est le moment où abandonnée, ouverte, Geneviève pousse de petits cris de gorge émouvants comme si elle avait mal. Il a passé sa main gauche sous les fesses de sa femme, du majeur, il rejoint, en creusant les chairs tendres, son autre main, celle qui cueille le bouton, le lisse, retire, et

il la tient ainsi prisonnière, dans une ceinture de délices qui va l'amener à l'éblouissante reddition. Il sait qu'elle fermera son poing

crispé sur le poignet du jardinier qui la travaille, qu'elle montera des hanches et du ventre à la rencontre du bonheur, et il se sentira très grand, très important, monarque superbe et généreux d'un règne d'amour, de folie, de sagesse...

Après, il la garde longtemps, dans le creux de son bras, toute petite et essoufflée, spasmée comme un enfant qui a pleuré. Il l'aime à mourir, il le sent plus fort que jamais dans ces moments-là, mais il ne le lui dira pas, ça la met en rogne.

C'est elle qui prend la parole la première :

— Dis-moi, Lucien, bien sincèrement. Ça ne me fera pas de peine. C'est depuis mes opérations, tout de même, tes... pannes. Avoue-le, je ne te fais plus d'effet depuis que je suis toute plate... Si tu veux, je garderai mes prothèses pour dormir...

Il la serre convulsivement, l'ébranlé dans son bras fermé, de deux ou trois secousses, comme un nourrisson qu'on berce fort pour calmer sa rage.

— Ttt ! Ttt ! Ma Brindille ! Je t'aime comme ça, toute plate, toute nue, sans tes prothèses.

Il passe la main sur la poitrine mutilée, une main chaude qui ne tremble pas.

— Tu es mon adolescente, ma Brindille...

— Oui, mais quand même... C'est quand je suis sortie de l'hôpital qu'on s'est aperçu...

— Quand tu étais à l'hôpital, tu as souffert, mais moi aussi. Tu as vieilli, j'ai vieilli avec toi. Je ne bande plus parce que je suis un vieil homme. Et, moi aussi, j'ai mes prothèses. Mes petites pilules... Alors,

dis-moi, quand je me couche sans mes prothèses, tu ne m'aimes plus ? Tu ne me désires plus ? J'ai pourtant cru que tu appréciais ma compagnie, tout à l'heure ?

C'est Adeline qui a bousculé leur moment d'émotion en tambourinant à leur porte :

— Papy ! Mamy ! Le Père Noël est passé !, et sans attendre la permission, elle a surgi dans la chambre, escaladé le lit, elle avait une poupée Barbie dans

chaque main.

— Il est passé et personne l'a vu ! Geneviève a dit :

— Mais si ! Moi je l'ai vu !

La petite fille a fait de grands yeux.

— Ah ! Où ça ?

— Mais là ! a dit Geneviève.

Et elle a posé sa tête sur la poitrine de Lucien.

— Là ! Parce que mon Père Noël à moi, c'est Papy !

Composé par PCA àRezé

Imprimé en Espagne par

par Litografia Roses

à Gava

en octobre 2010

POCKET - 12, avenue d'Italie - 75627 Paris Cedex 13

Dépôt légal : novembre 2010 S18409/01